

Le page du duc de Savoie Tome I

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Le page du duc de Savoie Tome I

Alexandre Dumas

Le page du duc de Savoie
Tome I

1855

Un texte du domaine public.
Une édition libre.

Vous avez la certitude, en téléchargeant un livre sur Bibebook.com de lire un livre de qualité :
Nous apportons un soin particulier à la qualité des textes, à la mise en page, à la typographie, à la navigation à l'intérieur du livre, et à la cohérence à travers toute la collection.
Les ebooks distribués par Bibebook sont réalisés par des bénévoles de l'Association de Promotion de l'Ecriture et de la Lecture, qui a comme objectif : la promotion de l'écriture et de la lecture, la diffusion, la protection, la conservation et la restauration de l'écrit.

Aidez nous :

Erreurs :

Télécharger cet ebook :

Crédits :

Sources :

- Bibliothèque Électronique du Québec

Ont contribué à cette édition :

- Association de Promotion de l'Ecriture et de la Lecture

Fontes :

- David Rakowski's
- Manfred Klein
- Philipp H. Poll

Transportons de plein saut, sans préface, sans préambule, ceux de nos lecteurs qui ne craindront pas de faire, avec nous, une enjambée de trois siècles dans le passé, en présence des hommes que nous avons à leur faire connaître, et au milieu des événements auxquels nous allons les faire assister.

Nous sommes au 5 mai de l'année 1555.

Henri II règne sur la France ;

Marie Tudor, sur l'Angleterre ;

Charles Quint, sur l'Espagne, l'Allemagne, les Flandres, l'Italie et les deux Indes, c'est-à-dire sur un sixième du monde.

La scène s'ouvre aux environs de la petite ville d'Hesdin-Fert, qu'achève de rebâtir Emmanuel Philibert, prince de Piémont, en remplacement d'Hesdin-le-Vieux, qu'il a pris et rasé, l'année précédente. – Donc, nous voyageons dans cette partie de l'ancienne France qu'on appelait alors l'Artois, et qu'on appelle aujourd'hui le département du Pas-de-Calais.

Nous disons de l'ancienne France, car un instant l'Artois a été réuni au patrimoine de nos rois par Philippe-Auguste, le vain-

queur de Saint-Jean-d'Acre et de Bouvines ; mais, entré, en 1180, dans la maison de France, donné, en 1237, par saint Louis, à Robert, son frère cadet, il s'égara aux mains de trois femmes : Mahaud, Jeanne Ire et Jeanne II, dans trois maisons différentes. Puis avec Marguerite, sœur de Jeanne II et fille de Jeanne Ire, il passa au comte Louis de Mâle, dont la fille le fit entrer, en même temps que les comtés de Flandres et de Nevers, dans la maison des ducs de Bourgogne. Enfin, Charles-le-Téméraire mort, Marie de Bourgogne, dernière héritière du nom gigantesque et des biens immenses de son père, alla, le jour où elle épousa Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III, réunir nom et richesses au domaine de la maison d'Autriche, lesquels s'y engloutirent comme un fleuve qui se perd dans l'Océan.

C'était là une grande perte pour la France, car l'Artois était une belle et riche province. Aussi, depuis trois ans, avec des chances capricieuses et des fortunes diverses, Henri II et Charles Quint luttaient-ils corps-à-corps, pied-à-pied, front contre front, Charles Quint pour la conserver, Henri II pour la reprendre.

Pendant cette guerre acharnée, où le fils retrouvait le vieil ennemi de son père et, comme son père, devait avoir son Marignan et son Pavie, chacun avait rencontré ses bons et mauvais jours, ses victoires et ses défaites. La France avait vu l'armée en désordre de Charles Quint lever le siège de Metz, et avait pris Marienbourg, Bouvines et Dînant ; l'Empire, de son côté, avait emporté d'assaut Thérouanne et Hesdin, et, furieux des défaite de Metz, avait brûlé l'une et rasé l'autre.

Nous avons comparé Metz à Marignan, et nous n'exagérons pas. – Une armée de cinquante mille hommes d'infanterie, de quatorze mille chevaux, décimée par le froid, par la maladie, et,

disons-le aussi, par le courage du duc François de Guise et de la garnison française, s'évanouit comme une vapeur, disparut comme une fusée, laissant, pour toute trace de son existence, dix mille morts, deux mille tentes, cent-vingt pièces de canon.

La démoralisation était telle, que les fuyards n'essayaient pas même de se défendre. Charles de Bourbon poursuivait un corps de cavalerie espagnole ; le capitaine qui commandait ce corps s'arrête et va droit au chef ennemi.

— Prince, duc ou simple gentilhomme, lui dit-il, qui que tu sois enfin, si tu combats pour la gloire, cherche une autre occasion ; car, aujourd'hui, tu égorgerais des hommes trop faibles, non seulement pour te résister, mais encore pour prendre la fuite.

Charles de Bourbon remit son épée au fourreau, ordonna à ses hommes d'en faire autant ; et le capitaine espagnol et sa troupe continuèrent leur retraite sans être davantage inquiétés par eux.

Charles Quint avait été loin d'imiter cette clémence. Thérouanne prise, il avait ordonné que la ville fût livrée au pillage, rasée jusqu'en ses fondements ; qu'on détruisît, non seulement les édifices profanes, mais encore les églises, les monastères et les hôpitaux ; qu'on n'y laissât, enfin, aucun vestige de muraille, et, de peur qu'il n'y restât pierre sur pierre, il requit les habitants de la Flandre et de l'Artois pour en disperser les débris.

L'appel de destruction avait été entendu. Les populations de l'Artois et de la Flandre, auxquelles la garnison de Thérouanne causait de grands dommages, étaient accourues armées de pioches, de marteaux, de hoyaux et de pics, et la ville avait dispa-

ru comme Sagonte sous les pieds d'Annibal, comme Carthage au souffle de Scipion.

Il en était arrivé d'Hesdin comme de Thérouanne.

Mais, sur ces entrefaites, Emmanuel Philibert avait été nommé commandant en chef des troupes de l'Empire dans les Pays-Bas, et, s'il n'avait pu sauver Thérouanne, il avait, du moins, obtenu de rebâtir Hesdin.

Il avait accompli en quelques mois ce travail immense, et une nouvelle ville venait de s'élever comme par enchantement à un quart de lieue de l'ancienne. Cette nouvelle ville, située au milieu des marais du Mesnil, sur la rivière de la Canche, était si bien fortifiée, qu'elle faisait encore, cent cinquante ans après, l'admiration de Vauban, quoique, pendant le cours de ces cent cinquante ans, le système des fortifications eût entièrement changé.

Son fondateur l'avait appelée Hesdin-Fert ; c'est-à-dire que, pour forcer la ville nouvelle à se souvenir de son origine, il avait joint à son nom ces quatre lettres : F. E. R. T. données avec la croix blanche par l'empereur d'Allemagne, après le siège de Rhodes, à Amédée-le-Grand, treizième comte de Savoie, et qui signifient : Fortitudo ejus Rhodum tenuit, c'est-à-dire : Son courage a sauvé Rhodes.

Mais ce n'était pas le seul miracle qu'eût opéré la promotion du jeune général auquel Charles Quint venait de confier la conduite de son armée. Grâce à la discipline rigide qu'il avait su établir, le malheureux pays qui, depuis quatre ans, était le théâtre de la guerre commençait à respirer ; les ordres les plus sévères avaient été donnés par lui pour empêcher le pillage et même la maraude ; tout chef contrevenant à ces instructions était désarmé

et mis, sous sa tente, en vue de toute l'armée, à des arrêts plus ou moins longs ; tout soldat pris en flagrant délit était pendu.

Il en résultait que, comme l'hiver de 1554 et 1555 avait à peu près fait cesser les hostilités de part et d'autre, les habitants de l'Artois venaient de passer quatre ou cinq mois qui, comparativement aux trois années écoulées entre le siège de Metz et la reconstruction d'Hesdin, leur avaient paru un échantillon de l'âge d'or.

Il y avait bien encore, de temps en temps, par-ci par-là, quelque château incendié, quelque ferme pillée, quelque maison dévalisée, soit par les Français, qui tenaient Abbeville, Doulens et Montreuil-sur-mer, et qui hasardaient des excursions sur le territoire ennemi, soit par les pillards incorrigibles, reîtres, lansquenets et bohêmes, que l'armée impériale traînait à sa suite ; mais Emmanuel Philibert faisait si bonne chasse aux Français, et si rude justice aux impériaux, que ces catastrophes devenaient de jour en jour plus rares.

Voilà donc où l'on en était dans la province d'Artois, et particulièrement dans les environs d'Hesdin-Fert, le jour où s'ouvre notre récit, c'est-à-dire le 5 mai 1555.

Mais, après avoir donné à nos lecteurs un aperçu de l'état moral et politique du pays, il nous reste, pour compléter le tableau, à leur donner une idée de son aspect matériel ; – aspect qui a totalement changé depuis cette époque, grâce aux envahissements de l'industrie, et aux améliorations de la culture.

Disons donc, – afin d'arriver à ce résultat difficile que nous nous proposons, et qui a pour but de reproduire un passé presque évanoui, – disons donc ce que, pendant cette journée du

5 mai 1555, vers deux heures de l'après-midi, eût vu un homme qui, monté sur la plus haute tour d'Hesdin, et le dos tourné à la mer, eût embrassé l'horizon s'étendant en demi-cercle sous son regard, depuis l'extrémité septentrionale de cette petite chaîne de collines derrière laquelle se cache Béthune, jusqu'aux derniers mamelons méridionaux de cette même chaîne au pied desquels s'élève Doulens.

Il eût eu, d'abord, en face de lui, s'avançant en pointe vers les rives de la Canche, l'épaisse et sombre forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise, dont le vaste tapis vert, jeté ainsi qu'un manteau sur l'épaule des collines, allait, au bas du versant opposé, tremper sa lisière aux sources de la Scarpe, qui est à l'Escaut ce que la Saône est au Rhône, ce que la Moselle est au Rhin.

À la droite de cette forêt, – et, par conséquent, à la gauche de l'observateur que nous supposons placé sur la plus haute tour d'Hesdin-Fert, – au fond de la plaine, sous l'abri de ces mêmes collines qui ferment l'horizon, les bourgs d'Henchin et de Fruges, perdus au milieu des fumées bleuâtres de leurs cheminées, fumées qui les enveloppent comme une vapeur transparente, comme un voile diaphane, indiquaient que les frileux habitants de ces provinces septentrionales n'avaient point encore, malgré l'apparition des premiers jours de printemps, dit un adieu réel au feu, ce joyeux et fidèle ami des jours d'hiver.

En avant de ces deux villages, et semblable à une sentinelle qui se serait hasardée à sortir de la forêt, mais qui, mal rassurée encore, n'aurait pas voulu complètement abandonner sa lisière, s'élevait une jolie petite habitation, moitié ferme, moitié château, appelée le Parcq.

On voyait, pareil à un ruban doré flottant sur la robe verte de la plaine, le chemin qui, partant unique d'abord de la porte de la ferme, se séparait bientôt en deux branches dont l'une venait droit à Hesdin, et dont l'autre, contournant la forêt, dénonçait les relations établies entre les habitants du Parcq et les villages de Frévent, d'Auxy-le-Château et de Nouvion-en-Pouthieu.

La plaine qui s'étendait de ces trois bourgs à Hesdin formait le bassin opposé à celui que nous venons de décrire, c'est-à-dire qu'elle était située à la gauche de la forêt de Saint-Pol, et, par conséquent, à la droite du spectateur fictif qui nous sert de cicerone ou plutôt de pivot.

C'était la partie la plus remarquable du paysage, non point par les accidents naturels du terrain, mais, au contraire, par la circonstance fortuite qui l'animait en ce moment.

En effet, tandis que la plaine opposée n'était couverte que de verdissantes moissons, celle-ci était presque entièrement cachée par le camp de l'empereur Charles Quint.

Ce camp, entouré de fossés et garni de palissades, renfermait toute une ville, non pas de maisons, mais de tentes.

Au centre de ces tentes, comme Notre-Dame de Paris dans la cité, comme le château des Papes au milieu d'Avignon, comme un vaisseau à trois ponts parmi les vagues moutonneuses de l'Océan, surgissait le pavillon impérial de Charles Quint, aux quatre angles duquel flottaient quatre étendards dont un seul suffisait d'habitude à l'ambition humaine : l'étendard de l'Empire, l'étendard de l'Espagne, l'étendard de Rome et l'étendard de la Lombardie ; – car il avait été couronné quatre fois, ce conquérant, ce vaillant, ce victorieux, comme on l'appelait : à Tolède, de

la couronne de diamants, comme roi d'Espagne et des Indes ; à Aix-la-Chapelle, de la couronne d'argent, comme empereur d'Allemagne ; enfin, à Bologne, de la couronne d'or, comme roi des Romains, et de la couronne de fer, comme roi des Lombards. Et, lorsqu'on essayait de s'opposer à cette volonté qu'il avait de se faire couronner à Bologne, au lieu d'aller, selon la coutume, se faire couronner à Rome et à Milan ; lorsqu'on lui objectait le bref du pape Étienne qui ne veut pas que la couronne d'or quitte le Vatican, et ce décret de l'empereur Charlemagne qui défend que la couronne de fer sorte de Monza, il répondit hautainement, ce vainqueur de François Ier, de Soliman et de Luther, qu'il était accoutumé, non pas à courir après les couronnes, mais à ce que les couronnes courussent après lui.

Et notez bien que ces quatre étendards étaient surmontés de son étendard, à lui, lequel présentait les colonnes d'Hercule, non plus comme les bornes de l'ancien monde, mais comme les portes du nouveau, et faisait flotter à tous les vents du ciel cette ambitieuse devise, qui avait grandi par sa mutilation : Plus ultrà !

À la distance d'une cinquantaine de pas du pavillon de l'empereur, s'élevait la tente du général en chef Emmanuel Philibert, tente que rien ne distinguait de celles des autres capitaines, sinon un double étendard portant, l'un les armes de Savoie, – une croix d'argent sur champ de gueules, avec ces quatre lettres, dont nous avons déjà expliqué le sens : F. E. R. T. ; – et l'autre, ses armes particulières, à lui Emmanuel, représentant une main levant au ciel un trophée composé de lances, d'épées et de pistolets avec cette devise : Spoliatis arma supersunt, c'est-à-dire : Aux dépouillés les armes restent.

Le camp que dominaient ces deux tentes, était divisé en quatre quartiers au milieu desquels serpentait la rivière, chargée de trois ponts.

Le premier quartier était destiné aux Allemands, le second aux Espagnols, le troisième aux Anglais.

Le quatrième renfermait le parc d'artillerie, entièrement renouvelé depuis la défaite de Metz, et que l'adjonction de pièces françaises prises à Thérouanne et à Hesdin avait portée à cent-vingt canons et à quinze bombardes.

Sur la culasse de chacune des pièces prises aux Français, l'empereur avait fait graver ses deux mots favoris : Plus ultrà !

Derrière les canons et les bombardes étaient rangés sur trois lignes les caissons et les chariots contenant les munitions ; des sentinelles, l'épée à la main, sans arquebuses ni pistolets, veillaient à ce que personne n'approchât de ces volcans dont une étincelle suffisait pour faire jaillir la flamme.

D'autres sentinelles étaient placées en dehors de l'enceinte.

Dans les rues de ce camp, ménagées comme celles d'une ville, circulaient des milliers d'hommes avec une activité militaire que tempéraient néanmoins la gravité allemande, l'orgueil espagnol et le flegme anglais.

Le soleil se réfléchissait sur toutes ces armes, qui lui renvoyaient ses rayons en éclairs ; le vent se jouait au milieu de tous ces étendards, de toutes ces bannières, de tous ces pennons, dont il roulait ou déroulait, selon son caprice, les plis soyeux et les brillantes couleurs.

Cette activité et ce bruit qui flottent toujours à la surface des multitudes et des océans, faisaient un contraste remarquable avec le silence et la solitude de l'autre côté de la plaine, où le soleil n'éclairait que la mosaïque mouvante des moissons, arrivées à différents degrés de maturité, et où le vent ne faisait trembler que ces fleurs champêtres que les jeunes filles se plaisent à tresser, pour la parure du dimanche, en couronnes de pourpre et d'azur.

Et, maintenant que nous avons consacré le premier chapitre de notre livre à dire ce qu'eût embrassé le regard d'un homme placé sur la plus haute tour d'Hesdin-Fert, pendant la journée du 5 mai 1555, consacrons le second chapitre à dire ce qui eût échappé à ce regard, si perçant qu'il fût.

q

Chapitre 2 Les aventuriers.

Ce qui eût échappé au regard de cet homme, si perçant qu'il fût, c'est ce qui se passait dans l'endroit le plus épais, et, par conséquent, le plus sombre de la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise, au fond d'une grotte que les arbres couvraient de leur ombre, et que les lierres enveloppaient de leurs réseaux, tandis que, pour la plus grande sécurité de ceux qui occupaient cette grotte, une sentinelle cachée dans les broussailles et couchée le ventre contre terre, aussi immobile que l'eût été à sa place un des troncs d'arbre dont elle était entourée, veillait à ce qu'aucun profane ne vînt troubler l'important conciliabule auquel, en notre qualité de

romancier, c'est-à-dire de magicien à qui toutes les portes sont ouvertes, nous allons faire assister nos lecteurs.

Profitons du moment rapide où, préoccupée du bruit que fait, en bondissant par les fougères, un chevreuil effaré, cette sentinelle, qui ne nous a point vus, et que nous avons découverte, tourne les yeux du côté d'où vient ce bruit, pour nous glisser inaperçus dans la grotte, et suivre dans ses moindres détails l'action qui s'y passe, abrités que nous sommes derrière la saillie d'un rocher.

Cette grotte est occupée par huit hommes, aux visages, aux costumes et aux tempéraments divers, bien que, d'après les armes qu'ils portent sur eux, ou qui gisent à terre à la portée de leurs mains, ils paraissent avoir adopté la même carrière.

L'un d'eux, aux doigts tachés d'encre, à la figure fine et rusée, trempant la plume, – du bec de laquelle il extirpe, de temps en temps, un de ces poils qui se trouvent à la surface des papiers mal travaillés, – trempant sa plume, disons-nous, dans un de ces encriers de corne comme en portent à leur ceinture les basochiens, les clercs et les huissiers, écrit sur une espèce de table de pierre reposant sur deux pieds massifs, pendant qu'un autre, qui tient à la main, avec la patience et l'immobilité d'un chandelier de métal, une branche de sapin enflammée, éclaire, non seulement l'écrivain, la table et le papier, mais encore, par flaques de lumière plus ou moins larges, selon la proximité ou l'éloignement, lui-même d'abord, et ensuite ses six autres compagnons.

Il s'agit, à n'en pas douter, d'un acte qui intéresse la société toute entière ; ce qui est facile à voir par l'ardeur avec laquelle chacun prend part à sa rédaction.

Cependant, trois de ces hommes paraissent moins occupés que les autres de ce soin tout matériel.

Le premier est un beau jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, élégamment vêtu d'une espèce de cuirasse de peau de buffle, à l'épreuve, sinon de la balle, au moins d'un coup d'épée ou de dague. Un justaucorps de velours marron, un peu fané, il est vrai, mais encore fort présentable, après avoir montré, par l'ouverture des épaules, ses manches tailladées à l'espagnole, c'est-à-dire façonnées d'après la dernière mode, dépasse de quatre doigts l'extrémité inférieure du buffle, et vient, avec une certaine ampleur de plis, flotter sur une trousse de drap vert tailladée suivant le même système et qui va se perdre dans une paire de grandes bottes assez hautes pour protéger la cuisse quand on est à cheval, et assez souples pour se rabattre jusqu'au-dessous du genou lorsqu'on marche à pied.

Il chantonne un rondeau de Clément Marot, tout en frisant sa fine moustache noire d'une main, et en peignant, de l'autre, sa chevelure, qu'il porte un peu plus longue qu'il n'est de mode à cette époque, sans doute pour ne pas perdre les avantages de la moelleuse ondulation dont la nature l'a douée.

Le second est un homme de trente-six ans à peine. Seulement il a le visage tellement balafré par les blessures qui le sillonnent en tous sens, qu'il est impossible de lui assigner un âge. Il a le bras et une portion de la poitrine découverts, et, sur ce que l'on voit de son corps, on peut reconnaître une série de cicatrices non moins nombreuses que celles qui décorent son visage. Il est en train de panser une plaie qui lui a dénudé une partie du biceps ; heureusement, la blessure est au bras gauche, et, par conséquent, elle n'aura pas d'inconvénients aussi graves que si elle offensait le

bras droit. Il tient entre ses dents l'extrémité d'une bande de toile avec laquelle il comprime une poignée de charpie qu'il vient de tremper dans un certain baume dont un bohémien lui a donné la recette, et dont il prétend se trouver parfaitement bien. Au reste, pas une plainte ne sort de sa bouche, et il paraît aussi insensible à la douleur que si le membre de la guérison duquel il s'occupe était de chêne ou de sapin.

Le troisième est un homme de quarante ans, grand et mince, au visage pâle, à la tournure ascétique. Il est à genoux dans un coin, roule un chapelet dans ses doigts, et expédie, avec une volubilité qui n'appartient qu'à lui, une douzaine de pater, et une douzaine d'ave. De temps en temps, sa main droite abandonne son chapelet, et retentit sur sa poitrine avec le bruit que fait le maillet d'un tonnelier sur une futaille vide ; mais, le double ou le triple mea culpa prononcé à haute voix, il revient à son chapelet, qui se remet à tourner entre ses mains aussi rapidement qu'un rosaire aux mains d'un moine, ou le combolio aux doigts d'un derviche.

Les trois personnages qui nous restent à décrire ont un caractère non moins tranché, Dieu merci ! que les cinq que nous avons déjà eu l'honneur de faire passer sous les yeux de nos lecteurs.

L'un de ces trois-là est appuyé des deux mains sur la table même où l'écrivain accomplit son office ; il suit, sans en perdre un trait, tous les circuits et toutes les ondulations de sa plume ; c'est lui qui a fait le plus d'observations sur l'acte qui se rédige, et, il faut le dire, ses observations, quoique un peu entachées d'égoïsme, sont presque toujours pleines de finesse, ou – chose étrange ! tant une qualité semble opposée à l'autre ! – pleines de

bon sens. Il a quarante-cinq ans, des yeux fins, petits et enfoncés sous de gros sourcils blonds.

Un autre est couché à terre ; il a trouvé un grès propre au repassage des épées, et à l'affilage des poignards : il profite de la circonstance pour faire, à grand renfort de salive, et par des frottements multipliés sur ce grès, une nouvelle pointe à sa dague, complètement émoussée. Sa langue, qu'il tient serrée entre ses dents, et qui sort du coin de sa bouche, indique toute l'attention et nous dirons même tout l'intérêt qu'il porte à l'action qu'il accomplit. Cependant, cette attention n'est pas si absolue, qu'il n'ait une oreille à la discussion. Si la rédaction est selon son cœur, il se contente d'approuver de la tête ; si, au contraire, elle blesse sa moralité ou déroute ses calculs, il se lève, s'approche du scribe, pose la pointe de sa dague sur le papier en disant ces trois mots : « Pardon… vous dites ?… » et ne lève sa dague que lorsqu'il est parfaitement satisfait de l'explication ; ce qu'il exprime par une salivation plus abondante et par un frottement plus acharné de sa dague contre le grès, frottement grâce auquel l'aimable instrument promet de reprendre bientôt son acuité primitive.

Le dernier – et nous commençons par reconnaître le tort que nous avons eu de le ranger dans la catégorie de ceux que préoccupent les intérêts matériels qui se débattent, à cette heure, entre le scribe et les assistants, – le dernier, appuyé le dos aux parois de la grotte, les bras pendants, les yeux au ciel, ou plutôt à la voûte humide et sombre sur laquelle se jouent, comme des feux follets, les rayons mouvants de la torche résineuse, le dernier, disons-nous, semble à la fois un rêveur et un poète. Que cherche-t-il en ce moment ? Est-ce la solution de quelque problème comme

ceux que viennent de résoudre Christophe Colomb et Galilée ? Est-ce la forme d'un de ces tercets comme les faisait Dante, ou de l'un de ces huitains comme les chantait le Tasse ? C'est ce que pourrait seul nous dire le démon qui veille en lui, et qui s'occupe si peu de la matière, – absorbé qu'il est dans la contemplation des choses abstraites, – qu'il laisse aller en lambeaux toute la portion des vêtements du digne poète qui n'est pas de fer, de cuivre ou d'acier.

Voilà les portraits esquissés tant que bien que mal. Mettons les noms au-dessous de chacun d'eux.

Celui qui tient la plume se nomme Procope ; il est normand de naissance, presque juriste par l'éducation ; il larde sa conversation d'axiomes tirés du droit romain, et d'aphorismes empruntés aux capitulaires de Charlemagne. Du moment où l'on a passé un écrit avec lui, on doit s'attendre à un procès. Il est vrai que, si l'on se contente de sa parole, sa parole est d'or ; seulement, il n'est pas toujours d'accord avec la moralité, comme le vulgaire l'entend, dans sa manière de la tenir. Nous n'en citerons qu'un exemple, et c'est celui qui l'avait jeté dans la vie d'aventures où nous le rencontrons. Un noble seigneur de la cour de François Ier était venu, un jour, lui proposer une affaire, à lui et à trois de ses compagnons ; il savait que le trésorier devait, le soir même, apporter de l'arsenal au Louvre mille écus d'or ; cette affaire était d'arrêter le trésorier au coin de la rue Saint-Paul, de lui prendre les mille écus d'or, et de les partager ainsi : cinq cents au grand seigneur, qui attendrait, place Royale, que le coup fût fait, et qui, en sa qualité de grand seigneur, demandait la moitié de la somme ; l'autre moitié entre Procope et ses trois compagnons, qui auraient ainsi chacun cent vingt-cinq écus. La parole fut en-

gagée de part et d'autre, et la chose fut faite comme il avait été convenu ; seulement, quand le trésorier fut convenablement dévalisé, meurtri et jeté à la rivière, les trois compagnons de Procope hasardèrent cette proposition, de tirer vers Notre-Dame, au lieu de gagner la place Royale, et de garder les mille écus d'or, au lieu d'en remettre cinq cents au grand seigneur. Mais Procope leur rappela la parole engagée.

— Messieurs, dit-il gravement, vous oubliez que ce serait manquer à notre traité, que ce serait frustrer un client !... Il faut de la loyauté avant tout. Nous remettrons au duc (le grand seigneur était un duc), nous remettrons au duc les cinq cents écus d'or qui lui reviennent, et depuis le premier jusqu'au dernier. Mais, continua-t-il, s'apercevant que la proposition excitait quelques murmures, distinguimus : quand il les aura empochés, et qu'il nous aura reconnus pour d'honnêtes gens, rien n'empêche que nous n'allions nous embusquer au cimetière Saint-Jean, où j'ai la certitude qu'il doit passer ; c'est un lieu désert et tout à fait propice aux embuscades. Nous ferons du duc comme nous avons fait du trésorier, et, le cimetière Saint-Jean n'étant pas très éloigné de la Seine, on pourra les retrouver demain tous les deux dans les filets de Saint-Cloud. Ainsi, au lieu de cent vingt-cinq écus, nous en aurons deux cent cinquante chacun ; desquels deux cent cinquante écus nous pourrons jouir et disposer sans remords, ayant tenu fidèlement notre parole vis-à-vis de ce bon duc.

La proposition acceptée avec enthousiasme, il fut fait ainsi qu'il avait été dit. Par malheur, dans leur empressement à le jeter à la rivière, les quatre associés ne s'aperçurent pas que le duc respirait encore ; la fraîcheur de l'eau lui rendit des forces ; et, au lieu d'aller jusqu'à Saint-Cloud, comme l'espérait Procope, il

aborda au quai des Grèves, poussa jusqu'au Châtelet, et donna au prévôt de Paris, qui, à cette époque, se nommait monsieur d'Estourville, un signalement si exact des quatre bandits, que, dès le lendemain, ceux-ci jugèrent à propos de quitter Paris, de peur d'un procès où, malgré la connaissance approfondie que Procope avait du droit, ils eussent bien pu laisser la chose à laquelle, si philosophe qu'on soit, on tient toujours peu ou prou, c'est-à-dire l'existence.

Nos quatre gaillards avaient donc quitté Paris, tirant chacun vers un des quatre points cardinaux. Le nord était échu à Procope. De là vient que nous avons le bonheur de le retrouver tenant la plume dans la grotte de Saint-Pol-sur-Ternoise, rédigeant, par le choix de ses nouveaux compagnons, qui avaient rendu cet homme à son mérite, l'acte important dont nous aurons à nous occuper tout à l'heure.

Celui qui éclaire Procope se nomme Heinrich Scharfenstein. C'est un digne sectateur de Luther que les mauvais procédés de Charles Quint à l'endroit des Huguenots ont poussé dans les rangs de l'armée française avec son neveu Frantz Scharfenstein. Ce sont deux colosses que l'on dirait animés par une même âme, et mus d'un seul esprit. Beaucoup prétendent que ce seul esprit n'est pas suffisant pour deux corps de six pieds chacun ; mais eux ne sont pas de cet avis, et trouvent que tout est bien comme il est. Dans la vie ordinaire, ils daignent rarement avoir recours à un auxiliaire quelconque, soit homme, soit instrument, soit machine, pour arriver au but qu'ils se proposent. Si ce but est de mouvoir une masse quelconque, au lieu de chercher, comme nos savants modernes, par quels moyens dynamiques Cléopâtre fit transporter ses vaisseaux de la Méditerranée dans la Mer Rouge,

ou à l'aide de quels engins Titus souleva les blocs gigantesques du cirque de Flavien, ils entourent bravement l'objet qu'il faut déplacer de leurs quatre bras ; ils nouent la chaîne infrangible de leurs doigts d'acier ; ils font un effort simultané avec cette régularité qui distingue tous leurs mouvements, et l'objet quitte la place qu'il avait pour celle qu'il doit avoir. S'il s'agit d'escalader quelque muraille ou d'atteindre à quelque fenêtre, au lieu de traîner, ainsi que le font leurs compagnons, une lourde échelle qui embarrasse leur marche, quand l'expédition réussit, ou qu'il faut abandonner comme pièce de conviction, quand l'entreprise échoue, ils vont à l'endroit où ils ont affaire les mains vides. L'un d'eux, – peu importe lequel – s'appuie à la muraille, l'autre monte sur ses épaules, et, au besoin, dans ses mains élevées audessus de la tête. Avec l'aide de ses propres bras, le second atteint ainsi une hauteur de dix-huit à vingt pieds, hauteur presque toujours suffisante pour gagner la crête d'un mur ou le balcon d'une fenêtre. Dans le combat, c'est toujours le même système d'association physique : ils marchent côte-à-côte et d'un pas égal ; seulement, l'un frappe, et l'autre dépouille ; quand celui qui frappe est las de frapper, il se contente de passer l'épée, la masse ou la hache à son compagnon en disant ces seuls mots : « À ton tour ! » Alors, les rôles changent : c'est celui qui frappait qui dépouille, et celui qui dépouillait qui frappe. Au reste, leur façon de frapper, à tous deux, est connue et fort estimée ; mais, nous l'avons dit, en général, on fait plus d'estime de leurs bras que de leur cerveau, de leur force que de leur intelligence. Voilà pourquoi l'un a été chargé de faire la sentinelle au dehors, et l'autre le chandelier en dedans.

Quant au jeune homme aux moustaches noires et aux cheveux bouclés, qui frise ses moustaches, et qui peigne ses cheveux, il a

nom Yvonnet ; il est parisien de naissance et français de cœur. Aux avantages physiques que nous avons déjà signalés en lui, il faut ajouter des mains et des pieds de femme. Dans la paix, il se plaint sans cesse. Comme le sybarite antique, le pli d'une rose le blesse ; il est paresseux, s'il faut monter ; il a des vertiges, s'il faut marcher ; il a des vapeurs, s'il faut penser. Impressionnable et nerveux comme une jeune fille, sa sensibilité exige les plus grands ménagements. Le jour, il exècre les araignées, il a horreur des crapauds ; il se trouve mal à la vue d'une souris. Pour qu'il s'aventure, au milieu des ténèbres, qui lui sont antipathiques, il faut qu'une grande passion le pousse hors de lui-même. Au reste, rendons-lui cette justice, il a toujours quelque grande passion ; mais presque toujours, si c'est la nuit que le rendez-vous lui est donné, il arrive près de sa maîtresse tout effaré et tout tremblant, et il a besoin, pour se remettre, d'autant de paroles rassurantes, de caresses empressées et de soins attentifs qu'Héro en prodiguait à Léandre, lorsque celui-ci entrait dans sa tour tout ruisselant de l'eau des Dardanelles ! Il est vrai que, dès qu'il entend la trompette ; il est vrai que, dès qu'il respire la poudre ; il est vrai que, dès qu'il voit passer les étendards, Yvonnet n'est plus le même homme ; il s'opère en lui une transformation complète : plus de paresse, plus de vertige, plus de vapeur ! La jeune fille devient un soldat féroce frappant d'estoc et de taille, un véritable lion aux griffes de fer et aux dents d'acier. Lui qui hésitait à monter un escalier pour arriver à la chambre à coucher d'une jolie femme, il grimpe à une échelle, s'accroche à une corde, se suspend à un fil pour arriver le premier sur la muraille. Le combat fini, il lave, avec le plus grand soin, ses mains et son visage, change de linge et d'habits ; puis, peu à peu, redevient le jeune homme que nous voyons en ce moment, frisant sa moustache,

peignant ses cheveux, et secouant du bout des doigts la poussière impertinente qui s'attache à ses vêtements.

Celui qui panse la blessure qu'il a reçue au biceps du bras gauche s'appelle Malemort. C'est un caractère sombre et mélancolique qui n'a qu'une passion, qu'un amour, qu'une joie : la guerre ! passion malheureuse, amour mal récompensé, joie courte et funeste, car à peine a-t-il goûté au carnage du bout des lèvres, que, grâce à cette ardeur aveugle et furieuse avec laquelle il se jette dans la mêlée, et au peu de soin qu'il prend, en frappant les autres de ne pas être frappé lui-même, il attrape quelque effroyable coup de pique, quelque terrible mousquetade qui le couche sur le carreau, où il gémit lamentablement, non pas du mal que lui cause sa blessure, mais de la douleur qu'il éprouve de voir les autres continuer la fête sans lui. Par bonheur, il a la chair prompte à la cicatrice, et les os faciles au raccommodage. À l'heure qu'il est, il compte vingt-cinq blessures, trois de plus que César, et il espère bien, si la guerre continue, en recevoir encore vingt-cinq autres avant celle qui doit inévitablement mettre fin à cette carrière de gloire et de douleurs.

Le maigre personnage qui prie dans un coin, et qui dit son chapelet à genoux, s'appelle Lactance. C'est un catholique ardent qui souffre avec peine le voisinage des deux Scharfenstein, dont il craint toujours que l'hérésie ne le souille. Obligé, par la profession qu'il exerce, à se battre contre ses frères en Jésus-Christ, et à les tuer le plus possible, il n'est pas d'austérités qu'il ne s'impose pour faire équilibre à cette cruelle nécessité. L'espèce de robe de drap dont il est revêtu en ce moment, et qu'il porte, sans gilet ni chemise, directement sur la peau, est doublée d'une cotte de mailles, si toutefois la cotte de mailles n'est pas l'étoffe et le drap

la doublure. Quoiqu'il en soit, au combat, il porte la cotte de mailles en dehors, et elle devient une cuirasse ; le combat terminé, il porte la cotte de mailles en dedans, et elle devient un cilice. C'est, au reste, une satisfaction que d'être tué par lui ; celui qui trépasse de la main de ce saint homme est sûr au moins de ne pas manquer de prières. Dans le dernier engagement, il a tué deux Espagnols et un Anglais, et, comme il est en retard avec eux, surtout à cause de l'hérésie de l'Anglais, qui ne peut pas se contenter d'un de Profundis ordinaire, il débite, comme nous l'avons dit, force pater et force ave, laissant ses compagnons s'occuper pour lui des intérêts temporels qui se débattent en ce moment. Son compte réglé avec le Ciel, il redescendra sur la terre, fera ses observations à Procope, et signera les renvois et les mots rayés nuls que pourra nécessiter la tardive intervention à l'acte que l'on rédige.

Celui qui est appuyé des deux mains sur la table, et qui, tout au contraire de Lactance, suit, avec une attention soutenue, chaque trait de la plume de Procope, se nomme Maldent. Il est né à Noyon d'un père manceau et d'une mère picarde. Il a eu une jeunesse folle et prodigue ; arrivé à son âge mûr, il veut réparer le temps perdu, et soigne ses affaires. Il lui est arrivé une foule d'aventures qu'il raconte avec une naïveté qui ne manque pas de charme ; mais, il faut le dire, cette naïveté disparaît complètement, lorsqu'il attaque avec Procope quelque question de droit. Alors ils réalisent la légende des deux Gaspard, dont ils sont, peut-être les héros, l'un Manceau, l'autre Normand. Au reste, Maldent donne et reçoit bravement les coups d'épée, et, quoiqu'il soit loin d'avoir la force d'Heinrich ou de Franz Scharfenstein, le courage d'Yvonnet, et l'impétuosité de Malemort, c'est, au be-

soin, un compagnon sur lequel on peut compter, et qui, dans l'occasion, ne laissera point un ami dans l'embarras.

Le rémouleur qui aiguise sa dague, et qui en éprouve la pointe sur le bout de son ongle, s'appelle Pilletrousse. C'est le routier pur sang. Il a tour à tour servi les Espagnols et les Anglais. Mais les Anglais marchandent trop, et les Espagnols ne paient pas assez ; il s'est donc décidé à travailler pour son compte. Pilletrousse rôde sur les grands chemins ; la nuit surtout, les grands chemins sont remplis de pillards de toutes les nations : Pilletrousse pille les pillards ; seulement il respecte les Français, ses quasi compatriotes ; Pilletrousse est provençal ; Pilletrousse a même du cœur ; s'ils sont pauvres, il les aide ; s'ils sont faibles, il les protège ; s'ils sont malades, il les soigne ; mais, s'il rencontre un vrai compatriote, c'est-à-dire un homme qui soit né entre le mont Viso et les Bouches du Rhône, entre le Comtat et Fréjus, celui-là peut disposer de Pilletrousse corps et âme, sang et argent, tron de l'air !c'est encore Pilletrousse qui semble être l'obligé.

Enfin, le neuvième et dernier, celui qui est adossé à la muraille, qui tient ses bras ballants, et qui lève les yeux en l'air, s'appelle Fracasso. C'est, comme nous l'avons dit, un poète et un rêveur ; bien loin de ressembler à Yvonnet, auquel l'obscurité répugne, il aime ces belles nuits éclairées par les seules étoiles ; il aime les rives escarpées des fleuves ; il aime les plages sonores de la mer. Malheureusement, forcé de suivre l'armée française où elle va, – car, quoiqu'Italien, il a voué son épée à la cause de Henri II, – il n'est pas libre d'errer selon son inclination ; mais qu'importe ! pour le poète, tout est inspiration ; pour le rêveur, tout est matière à rêverie ; seulement, le propre des rêveurs et des poètes, c'est la distraction, et la distraction est fatale dans la carrière

adoptée par Fracasso. Ainsi, souvent, au milieu de la mêlée, Fracasso s'arrête tout à coup pour écouter un clairon qui sonne, pour regarder un nuage qui passe, pour admirer un beau fait d'armes qui s'accomplit. Alors l'ennemi qui se trouve en face de Fracasso profite de cette distraction pour lui porter tout à son aise quelque coup terrible qui tire le rêveur de sa rêverie, le poète de son extase. Mais malheur à cet ennemi, si, malgré la facilité qui lui en a été donnée, il a mal pris ses mesures, et n'a pas du coup étourdi Fracasso ! Fracasso prendra sa revanche, non pas pour se venger du coup qu'il aura reçu, mais pour punir l'importun qui l'a fait redescendre du septième ciel, où il planait emporté par les ailes diaprées de la fantaisie et de l'imagination.

Et, maintenant qu'à la manière de l'aveugle divin nous avons fait l'énumération de nos aventuriers, – dont quelques uns ne doivent pas être tout à fait inconnus à ceux de nos amis qui ont lu Ascanio et les Deux Diane, – disons quel hasard les a réunis dans cette grotte, et quel est l'acte mystérieux à la rédaction duquel ils donnent tous leurs soins.

q

Chapitre 3 Où le lecteur fait plus ample connaissance avec les héros que nous venons de lui présenter.

Dans la matinée de ce même jour, 5 mai 1555, une petite troupe composée de quatre hommes – lesquels semblaient faire partie de la garnison de Dolens – avait quitté cette ville en se glissant

hors de la porte d'Arras, aussitôt que cette porte avait été, nous ne dirons pas ouverte, mais seulement entrouverte.

Ces quatre hommes, enveloppés de grands manteaux qui pouvaient servir aussi bien à cacher leurs armes qu'à les garantir de la bise du matin, avaient suivi, avec toutes sortes de précautions, les bords de la petite rivière d'Authie, qu'ils avaient remontée jusqu'à sa source. De là, ils avaient gagné la chaîne de collines dont déjà plusieurs fois nous avons parlé, avaient suivi, toujours avec les mêmes précautions, son versant occidental, et, après deux heures de marche, étaient enfin arrivés à la lisière de la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise. Là, l'un d'eux, qui paraissait plus familier que les autres avec les localités, avait pris la direction de la petite troupe, et, tantôt s'orientant sur un arbre plus feuillu ou plus dénué de branches que les autres, tantôt se reconnaissant à un rocher ou à une flaque d'eau, il était arrivé sans trop d'hésitation à l'entrée de cette grotte où nous-même avons conduit nos lecteurs, au commencement du chapitre précédent.

Alors, il avait fait signe à ses compagnons d'attendre un instant, avait regardé avec une certaine inquiétude quelques herbes qui lui paraissaient nouvellement froissées, quelques branches qui lui semblaient fraîchement rompues ; il s'était mis à plat ventre, et, en rampant comme eût fait une couleuvre, il avait disparu dans l'intérieur.

Bientôt ses camarades, qui étaient restés à l'extérieur, avaient entendu retentir sa voix ; mais l'accent de cette voix n'avait rien d'inquiétant. Il interrogeait les profondeurs de la grotte, et, comme les profondeurs de la grotte ne lui répondirent que par la solitude et le silence ; comme il n'avait entendu, malgré son triple appel, que le triple écho de sa propre voix, il ne tarda pas à repa-

raître au dehors en faisant signe à ses compagnons qu'ils pouvaient le suivre.

Ses trois compagnons le suivirent, et après quelques difficultés facilement vaincues, se trouvèrent dans l'intérieur du souterrain.

— Ah ! murmura celui qui leur avait si habilement servi de guide en faisant entendre une aspiration de joie, tandem ad terminum eamus !

— Ce qui veut dire ?… demanda l'un des trois aventuriers avec un accent picard des plus prononcés.

— Ce qui veut dire, mon cher Maldent, que nous approchons, ou plutôt que nous sommes tout approchés du terme de notre expédition.

— Bardon, monsié Brogobe, dit un autre aventurier, mais che n'afre bas pien gombris… Et doi, Heinrich ?

— Moi nafre bas pien gombris non blus.

— Eh ! pourquoi diable voulez-vous comprendre ? répondit Procope, – car le lecteur a déjà deviné que c'était notre légiste que Frantz Scharfenstein enveloppait, dans son accent tudesque, sous le pseudonyme de Brogobe ; – pourvu que Maldent et moi comprenions, n'est-ce pas tout ce qu'il faut ?

— Ja, répondirent philosophiquement les deux Scharfenstein, c'èdre dout ze qu'il vaut.

— Ainsi donc, dit Procope, asseyons-nous, mangeons un morceau, buvons un coup pour faire passer le temps, et, tout en mangeant un morceau, tout en buvant ce coup, je vous expliquerai mon plan.

— Ja ! ja ! dit Frantz Scharfenstein, manchons un morzeau, pufons un goup, et, bantant ze demps, il nous esbliguera zon blan.

Les aventuriers regardèrent autour d'eux, et, grâce à l'habitude que leurs yeux commençaient à avoir de l'obscurité, moins grande, d'ailleurs, à l'entrée de la grotte que dans ses profondeurs, ils aperçurent trois pierres qu'ils rapprochèrent l'une de l'autre, afin de pouvoir causer plus confidentiellement.

Comme on n'en trouvait pas une quatrième, Heinrich Scharfenstein offrit galamment la sienne à Procope, qui était sans siège ; mais Procope le remercia avec la même courtoisie, étendit son manteau par terre, et se coucha dessus.

Puis on tira, des bissacs que portaient les deux géants, du pain, de la viande froide, du vin ; on posa le tout au milieu du demi-cercle dont les trois aventuriers assis faisaient l'arc, et dont Procope couché faisait la corde ; après quoi, l'on se mit à attaquer le déjeuner improvisé avec un acharnement qui prouvait que la promenade matinale qu'on venait de faire n'avait pas été sans produire son effet sur l'appétit des convives.

Pendant dix minutes à peu près, on n'entendit que le bruit des mâchoires broyant avec une régularité qui eût fait honneur à des mécaniques, le pain, la chair et même les os des volatiles empruntés aux fermes voisines, et qui composaient la partie délicate du déjeuner.

Maldent fut le premier qui retrouva la parole.

— Tu disais donc, mon cher Procope, dit-il, qu'en mangeant un morceau, tu nous expliquerais ton plan… Le morceau est plus

qu'à moitié mangé, pour mon compte du moins. Commence donc ton exposition. J'écoute.

— Ja ! dit Frantz la bouche pleine, nous égoutons.

— Eh bien ?

— Eh bien, voici la chose… Ecce res judicanda, comme on dit au palais.

— Silence, les Scharfenstein, fit Maldent.

— Moi n'afre bas tit un zeul mot, répondit Frantz.

— Ni moi non blus, dit Heinrich.

— Ah ! j'avais cru entendre…

— Et moi aussi, dit Procope.

— Bon, quelque renard que nous aurons dérangé dans son terrier… Va, Procope, va !

— Eh bien ! je répète donc, voici la chose : il existe, à un quart de lieue d'ici, une jolie petite ferme.

— Tu nous avais promis un château, observa Maldent.

— Oh ! mon Dieu ! que tu es méticuleux ! dit Procope. Eh bien soit, je me reprends… Il existe, à un quart de lieue d'ici, un joli petit château.

— Verme ou jâdeau, dit Henrich Scharfenstein, beu imborde, bourfu gail y ait de la pudin à y faire !

— Bravo, Heinrich ! voilà qui est parler, mais ce diable de Maldent, il ergote comme un procureur… Je continue.

— Foui, gondinuez, dit Frantz.

— Il existe donc, à un quart de lieue d'ici, une charmante maison de campagne habitée seulement par la propriétaire, par un domestique mâle et par une domestique femelle… Il est vrai que, dans la commune, habitent le fermier et ses gens.

— Gompien dout zela vaid-il ? demanda Heinrich.

— Dix personnes, à peu près, répondit Procope.

— Nous nous jarchons tes tix berzonnes, endre moi et Frantz… n'est-ze bas, mon nefeu ?

— Ja, mon ongle, répondit Frantz avec le laconisme d'un Spartiate.

— Eh bien, continua Procope, voilà donc l'affaire. Nous attendons ici la nuit en mangeant, en buvant et en racontant des histoires…

— En pufant et en manchant zurdout, dit Frantz.

— Puis, la nuit venue, continua Procope, nous sortons d'ici sans bruit, comme nous y sommes venus ; nous gagnons la lisière du bois ; de la lisière du bois, nous nous glissons, par un chemin creux que je connais, jusqu'au pied de la muraille. Arrivé au pied de la muraille, Frantz monte sur les épaules de son oncle, ou Heinrich sur celles de son neveu ; celui qui est sur les épaules de l'autre enjambe la muraille, et vient nous ouvrir la porte… La porte ouverte, – tu comprends bien Maldent ? – la porte ouverte, – vous comprenez bien les Scharfenstein ? – la porte ouverte… nous entrons !

— Pas sans nous, j'espère bien, dit, à deux pas derrière le groupe des aventuriers, une voix si bien accentuée, qu'elle fit tressaillir, non seulement Procope, non seulement Maldent, mais encore les deux colosses.

— Trahison ! cria Procope en bondissant sur ses pieds, et en faisant un pas en arrière.

— Trahison ! cria Maldent en essayant de sonder les ténèbres du regard, mais en demeurant à sa place.

— Drahizon ! crièrent à la fois les deux Scharfenstein en tirant leurs épées, et en faisant un pas en avant.

— Ah ! bataille ? dit la même voix ; vous voulez la bataille ?… Eh bien, soit ! à moi, Lactance ! à moi, Fracasso ! à moi, Malemort !

— Un triple rugissement retentit au fond de la caverne indiquant que ceux auxquels la voix venait de faire appel étaient prêts à y répondre.

— Un instant ! un instant, Pilletrousse ! dit Procope, qui avait reconnu à sa voix le quatrième aventurier ; que diable ! on n'est pas des Turcs ou des Bohêmes pour s'égorger ainsi au milieu de la nuit, sans avoir essayé de s'entendre auparavant. Faisons d'abord de la lumière chacun de notre côté ; examinons-nous dans le blanc des yeux, afin que nous sachions à qui nous avons affaire ; arrangeons-nous, s'il est possible… et, si nous ne pouvons pas nous arranger, eh bien, battons nous !

— Battons-nous d'abord, dit une voix sombre qui, sortant des profondeurs de la grotte, semblait sortir de celle de l'enfer.

— Silence, Malemort ! dit Pilletrousse ; il me semble que Procope fait là une proposition des plus acceptables. – Qu'en dis-tu, Lactance ? – qu'en dis-tu, Fracasso ?

— Je dis, répondit Lactance, que, si cette proposition peut sauver la vie à l'un de nos frères, je l'accepte.

— C'eût, cependant, été poétique, de combattre dans une grotte qui eût servi de tombe aux trépassés ; mais comme il ne faut pas sacrifier les intérêts matériels à la poésie, continua mélancoliquement Fracasso, je me range à l'avis de Pilletrousse et de Lactance.

— Et moi je veux me battre ! hurla Malemort.

— Voyons, panse ton bras, et laisse-nous tranquilles, dit Pilletrousse. Nous sommes trois contre toi, et Procope, qui est un légiste, te dira que trois ont toujours raison contre un.

Malemort poussa un gémissement de regret en voyant s'échapper pour lui une si belle occasion d'attraper une nouvelle blessure ; mais, selon le conseil que venait de lui donner Pilletrousse, il céda, s'il ne s'y rangea point, à l'avis de la majorité.

Pendant ce temps, Lactance de son côté, et Maldent du sien, avaient battu le briquet, et, comme chacune des deux troupes avait prévu le cas où il serait besoin d'y voir clair, deux torches de sapin garnies d'étoupe enduite de poix brillèrent en même temps, et de leur double flamme, éclairèrent la grotte et ses habitants.

Nous avons exploré l'une, et fait connaissance avec les autres ; nous n'avons donc plus besoin de décrire le théâtre, et d'indiquer les personnages, mais seulement de décrire et d'indiquer la façon dont ils étaient groupés.

Au fond de la grotte, se tenaient Pilletrousse, Malemort, Lactance et Fracasso.

Sur le devant, les deux Scharfenstein, Maldent et Procope.

Pilletrousse avait gardé sa position avancée ; derrière lui, Malemort se rongeait les poings de colère ; près de Malemort, Lactance, tenant sa torche à la main, essayait de calmer son belliqueux compagnon ; Fracasso, à genoux comme l'Agis du tombeau de Léonidas, rattachait, comme lui, sa sandale, afin d'être prêt à la guerre, tout en invoquant la paix.

Du côté opposé, les deux Scharfenstein formaient, ainsi que nous l'avons dit, l'avant-garde ; à un pas derrière eux se tenait Maldent, à un pas derrière Maldent se tenait Procope.

Les deux torches éclairaient toute la partie circulaire de la grotte. Un seul enfoncement situé près de la porte, et qui contenait un amas de fougères destiné sans doute à devenir le lit du futur anachorète auquel il prendrait envie de l'habiter, demeurait dans la pénombre.

Un rayon de lumière glissant par l'ouverture de la grotte essayait, mais en vain, de lutter de sa teinte blafarde avec les rayons presque sanglants que jetaient les deux torches.

Tout cela formait un ensemble sombre et belliqueux qui aurait admirablement figuré dans la mise en scène d'un drame moderne.

Nos aventuriers se connaissaient déjà pour la plupart ; il s'étaient vus à l'œuvre sur le champ de bataille, mais luttant contre l'ennemi commun, et non prêts à s'égorger entre eux.

Si impénétrables à la crainte que fussent leurs cœurs, ils n'étaient point sans se rendre, chacun à part soi, compte de la situation.

Mais celui dans l'esprit duquel l'appréciation des coups à donner et à recevoir se formulait de la façon la plus claire et la plus impartiale était, sans contredit, le légiste Procope.

Aussi s'avança-t-il vers ses adversaires, mais sans cependant dépasser la ligne que traçaient les deux Scharfenstein.

— Messieurs, dit-il, nous avons, d'un commun accord, désiré nous voir, et nous nous voyons… c'est déjà quelque chose, car, en se voyant, on apprécie ses chances. Nous sommes quatre contre quatre ; mais, de ce côté, nous avons pour nous ces deux messieurs que voici… (et il montrait Frantz et Heinrich Scharfenstein) ce qui m'autorise presque à dire que nous sommes huit contre quatre.

À cette imprudente rodomontade, non seulement les cris s'élancèrent instantanément des bouches de Pilletrousse, de Malemort, de Lactance et de Fracasso ; mais encore les épées sortirent de leurs gaines.

Procope s'aperçut qu'il avait dévié de son adresse ordinaire, et qu'il faisait fausse route.

Il essaya de revenir sur ses pas.

— Messieurs, dit-il, je ne prétends pas que, fût-on huit contre quatre, la victoire serait certaine, quand ces quatre se nomment Pilletrousse, Malemort, Lactance et Fracasso…

Cette manière de post-scriptum parut calmer un peu les esprits ; seulement Malemort continuait de gronder sourdement.

— Allons, au fait ! dit Pilletrousse.

— Oui, répondit Procope, ad eventum festina… Eh bien ! je disais donc, messieurs, que, laissant de côté les chances toujours aléatoires d'un combat, nous devons tâcher d'arriver à un arrangement. Or, une espèce de procès est pendante entre nous, jacens sub judice lis est ; comment terminerons-nous ce procès ? D'abord, par l'exposition pure et simple de la situation d'où ressortira notre droit. – À qui est venue hier l'idée de s'emparer, la nuit prochaine, de la petite ferme ou du petit château du Parcq, comme vous voudrez l'appeler ? À moi et à ces messieurs. Qui est parti ce matin de Doulens pour mettre ce projet à exécution ? Moi et ces messieurs. Qui est venu dans cette grotte prendre position pour la nuit prochaine ? Encore moi et ces messieurs. Enfin, qui a mûri le projet, qui l'a développé devant vous ? Et vous, qui vous a donné ainsi le désir de vous associer à l'expédition ? Toujours moi et ces messieurs. – Répondez à cela, Pilletrousse, et dites si la conduite d'une entreprise n'appartient pas sans trouble et sans empêchement à ceux qui ont eu à la fois la priorité d'idée et d'exécution… Dixi !

Pilletrousse se mit à rire : Fracasso haussa les épaules ; Lactance secoua sa torche ; Malemort murmura : « Bataille ! »

— Quelle chose vous fait rire, Pilletrousse ? demanda gravement Procope, dédaignant de s'adresser aux autres, et consentant seulement à discuter avec qui, momentanément, paraissait s'être érigé en chef de la troupe.

— Ce qui me fait rire, mon cher Procope, répondit celui à qui la question était adressée, c'est la profonde confiance avec laquelle vous venez de faire l'exposé de vos droits, exposé qui, si nous nous en rapportons aux conclusions posées par vous-même, vous met à l'instant hors de cause, vous et vos compagnons… Oui, je conviens avec vous que la conduite d'une entreprise appartient sans trouble et sans empêchement à ceux qui en ont eu à la fois la priorité d'idée et d'exécution…

— Ah ! fit Procope d'un air triomphant.

— Oui, mais j'ajoute : l'idée de vous emparer de la petite ferme ou du château du Parcq, comme vous voudrez l'appeler, vous est venue hier, n'est-ce pas ? Eh bien, elle nous est venue avant-hier, à nous autres. Vous êtes partis ce matin de Doulens pour la mettre à exécution ? Nous, nous sommes partis, dans ce même but, hier au soir, de Montreuil-sur-mer. Vous êtes arrivés, il y a une heure, dans cette grotte ? Nous y étions, nous, arrivés depuis quatre heures. Vous avez mûri et développé ce projet devant nous ? Mais nous avions déjà mûri et développé ce projet avant vous. Vous comptiez attaquer la ferme cette nuit. Nous comptions la prendre ce soir. Nous réclamons donc la priorité d'idée et d'exécution, et, par conséquent, le droit de conduire notre entreprise sans trouble et sans empêchement.

Et, parodiant la manière classique dont Procope avait terminé son discours :

— Dixi ! ajouta Pilletrousse avec non moins d'aplomb et d'emphase que le légiste.

— Mais, demanda Procope, un peu troublé de l'argumentation de Pilletrousse, qui m'assure que tu viens de dire la vérité ?

— Ma parole de gentilhomme ! dit Pilletrousse.

— J'aimerais mieux une autre caution.

— Foi de routier, alors !

— Hum ! fit imprudemment Procope.

Les esprits étaient montés ; le doute émis par Procope sur la parole de Pilletrousse exaspéra les trois aventuriers qui relevaient de lui.

— Eh bien, bataille ! crièrent d'une seule voix Fracasso et Lactance.

— Oui, bataille ! bataille ! bataille ! hurla Malemort.

— Bataille donc ! puisque vous le voulez, dit Procope.

— Bataille ! puisqu'il n'y a pas moyen de s'entendre, dit Maldent.

— Padaille ! répétèrent Frantz et Heinrich Scharfenstein en s'apprêtant à espadonner.

Et, comme c'était l'avis de tout le monde, chacun tira son épée ou sa dague, prit sa hache ou sa masse, choisit des yeux son adversaire, et, la menace à la bouche, la fureur sur le visage, la mort à la main, se mit en devoir de fondre sur lui.

Tout à coup, on vit s'agiter le tas de fougères amassé dans l'enfoncement situé près de l'entrée de la grotte ; un jeune homme élégamment vêtu en sortit, et, s'élançant hors de l'obscurité, apparut dans le cercle de lumière, étendant les bras comme Hersilie dans le tableau des Sabines, et criant :

— Allons, bas les armes, camarades ! je me charge d'arranger cela à la satisfaction générale.

Tous les yeux se portèrent sur le nouveau personnage qui venait d'entrer en scène d'une façon si brusque et si inattendue, et toutes les voix s'écrièrent :

— Yvonnet !

— Mais d'où diable sors-tu ? demandèrent à la fois Pilletrousse et Procope.

— Vous allez le savoir, dit Yvonnet ; mais, d'abord, les épées et les dagues aux fourreaux… La vue de toutes ces lames nues m'agace horriblement les nerfs.

Tous les aventuriers obéirent, excepté Malemort.

— Allons, allons, dit Yvonnet s'adressant à lui, qu'est-ce que cela, camarade ?

— Ah ! geignit Malemort avec un profond soupir, on ne pourra donc jamais se donner tranquillement un pauvre petit coup d'épée !

Et il remit sa lame au fourreau avec un geste plein de dépit et de désappointement.

q

Chapitre 4 L'acte de société.

Yvonnet jeta un regard autour de lui, et, reconnaissant que, si la colère n'était point sortie des cœurs, les épées et les dagues étaient au moins rentrées dans les fourreaux, il se tourna alternativement vers Pilletrousse et Procope, qui, on se le rappelle, venaient de lui faire l'honneur de lui poser tous deux la même question.

— D'où je sorts ? répéta-t-il ; pardieu ! belle demande ! je sors de ce tas de fougère sous lequel je m'étais caché en voyant entrer d'abord Pilletrousse, Lactance, Malemort et Fracasso, et dont je n'ai pas jugé à propos de sortir en voyant entrer ensuite Procope, Maldent et les deux Scharfenstein.

— Mais que faisais-tu dans cette grotte à une pareille heure de la nuit ? car nous sommes arrivés ici que le jour n'était pas encore levé.

— Ah ! ceci, répondit Yvonnet, c'est mon secret, et je vous le dirai tout à l'heure, si vous êtes bien sages ; mais, d'abord, allons au plus pressé.

Alors, s'adressant à Pilletrousse :

— Ainsi donc, mon cher Pilletrousse, dit-il, vous étiez venus dans l'intention de rendre une petite visite à la ferme ou au château du Parcq, comme il vous plaira de l'appeler ?

— Oui, dit Pilletrousse.

— Et vous aussi ? demanda Yvonnet à Procope.

— Et nous aussi, répondit Procope.

— Et vous alliez vous battre pour constater la priorité de vos droits ?

— Nous allons nous battre, dirent à la fois Pilletrousse et Procope.

— Fi ! dit Yvonnet, des camarades, des Français ou tout au moins, des hommes servant la cause de la France !

— Dame ! il le fallait bien, puisque ces messieurs ne voulaient pas renoncer à leur projet, dit Procope.

— Nous ne pouvions faire autrement, puisque ces messieurs ne voulaient pas nous céder la place, dit Pilletrousse.

— Il le fallait bien ! vous ne pouviez faire autrement, répéta Yvonnet en contrefaisant la voix de ses deux interlocuteurs. Il fallait bien vous massacrer entre vous, n'est-ce pas ? vous ne pouviez faire autrement que de vous égorger, dites ; et vous étiez là, Lactance, et vous avez vu ces préparatifs de carnage, et votre âme chrétienne n'en a pas gémi ?

— Si fait, dit Lactance, elle en a gémi, et profondément !

— Et voilà tout ce que votre sainte religion vous a inspiré : un gémissement !

— Après le combat, reprit Lactance, un peu humilié des reproches que lui faisait Yvonnet, reproches dont il sentait la justesse, après le combat, j'eusse prié pour les morts.

— Voyez-vous cela !

— Que vouliez-vous donc que je fisse, mon cher monsieur Yvonnet ?

— Eh, pardieu ! ce que je fais, moi, qui ne suis pas un dévot, un saint, un mangeur de patenôtres comme vous. Ce que j'eusse voulu ? c'est que vous vous fussiez jeté entre les glaives et les épées, inter gladios et enses, pour parler comme notre légiste Procope, et que vous eussiez dit à vos frères égarés, avec cet air de componction qui vous va si bien, ce que je vais leur dire, moi : « Camarades, quand il y en a pour quatre, il y en a pour huit ; si la première affaire ne rapporte pas tout ce que nous en attendons, nous en ferons une seconde. Les hommes sont nés pour se soutenir les uns les autres dans les rudes sentiers de la vie, et non pour se jeter des pierres à travers les jambes dans les chemins déjà si difficiles qu'ils ont à parcourir. Au lieu de nous diviser, associons-nous : ce que nous ne pouvons tenter à quatre sans d'énormes risques, nous l'exécuterons à huit presque sans danger. Gardons pour nos ennemis nos haines, nos dagues, nos épées, et n'ayons les uns pour les autres que de bonnes paroles et de bons procédés. Dieu, qui protège la France quand il n'a rien de plus pressé à faire, sourira à notre fraternité, et lui enverra sa récompense. » Voilà ce que vous eussiez dû dire, cher Lactance, et ce que vous n'avez pas dit.

— C'est vrai, répondit Lactance en se frappant la poitrine ; mea culpa ! mea culpa ! mea maxima culpa !

Et, éteignant sa torche, qui faisait double emploi, il s'agenouilla et se mit à prier avec ferveur.

— Eh bien ! alors, je le dis à votre place, continua Yvonnet, et j'ajoute : la récompense divine que vous eût promise Lactance, c'est moi qui vous l'apporte, camarades.

— Toi, Yvonnet ? dit Procope d'un air de doute.

— Oui, moi… moi qui ai eu la même idée que vous, et avant vous.

— Comment ! dit Pilletrousse, toi aussi, tu as eu l'idée de pénétrer dans le château que nous convoitons ?

— Non seulement j'en ai eu l'idée, dit Yvonnet, mais encore, cette idée, je l'ai mise à exécution.

— Bah ! firent tous les assistants en prêtant une nouvelle attention à ce que disait Yvonnet.

— Oui, j'ai des intelligences dans la place, répondit celui-ci : une petite soubrette charmante, nommée Gertrude, ajouta-t-il en frisant sa moustache, qui, pour moi, est toute prête à renier père et mère, maître et maîtresse… une âme que je perds…

Lactance poussa un soupir.

— Et tu dis que tu es entré au château ?

— J'en sortais cette nuit ; mais vous savez combien les courses de nuit me répugnent, surtout quand je les exécute seul. Plutôt que de faire trois lieues pour regagner Doulens, ou six lieues pour regagner Abbeville ou Montreuil-sur-mer, j'ai fait un quart de lieue, et je me suis trouvé dans cette grotte, que je connaissais pour y avoir eu mes premiers rendez-vous avec ma divinité. J'ai trouvé à tâtons ce lit de fougères, dont je savais le gisement, et je commençais à m'y endormir en me promettant, le jour venu, de proposer le coup aux premiers d'entre vous que je rencontrerais, lorsque Pilletrousse est arrivé avec sa bande, puis Procope avec la sienne. Chacune venait pour la même cause ; cette tendance vers le même but a amené la discussion que vous savez, discussion qui allait finir, sans aucun doute, d'une manière tragique, quand j'ai

jugé qu'il était temps d'intervenir, et que je suis intervenu. Maintenant, je vous dis : « Au lieu de nous battre, voulez-vous vous associer ? au lieu d'entrer par force, voulez-vous entrer par ruse ? Au lieu de briser les portes, voulez-vous qu'elles vous soient ouvertes ? Au lieu de chercher au hasard l'or, les bijoux, les vaisselles, les argenteries, voulez-vous y être conduits tout droit ? Alors, touchez là, je suis votre homme ! et, pour donner l'exemple du désintéressement et de la fraternité, malgré le service que je vous rends, je ne demande qu'une part égale aux autres parts. » Que celui qui a quelque chose de mieux à dire parle à son tour… je lui cède la parole, et j'écoute.

Un murmure d'admiration se répandit dans l'assemblée. Lactance, interrompant sa prière, s'approcha d'Yvonnet, et baisa humblement le bas de son manteau. Procope, Pilletrousse, Maldent et Fracasso lui serrèrent la main. Les deux Scharfenstein pensèrent l'étouffer en l'embrassant. Malemort, seul, murmura dans son coin :

— Vous verrez qu'il n'y aura pas le plus petit coup d'épée donné ou reçu… c'est une malédiction !

— Eh bien, donc, dit Yvonnet, qui, depuis longtemps, rêvait cette association, et qui, voyant la fortune passer à portée de sa main, ne voulait pas laisser échapper cette occasion de la saisir aux cheveux, – eh bien, donc, ne perdons pas un instant ! Nous voici réunis au nombre de neuf compagnons qui ne craignons ni Dieu ni diable…

— Si fait ! interrompit Lactance en se signant, nous craignons Dieu !

— C'est vrai, c'est vrai… manière de parler, Lactance… Je disais donc que nous étions ici neuf compagnons réunis par le hasard…

— Par la Providence, Yvonnet ! dit Lactance.

— Par la Providence, soit… Le bonheur veut que nous ayons parmi nous Procope, un légiste ; le bonheur veut encore que ce légiste ait à sa ceinture encre et plume, et, j'en suis sûr, dans sa poche, du papier au timbre de notre bon roi Henri II…

— Ma foi ! oui, fit Procope, j'en ai, et, comme Yvonnet le dit bien, c'est un bonheur.

— Alors, hâtons-nous… dressons une table, et rédigeons notre acte d'association, tandis que l'un de nous, placé en sentinelle dans la forêt, et à proximité de l'entrée de la grotte, veillera à ce que nous ne soyons pas dérangés.

— Moi, dit Malemort, je vais me mettre en sentinelle, et autant d'Espagnols, d'Anglais ou d'Allemands qui rôderont dans la forêt, autant de tués !

— Justement, dit Yvonnet, voilà ce qu'il ne faut pas, mon cher Malemort. Dans notre situation, c'est-à-dire à deux cents pas du camp de Sa Majesté l'empereur Charles Quint, avec un homme qui a l'oreille aussi fine et l'œil aussi exercé que monseigneur Emmanuel Philibert de Savoie, il ne faut tuer que ce que l'on ne peut se dispenser de tuer, attendu que, si sûr que l'on soit de son coup, on ne tue pas toujours ; que, quand on ne tue pas, on blesse ; que quand les blessés crient comme des aigles, qu'aux cris des blessés, on accourrait, et qu'une fois le bois occupé, Dieu sait ce qui adviendrait de nous ! Non, mon cher Malemort, vous

resterez ici, et l'un des deux Scharfenstein montera la garde ; tous deux sont allemands ; si celui qui veillera sur nous est découvert, il pourra se donner comme un lansquenet du duc d'Aremberg, ou comme un reître du comte de Waldeck.

— Tu gomde te Falteck il êdre mieux, dit Heinrich Scharfenstein.

— Ce colosse est plein d'intelligence, dit Yvonnet. Oui, mon brave, tu gomde te Falteck il êdre mieux, parce que le comte de Waldeck est un pillard. C'est cela que tu veux dire, n'est-ce pas ?

— Ja, moi fouloir tire zela.

— Et qu'on ne trouvera pas étonnant qu'un pillard soit caché dans le bois ?

— Nein… bas édonnant ti dout.

— Seulement, que le Scharfenstein qui fera le guet prenne garde, avec cet honorable titre de pillard, de tomber entre les mains de monseigneur le duc de Savoie… Il n'entend pas raillerie sur la maraude !

— Foui, dit Heinrich, il afre engore bantu teux zoldats hier !

— Drois ! dit Frantz.

— Eh bien, lequel de vous deux se charge de faire le guet ?

— Moi, répondirent ensemble l'oncle et le neveu.

— Mes amis, dit Yvonnet, ce dévouement est apprécié par vos camarades ; mais un seul factionnaire suffit. Tirez donc à la courte paille… Un poste d'honneur est réservé à celui qui restera ici.

Les deux Scharfenstein se consultèrent un instant.

— Frantz il afre tes pons yeux et tes pons oreilles… il vera la zendinelle à nous, dit Heinrich.

— Bien ! fit Yvonnet ; que Frantz aille à son poste, alors.

Alors, Frantz se dirigea vers la sortie de la grotte avec son calme ordinaire.

— Tu entends, Frantz, dit Yvonnet, si tu te laisses prendre par les autres, ce n'est rien ; mais, si tu es pris par le duc de Savoie, tu es pendu !

— Che ne laizerai brentre moi bar berzone, zoyez dranguille, dit Frantz.

Et il sortit de la grotte pour aller se mettre à son poste.

— Et le boste t'honneur, demanda Heinrich, où esd-il ?

Yvonnet prit la torche des mains de Maldent, et, la présentant à Heinrich :

— Tiens, dit-il, place-toi ici… Éclaire Procope, et ne bouge pas !

— Che ne poucherai bas ! dit Heinrich.

Procope s'assit, tira son papier de sa poche, son encrier de sa ceinture, et ses plumes de son encrier.

Nous l'avons vu à l'œuvre au moment où nous-mêmes sommes entrés dans la grotte de Saint-Pol-sur-Ternoise, si solitaire d'habitude, et, par un concours de circonstances étranges, si hantée ce jour-là.

Nous avons fait observer que ce n'était pas une œuvre facile à accomplir à la satisfaction de tout le monde que l'œuvre à laquelle s'était voué Procope, entre onze heures du matin et trois heures de l'après-midi de cette fameuse journée du 5 mai 1555.

Aussi, – comme on eût dit d'un projet de loi en discussion dans une chambre moderne, – chacun y avait-il, selon son intérêt ou ses lumières, apporté ses amendements et ses sous-amendements.

Lesdits amendements et sous-amendements avaient été votés à la majorité des voix, et, il faut le dire à l'honneur de nos aventuriers, ils avaient été votés avec beaucoup de justice, de calme et d'impartialité.

Il y a de certains esprits de travers, calomniateurs effrontés des législateurs, des juges et de la justice, qui prétendent qu'un code rédigé par des voleurs serait beaucoup plus complet, surtout beaucoup plus équitable qu'un code rédigé par des honnêtes gens.

Nous plaignons ces malheureux de leur aveuglement, comme nous plaignons les Calvinistes et les Luthériens de leurs erreurs, et, aux uns comme aux autres, nous prions le Seigneur de pardonner.

Enfin, au moment où la montre d'Yvonnet marquait trois heures un quart, – si rare que fût un pareil bijou à cette époque, constatons ici que le coquet aventurier s'était procuré une montre, – enfin, disons-nous, à trois heures un quart, Procope releva la tête, posa la plume, prit son papier à deux mains, et, le regardant avec un air de satisfaction en laissant échapper une exclamation de joie :

— Ah ! dit-il, je crois que c'est fini, et pas mal fini… Exigi monumentum !

À cet avertissement, Heinrich Scharfenstein, qui tenait la torche depuis trois heures vingt minutes, fit un mouvement pour étendre son bras, qui commençait à se fatiguer. Yvonnet interrompit sa chanson, mais continua de friser sa moustache ; Malemort acheva de bander son bras gauche, et assujettit l'appareil avec une épingle ; Lactance expédia un dernier ave ; Maldent, appuyé des deux poings sur la table, se redressa ; Pilletrousse remit dans la gaine son poignard suffisamment affilé ; et Fracasso sortit de sa rêverie poétique, satisfait d'avoir mis la dernière main à un sonnet qu'il ruminait depuis plus d'un mois.

Tous s'approchèrent de la table, à l'exception de Frantz, qui, se reposant sur son oncle de la discussion de leurs intérêts communs, s'était placé, ou plutôt, comme nous l'avons dit, s'était couché en sentinelle à vingt pas de l'entrée de la grotte, avec la résolution bien arrêtée, non seulement de faire bonne garde à ses compagnons, mais encore de ne se laisser prendre par personne, et surtout par Emmanuel Philibert de Savoie, le rude justicier.

— Messieurs, dit Procope, étendant un regard de satisfaction sur le cercle qui venait de se former autour de lui avec autant, et même plus de régularité, que n'en présente d'ordinaire celui qui se forme autour de l'officier appelant ses soldats à l'ordre ; – messieurs, tout le monde est-il là ?

— Oui, répondirent en chœur les aventuriers.

— Tout le monde, reprit Procope, est-il prêt à entendre la lecture des dix-huit articles dont se compose l'acte que nous venons de rédiger conjointement, et qui pourrait se nommer acte de so-

ciété ? Car c'est, de fait, une espèce de société que nous fondons, que nous établissons, que nous régularisons.

La réponse fut affirmative et générale, Henrich Scharfenstein répondant, bien entendu, pour lui et son neveu.

— Écoutez donc, dit Procope.

Et, ayant toussé et craché, il commença :

« Entre les soussignés… »

— Pardon, interrompit Lactance, je ne sais pas signer, moi.

— Parbleu ! dit Procope, la belle affaire, tu feras la croix.

— Ah ! murmura Lactance, mon engagement n'en sera que plus sacré… Continuez, mon frère.

Procope reprit :

« Entre les soussignés,

» Jean-Chrysostôme Procope… »

— Tu ne te gênes pas, dit Yvonnet, tu t'es mis en tête, toi !

— Il fallait bien commencer par quelqu'un, répondit innocemment Procope.

— Bon ! bon ! dit Maldent, continue.

Procope continua :

« Jean-Chrysostôme Procope, ex-procureur légiste près le barreau de Caen, agrégé près ceux de Rouen, Cherbourg, Valognes… »

— Corbleu ! dit Pilletrousse, cela ne m'étonne plus que la rédaction ait duré trois heures et demie, si, comme tu l'as fait pour toi, tu as donné à chacun ses titres et qualités… ce qui m'étonne, au contraire, c'est que ce soit déjà fini !

— Non, dit Procope, je vous ai compris tous sous un même titre, et j'ai donné à chacun de vous une seule et unique qualification ; mais j'ai cru que, pour moi, rédacteur de l'acte, l'exposé de mes titres et qualités était chose, non seulement convenable, mais encore d'absolue nécessité.

— À la bonne heure ! dit Pilletrousse.

— Va donc ! hurla Malemort, nous n'en finirons jamais, si on l'interrompt ainsi à chaque mot… Je suis pressé de me battre, moi.

— Dame, dit Procope, ce n'est pas moi qui m'interromps, il me semble.

Et il continua :

« Entre les soussignés,

» Jean-Chrysostôme Procope, etc., Honoré-Joseph Maldent, Victor-Félix Yvonnet, Cyrille-Népomucène Lactance, César-Annibal Malemort, Martin Pilletrousse, Vittorio-Albani Fracasso, et Heinrich et Frantz Scharfenstein, – tous capitaines au service du roi Henri II… »

Un murmure flatteur interrompit Procope, et personne ne songea plus à lui disputer les titres et qualités qu'il s'était donnés, occupé que chacun était à rajuster le symbole – soit écharpe, ser-

viette, mouchoir, loque ou chiffon – qui justifiait la qualification de capitaine au service de la France qu'il venait de recevoir.

Procope laissa au murmure approbateur le temps de se calmer, et continua.

« … A été arrêté ce qui suit… »

— Pardon, dit Maldent, mais l'acte est nul.

— Comment, nul ? dit Procope.

— Tu n'as oublié qu'une chose à ton acte.

— Laquelle ?

— La date.

— La date est à la fin.

— Ah ! dit Maldent, c'est autre chose… cependant, mieux vaudrait qu'elle fût au commencement.

— Le commencement ou la fin, c'est tout un, dit Procope. Les Institutes de Justinien disent positivement : « Omne actum quo tempore scriptum sit, indicato ; seu initio, seu fine, ut paciscentibus libuerit. » C'est-à-dire : « Tout acte sera tenu de porter sa date ; seulement, les contractants seront libres de placer la date à la fin ou au commencement du dit acte. »

— Quelle abominable langue que cette langue de procureur ! dit Fracasso, et comme il y a loin de ce latin-là au latin de Virgilio et d'Horace !

Et il se mit à scander amoureusement ces vers de la troisième églogue de Virgile :

Malo me Galatea petit, lasciva puella :

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri…

— Silence, Fracasso ! dit Procope.

— Silence quand tu voudras, répondit Fracasso ; mais il n'en est pas moins vrai que, si grand empereur que soit Justinien premier, je lui préfère Homère second, et que j'aimerais mieux avoir fait les Bucoliques, les Églogues et même l'Énéïde que le Digeste, les Pandectes, les Institutes et tout le corpus juris civilis !

La discussion allait sans doute s'engager sur ce point important entre Fracasso et Procope, – et Dieu sait où elle eût conduit les discuteurs ! – lorsqu'une espèce de cri étouffé se fit entendre en dehors de la grotte, et attira de ce côté l'attention des aventuriers.

Bientôt le jour extérieur, presque entièrement intercepté, indiqua qu'un corps opaque s'interposait entre la lumière factice et éphémère de la torche et la lumière divine et inextinguible du soleil. Enfin, un être dont il était impossible de spécifier l'espèce, tant ses formes semblaient incohérentes dans la demi-obscurité où il s'agitait, apparut et s'avança au centre du cercle qui s'ouvrit spontanément devant lui.

Alors seulement, et à la lueur de la torche qui éclaira le groupe informe, on reconnut Frantz Scharfenstein, tenant entre ses bras une femme sur la bouche de laquelle il appuyait sa large main, en guise de poire d'angoisse ou de bâillon.

Chacun attendait l'explication de ce nouvel incident.

— Gamarates ! dit le géant, foizi une bedite vemme qui rotait à l'emboussure te la grodde ; che l'ai brize, et che vous l'abborde… Gue vaud-il vaire te elle ?

— Pardieu ! dit Pilletrousse, lâche-la… elle ne nous mangera pas tous les neuf, peut-être !

— Oh ! j'afre bas beur gu'elle nous manche dous les neuf, dit Frantz en riant d'un gros rire ; che la mancherais blidôt à moi dout zoul !… Ja Wol !

Et, juste au milieu du cercle, il planta, comme l'y avait invité Pilletrousse, la femme sur ses deux pieds, et se retira vivement en arrière.

La femme, qui était jeune et jolie, et qui, par son costume, paraissait appartenir à l'estimable classe des cuisinières de bonne maison, jeta autour d'elle et circulairement un regard effaré, comme pour se rendre compte de la société au centre de laquelle elle se trouvait, et qui, au premier coup d'œil, lui semblait peut-être un peu mêlée.

Mais son regard n'accomplit pas même le périple entier, et, s'arrêtant sur le plus jeune et le plus élégant de nos aventuriers :

— Oh ! monsieur Yvonnet, s'écria-t-elle, au nom du Ciel, protégez-moi ! défendez-moi !

Et elle alla toute tremblante jeter ses bras au cou du jeune homme.

— Tiens ! dit Yvonnet, c'est mademoiselle Gertrude !

Et, serrant la jeune fille contre sa poitrine pour la rassurer :

— Pardieu ! messieurs, dit-il, nous allons avoir des nouvelles fraîches du château du Parcq, car voici une belle enfant qui en vient.

Or, comme les nouvelles que promettait Yvonnet par la bouche de mademoiselle Gertrude intéressaient tout le monde à un degré suprême, nos aventuriers, abandonnant, momentanément du moins, la lecture de leur acte de société, se groupèrent autour des deux jeunes gens, et attendirent avec impatience que l'émotion à laquelle mademoiselle Gertrude était en proie lui permît de parler.

q

Chapitre 5 Le comte de Waldeck.

Il y eut encore quelques minutes de silence après lesquelles mademoiselle Gertrude, suffisamment rassurée par les bonnes raisons que lui donnait tout bas Yvonnet, commença enfin son récit. Mais, comme ce récit, fréquemment interrompu, tantôt par un reste d'émotion, tantôt par les interrogations des aventuriers, pourrait ne pas présenter à nos lecteurs une limpidité satisfaisante, nous allons, s'ils le veulent bien, substituer notre prose à celle de la narratrice, et, nous emparant de la situation, raconter le plus clairement qu'il nous sera possible le tragique événement qui avait forcé la jeune fille à quitter le château du Parcq, et qui l'avait amenée au milieu de nos aventuriers.

Deux heures après le départ d'Yvonnet, au moment où mademoiselle Gertrude, sans doute un peu fatiguée de sa conversation

nocturne avec le beau Parisien, se décidait enfin à quitter son lit, et à descendre près de sa maîtresse, qui, pour la troisième fois, la faisait appeler, le fils du fermier, jeune garçon de seize à dix-sept ans, nommé Philippin, entrait tout effaré dans la chambre de la dame, et lui annonçait qu'une troupe de quarante ou de cinquante hommes, qu'à leurs écharpes jaunes et noires il jugeait appartenir à l'armée de l'empereur Charles Quint, s'acheminait vers le château, après avoir fait prisonnier son père qui travaillait aux champs.

Philippin, qui travaillait lui-même à quelques centaines de pas du fermier, avait vu le chef de la troupe s'emparer de lui, et avait deviné, aux gestes des soldats et du prisonnier, qu'ils parlaient entre eux du château. Alors, il s'était glissé, en rampant, jusqu'à un chemin creux, et, arrivé là, voyant que la situation topographique du terrain dérobait sa fuite à tous les regards, il était accouru à toutes jambes pour annoncer à sa maîtresse ce qui se passait, et lui donner le temps de prendre une résolution.

La châtelaine se leva, alla vers la fenêtre, et vit effectivement la troupe distante de cent pas à peine du château ; elle était d'une cinquantaine d'hommes, comme l'avait dit Philippin, et paraissait commandée par trois chefs. Près du cheval d'un de ces trois chefs marchait le fermier les mains liées derrière le dos ; l'officier à côté duquel il marchait tenait le bout de la corde, sans doute pour que le fermier ne tentât point de s'échapper, ou, s'il tentait de s'échapper, fût arrêté dès le début de la tentative.

Cette vue n'était rien moins que rassurante. Cependant, comme les cavaliers qui s'apprêtaient à visiter le château ceignaient, ainsi que nous l'avons dit, l'écharpe de l'Empire ; comme les trois chefs qui marchaient en tête portaient des couronnes au

cimier de leurs casques, et des armoiries au poitrail de leurs cuirasses ; comme les ordres du duc Emmanuel Philibert à l'endroit du pillage et de la maraude étaient positifs ; comme, enfin, il n'y avait, surtout pour une femme, aucun moyen de fuir, la châtelaine s'était résolue à recevoir les arrivants du mieux qu'il lui serait possible. En conséquence de quoi, elle avait quitté sa chambre, et, descendant l'escalier, elle était allée, comme signe de l'honneur qu'elle leur faisait, les attendre sur la première marche du perron.

Quant à mademoiselle Gertrude, sa frayeur, à la vue de ces hommes, était si grande, qu'au lieu de marcher à la suite de sa maîtresse, comme c'était peut-être son devoir, elle s'était cramponnée à Philippin, le suppliant de lui indiquer quelque retraite sûre où elle pût se cacher pendant tout le temps que les soldats séjourneraient au château, et lui Philippin pût venir, de temps en temps, lui donner des nouvelles des affaires de sa maîtresse, qui lui paraissaient prendre une assez mauvaise tournure.

Quoique mademoiselle Gertrude eût un peu rudoyé Philippin depuis quelque temps, et que celui-ci, qui cherchait en vain une cause à ce changement de manières envers lui, se fût promis de lui tenir rigueur, si elle avait besoin de ses bons offices, mademoiselle Gertrude était si belle quand elle avait peur, si séduisante quand elle priait, que Philippin se laissa fléchir, et, par l'escalier dérobé, conduisit mademoiselle Gertrude dans la cour et, de la cour, dans le jardin, et, là, la fit cacher dans le recoin d'une citerne où son père et lui serraient d'habitude les instruments de jardinage.

Il n'était pas probable que des soldats dont l'intention était, selon toute probabilité, de s'occuper du château, de ses offices et

de ses caves, la vinssent chercher à un endroit où, comme le disait plaisamment Philippin, il n'y avait que de l'eau à boire.

Mademoiselle Gertrude eût bien voulu garder Philippin, et peut-être, de son côté, Philippin n'eût-il pas demandé mieux que de rester près de mademoiselle Gertrude ; mais la belle enfant était encore plus curieuse que peureuse, de sorte que le désir d'avoir des nouvelles l'emporta chez elle sur la crainte de rester seule.

Pour plus grande sûreté, d'ailleurs, Philippin mit la clef de la citerne dans sa poche, ce qui inquiéta d'abord un peu mademoiselle Gertrude, mais ce qui, après réflexions faites, lui parut, au contraire, de nature à la rassurer.

Mademoiselle Gertrude retenait sa respiration, et écoutait de toutes ses oreilles ; elle entendit, d'abord, un grand bruit d'armes et de chevaux, des clameurs et des hennissements ; mais, ainsi que l'avait prévu Philippin, hennissements et clameurs paraissaient se concentrer dans le château et dans ses cours.

La prisonnière tremblait d'impatience, et grillait de curiosité. Plus d'une fois elle avait été à la porte, et avait essayé de l'ouvrir. Si elle y eût réussi, elle eût bien certainement, au risque de ce qui pouvait lui arriver de fâcheux dans une pareille entreprise, essayé d'entendre ce qui se disait, ou de voir ce qui se passait en écoutant aux portes, et en regardant par-dessus les murailles.

Enfin, un pas aussi légèrement posé sur la terre que l'est d'habitude celui de ces animaux nocturnes qui rôdent autour des poulaillers et des bergeries s'approcha de la citerne ; une clef introduite avec précaution grinça doucement dans la serrure, et la

porte, ouverte avec lenteur, se referma vivement après avoir donné passage à maître Philippin.

— Eh bien ? demanda Gertrude, avant même que la porte fût refermée.

— Eh bien ! mademoiselle, dit Philippin, il paraît que ce sont effectivement des gentilshommes, comme l'avait reconnu madame la baronne ; mais quels gentilshommes, bon Dieu ! si vous les entendiez jurer et sacrer, vous les prendriez pour de véritables païens.

— Mon Dieu ! que me dites-vous là, monsieur Philippin ? s'écria la jeune fille tout effrayée.

— La vérité, mademoiselle Gertrude, la pure vérité du bon Dieu. À preuve que monsieur l'aumônier a voulu leur faire des observations, et qu'ils lui ont répondu que, s'il ne se taisait, ils allaient lui faire dire la messe pendu, la tête en bas et les pieds en l'air, à la corde de la cloche ; tandis que leur aumônier, à eux, qui est une espèce de sacripant portant barbe et moustaches, suivrait l'office sur son eucologe, afin qu'il n'en fût passé ni une demande ni une réponse.

— Mais, alors, dit mademoiselle Gertrude, ce ne sont pas de vrais gentilshommes ?

— Si fait, pardieu ! et des meilleurs de l'Allemagne même ! Ils n'ont pas eu honte de dire leurs noms, ce qui est, vous en conviendrez, une fière audace, après la manière dont ils se conduisent. Le plus vieux, qui est un homme de cinquante ans, à peu près, se nomme le comte de Waldeck, et commande quatre mille reîtres dans l'armée de Sa Majesté Charles Quint. Les deux

autres, qui peuvent avoir, le premier, de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et, le second, de dix-neuf à vingt, sont, l'un, son fils légitime, et l'autre, son bâtard. Seulement, d'après le peu que j'ai vu, – chose, du reste, assez commune, – il paraît moins aimer son légitime que son bâtard. Le fils légitime est un beau jeune homme, au teint pâle, avec de grands yeux bruns, des cheveux et des moustaches noirs, et il m'est avis qu'à celui-là, on pourrait encore lui faire entendre raison. Mais il n'en est pas de même de l'autre, du bâtard, de celui qui est roux et qui a des yeux de chat-huant… Celui-là, oh ! mademoiselle Gertrude, c'est un véritable démon ! Dieu vous préserve de le rencontrer !… Il regardait madame la baronne… tenez, c'était à faire frémir !

— Ah ! vraiment ? dit mademoiselle Gertrude, qui était évidemment curieuse de savoir ce que pouvait être un regard à faire frémir.

— Oh ! mon Dieu ! oui, dit Philippin en manière de péroraison, et voilà où je les ai laissés… Maintenant, je retourne chercher des nouvelles, et, dès que j'en ai, je vous les apporte.

— Oui, oui, dit Gertrude, allez ! et revenez vite ; mais prenez garde qu'il ne vous arrive malheur.

— Oh ! soyez tranquille, mademoiselle, répondit Philippin ; je ne me montre jamais que tenant une bouteille à chaque main, et comme je connais les bons tas, les brigands sont pleins de considération pour moi.

Philippin sortit et enferma mademoiselle Gertrude, qui se mit à songer incontinent au dedans d'elle-même à ce que pouvaient être des yeux qui lançaient des regards à faire frémir.

Elle ne s'était pas encore bien rendu compte de ce phénomène, quoiqu'il y eût près d'une heure qu'elle y songeât, quand la clef tourna de nouveau dans la serrure, et quand le messager reparut.

Ce n'était point celui de l'arche, et il était loin de tenir un rameau d'olivier à la main. – Le comte de Waldeck et ses fils avaient, à force de menaces, et même de mauvais traitements, contraint la baronne à leur donner ses bijoux, son argenterie et tout ce qu'elle avait d'or au château. Mais cela ne leur avait pas suffi, et, cette première rançon versée, la pauvre femme, au moment où elle croyait être quitte des nobles bandits qui étaient venus lui demander l'hospitalité, la pauvre femme, au contraire, avait été prise, garrottée au pied de son lit, et enfermée dans sa chambre avec promesse que, dans deux heures, le feu serait mis au château si, dans deux heures, elle n'avait point trouvé, soit dans sa bourse, soit dans celle de ses amis, deux cents écus à la rose.

Mademoiselle Gertrude se lamenta convenablement sur le sort de sa maîtresse ; mais, comme elle n'avait point, pour la tirer de l'embarras où elle se trouvait, deux cents écus à lui prêter, elle s'efforça de penser à autre chose, et demanda à Philippin ce que faisait cet infâme bâtard de Waldeck avec ses cheveux roux et ses yeux terribles.

Philippin lui répondit que le bâtard de Waldeck était en train de s'enivrer, occupation dans laquelle il était puissamment secondé par M. son père. Seul, le vicomte de Waldeck gardait, autant qu'il lui était possible, son sang-froid au milieu du pillage et de l'orgie.

Mademoiselle Gertrude avait une furieuse envie de se rendre compte par ses yeux de ce que c'était qu'une orgie. Quant au pillage, elle connaissait cela, ayant vu piller Thérouanne ; – mais d'une orgie, elle n'en avait aucune idée.

Philippin lui expliqua que c'était une réunion d'hommes buvant, mangeant, tenant de mauvais propos, et faisant toutes sortes d'insultes aux femmes qui leur tombaient sous la main.

La curiosité de mademoiselle Gertrude redoubla à ce tableau, qui eût fait, cependant, frémir un cœur moins courageux que le sien. Elle pria donc Philippin de la laisser sortir, ne fut-ce que dix minutes ; mais celui-ci lui répéta tant de fois, et si sérieusement, qu'à sortir, elle courait risque de la vie, qu'elle se décida à rester dans sa cachette, et à attendre une troisième visite de Philippin pour prendre un parti définitif.

Ce parti, il était pris avant le retour de Philippin. C'était bon gré, mal gré, de forcer le passage, de gagner le château, de se glisser dans les corridors secrets et par les escaliers dérobés, et de voir de ses yeux ce qui se passait ; un récit, si éloquent qu'il soit, étant toujours bien au-dessous du spectacle qu'il est destiné à peindre.

Aussi, dès qu'elle eut entendu, pour la troisième fois, la clef tourner dans la serrure, s'apprêta-t-elle à s'élancer hors de la citerne, que ce fût ou non l'avis de Philippin ; – mais, en apercevant le jeune homme, elle recula d'épouvante.

Philippin était pâle comme un mort ; sa bouche balbutiait des paroles sans suite, et ses yeux avaient conservé cette expression hagarde que la terreur met dans le regard de l'homme qui vient de voir quelque sombre et terrible événement.

Gertrude voulut l'interroger ; mais, au contact de cette épouvante, elle se sentit glacée ; la pâleur qui couvrait les joues de Philippin passa sur son visage, et, en face de ce mutisme effrayant, elle devint muette elle-même.

Le jeune homme, sans lui rien dire, mais avec cette force de l'effroi à laquelle on n'essaie pas même de résister, la saisit par le poignet, et l'entraîna vers la petite porte du jardin, qui donnait dans la plaine, en balbutiant ces seuls mots :

— Morte… assassinée… poignardée !…

Gertrude se laissa conduire ; Philippin l'abandonna un instant pour refermer la porte du jardin derrière eux ; précaution inutile, car on ne songeait pas à les poursuivre.

Mais le choc avait été si rude pour Philippin, que le mouvement imprimé au pauvre garçon ne devait s'arrêter que lorsque les forces lui manqueraient. Au bout de cinq cents pas, les forces lui manquèrent ; il tomba sans haleine, murmurant d'une voix rauque, comme celle d'un homme à l'agonie, ces mots effrayants, les seuls, au reste, qu'il eût prononcés :

— Morte… assassinée… poignardée !…

Alors, Gertrude avait jeté les yeux autour d'elle : elle n'était plus qu'à deux cents pas de la lisière de la forêt ; elle connaissait la forêt, elle connaissait la grotte ; c'était un double refuge. D'ailleurs, dans la grotte, peut-être trouverait-elle Yvonnet.

Elle avait bien quelque remords de laisser ainsi le pauvre Philippin évanoui sur le bord d'un fossé ; mais elle apercevait, venant de son côté, quatre ou cinq hommes à cheval. Peut-être ces hommes étaient-ils des reîtres de la troupe du comte de

Waldeck ; elle n'avait pas une seconde à perdre pour leur échapper. Elle s'élança vers la forêt, et, sans regarder en arrière, elle courut folle, éperdue, échevelée, jusqu'à ce qu'elle eût franchi la lisière du bois. Là seulement, elle s'arrêta, s'appuya à un arbre pour ne pas tomber, et jeta les yeux sur la plaine.

Les cinq ou six cavaliers étaient arrivés à l'endroit où elle avait laissé Philippin évanoui. Ils l'avaient relevé ; mais, voyant qu'il lui était impossible de faire un pas, l'un d'eux l'avait posé en travers sur les arçons de sa selle, et, suivi de ses camarades, il le transportait du côté du camp.

Du reste, ces hommes ne paraissaient avoir que de bonnes intentions, et Gertrude commença de croire que rien ne pouvait arriver de plus heureux au pauvre Philippin que de tomber entre des mains qui semblaient si pitoyables.

Alors, rassurée sur son compagnon, ayant repris un peu d'haleine dans cette halte, Gertrude s'était remise à courir dans la direction ou plutôt vers le point qu'elle croyait être dans la direction de la grotte ; mais sa tête était tellement perdue, que les signes auxquels d'habitude elle reconnaissait son chemin passaient inaperçus à ses yeux. Elle s'égara donc, et ce ne fut qu'au bout d'une heure que, par accident, par hasard, par instinct, elle se trouva dans le voisinage de la grotte, et à la portée de la main de Frantz Scharfenstein.

On devine le reste : Frantz étendit une main dont il enveloppa la taille de Gertrude, lui mit l'autre sur la bouche, enleva la jeune fille comme une plume, rentra avec elle dans la grotte, et la déposa tout effarée au milieu des aventuriers, auxquels, rassurée par

les bonnes paroles d'Yvonnet, elle fit le récit que nous-même venons de faire, et qui fut accueilli par un cri général d'indignation.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, cette indignation avait une cause tout égoïste. Les aventuriers n'étaient point indignés du peu de moralité dont les pillards venaient de faire preuve à l'endroit du château du Parcq et de ses habitants. Non, ils étaient indignés de ce que le comte de Waldeck et ses fils eussent pillé, le matin, un château qu'ils comptaient, eux, piller le soir.

Il résulta de cette indignation un hourra général qui fut suivi de la résolution, prise à l'unanimité, d'aller à la découverte, afin de voir ce qui se passait à la fois du côté du camp, où l'on avait transporté Philippin, et du côté du château du Parcq, où s'était accompli le drame que Gertrude venait de raconter avec toute l'éloquence et toute l'énergie de la terreur.

Mais, chez les aventuriers, l'indignation n'excluait pas la prudence. Il fut donc décidé qu'un homme de bonne volonté commencerait par explorer le bois, et viendrait rendre compte aux aventuriers de l'état des choses. Selon les motifs de sécurité ou de crainte que donnerait l'exploration, on agirait.

Yvonnet s'offrit pour battre le bois. C'était, au reste, bien l'homme qu'il fallait pour cela : il connaissait tous les tours et les détours de la forêt ; il était agile comme un daim et rusé comme un renard.

Gertrude jeta les hauts cris, et tenta de s'opposer à ce que son amant accomplît une si dangereuse mission ; mais on lui fit comprendre, en deux mots, que le moment était mal choisi de sa part pour donner cours à des susceptibilités amoureuses qui ne pouvaient qu'être mal appréciées par la société un peu positive dans

laquelle elle se trouvait. Elle était fille de bons sens, au fond ; elle se calma donc en voyant que ses cris et ses larmes, non seulement seraient sans résultat, mais encore pourraient tourner mal pour elle. D'ailleurs, Yvonnet lui expliqua tout bas que la maîtresse d'un aventurier ne doit pas affecter la sensibilité nerveuse d'une princesse de roman, et, l'ayant remise aux mains de son ami Fracasso, et sous la garde spéciale des deux Scharfenstein, il sortit de la grotte pour accomplir l'importante mission dont il venait de se charger.

Dix minutes après, il était de retour.

La forêt était parfaitement déserte, et ne paraissait offrir aucun danger.

Comme la curiosité des aventuriers était presque aussi vivement excitée dans leur grotte par le récit de mademoiselle Gertrude que la curiosité de mademoiselle Gertrude avait été excitée dans sa citerne par le récit de Philippin, et que de vieux routiers de leur trempe ne pouvaient convenablement avoir les mêmes motifs de prudence que ceux qui dirigent les actions d'une belle et timide jeune fille, ils sortirent immédiatement du souterrain, laissant l'acte de société de Procope à la garde des génies de la terre, invitèrent Yvonnet à se mettre à leur tête, et, guidés par lui, se dirigèrent vers la lisière du bois, non sans que chacun, à part lui, se fût assuré que sa dague ou son épée n'était pas rouillée au fourreau.

q

Chapitre 6 Le justicier.

A mesure que nos aventuriers s'avançaient vers cette pointe de la forêt que nous avons dit s'allonger comme un fer de lance jusqu'à un quart de lieue d'Hesdin, en séparant les deux bassins de la plaine déjà connue de nos lecteurs, un épais taillis succédait à la haute futaie, et, par le rapprochement de ses troncs, l'entrelacement de ses branches, présentait un surcroît de sécurité à ceux qui se glissaient sous son ombre. Ce fut donc sans être vue d'aucun être vivant que la petite troupe parvint jusqu'à la lisière du bois.

À quinze pas à peu près du fossé qui séparait la forêt de la plaine, fossé qui contournait le chemin sur lequel nous avons arrêté l'attention du lecteur dès le premier chapitre de ce livre, et qui établissait une communication entre le château du Parcq, le camp de l'empereur, et les villages voisins, nos aventuriers s'arrêtèrent.

L'endroit était bien choisi pour la halte : un chêne immense, demeuré avec quelques arbres de la même essence et de la même taille, pour indiquer ce qu'étaient autrefois les géants tombés sous la cognée, étendait son dôme touffu au-dessus de leur tête, tandis qu'en faisant quelques pas, ils pouvaient, sans être vus, plonger leurs regards dans la plaine.

Tous levèrent en même temps les yeux vers la puissante végétation de l'arbre séculaire. Yvonnet comprit ce qu'on attendait encore de lui ; il fit de la tête un signe de consentement, emprunta les tablettes de Fracasso, qui renfermaient une seule et dernière feuille immaculée, que le poète lui montra en lui recommandant de respecter les autres, qui étaient dépositaires de ses

rêveuses élucubrations. Il dressa un des deux Scharfenstein contre le pilier rugueux qu'il ne pouvait étreindre de ses bras, monta dans les deux mains croisées du géant, de ses mains gagna ses épaules, de ses épaules les premières branches de l'arbre, et, en un instant, se trouva assis à cheval sur une de ses vigoureuses ramures avec autant d'aisance et de sécurité que l'est un matelot sur la vergue de misaine ou sur le mât de beaupré.

Gertrude l'avait, pendant cette ascension, suivi d'un œil inquiet, mais elle avait déjà appris à renfermer ses craintes et à contenir ses cris. D'ailleurs, en voyant la désinvolture avec laquelle Yvonnet s'était établi sur sa branche, la facilité qu'il avait à tourner la tête à droite et à gauche, elle comprit qu'à moins d'un de ces vertiges auxquels Yvonnet était sujet quand on ne le regardait pas, il n'y avait aucun danger pour son amant.

Au reste, Yvonnet, la main placée en abat-jour sur ses yeux, regardant tantôt au nord et tantôt au midi, paraissait partager son attention entre deux spectacles également doués d'intérêt.

Ces mouvements de tête multipliés éveillaient fort la curiosité des aventuriers, qui, perdus dans l'épaisseur du taillis, ne pouvaient rien voir de ce que voyait Yvonnet des régions élevées où il avait établi son domicile.

Aussi Yvonnet comprit-il de leur part cette impatience, dont ils donnaient des signes en levant la tête en l'air, en le questionnant du regard, et même en se hasardant à lui crier à demi-voix : « Mais qu'y a-t-il donc ? »

Et, parmi les interrogateurs de gestes et de voix, rendons cette justice à mademoiselle Gertrude, elle n'était pas la moins animée.

Yvonnet fit, de la main, à ses compagnons un signe de promesse indiquant que, dans quelques secondes, ils en sauraient autant que lui. Il ouvrit les tablettes de Fracasso, en déchira la dernière page blanche, écrivit sur cette page quelques lignes au crayon, roula le papier dans ses doigts, afin que le vent ne l'emportât point, et le laissa tomber.

Toutes les mains s'étendirent pour le recevoir, même les blanches et petites mains de mademoiselle Gertrude ; mais ce fut entre les larges battoirs de Frantz Scharfenstein que le papier tomba.

Le géant se mit à rire de sa bonne chance, et passant le papier à son voisin :

— À fous l'honneur, monsié Brogobe, dit-il ; moi ne safre bas lire le vranzais.

Procope, non moins curieux que les autres de savoir ce qui se passait, déplia le papier, et, au milieu de l'attention générale, il lut les lignes suivantes :

« Le château du Parcq est en feu.

» Le comte de Waldeck, ses deux fils et ses quarante reîtres se sont remis en campagne, et suivent le chemin qui conduit du château du Parcq au camp.

» Ils sont à deux cents pas, à peu près, de la pointe du bois où nous sommes cachés.

» Voilà pour ma droite.

» Maintenant, une autre petite troupe suit, de son côté, la route du camp au château.

» Cette troupe est composée de sept hommes, un chef, un écuyer, un page et quatre soldats.

» Autant que j'en puis juger d'ici, le chef est le duc Emmanuel Philibert.

» Sa troupe est à la même distance à peu près, sur notre gauche, que celle du comte de Waldeck sur notre droite.

» Si les deux troupes marchent du même pas, elles doivent se rencontrer juste à la pointe du bois, et se trouver face à face au moment où elles s'y attendront le moins.

» Si le duc Emmanuel a été prévenu, comme c'est probable, par M. Philippin de ce qui se passe au château, nous allons voir quelque chose de curieux.

» Attention camarades ! – c'est bien le Duc. »

Le billet d'Yvonnet finissait là ; mais il était difficile de dire plus de choses en moins de mots, et de promettre avec plus de simplicité un spectacle qui, en effet, allait être des plus curieux, si l'aventurier ne se trompait point sur l'identité des personnes.

Aussi chacun des compagnons se rapprocha-t-il avec précaution de la lisière du bois, afin d'assister, avec le plus d'agrément et le moins de danger possible, au spectacle promis par Yvonnet, et auquel le hasard lui avait assigné la meilleure place.

Si le lecteur veut suivre l'exemple de nos aventuriers, nous ne nous inquiéterons point du comte de Waldeck et de ses fils que nous connaissons déjà par le récit de mademoiselle Gertrude, et, nous glissant, nous aussi, sur la lisière gauche du bois, nous nous mettrons en communication avec le nouveau personnage annon-

cé par Yvonnet, et qui n'est pas moins que le héros de notre histoire.

Yvonnet ne s'était pas trompé. Le chef qui s'avançait entre son page et son écuyer, précédant, comme s'il s'agissait d'une simple patrouille de jour, une petite troupe de quatre hommes d'armes, était bien le duc Emmanuel Philibert, généralissime des troupes de l'empereur Charles Quint dans les Pays-Bas.

Il était d'autant plus facile à reconnaître que, selon son habitude, au lieu de porter son casque sur sa tête, il le portait pendu au côté gauche de sa selle. Ce qui lui arrivait presque constamment par la pluie et par le soleil, et même aussi parfois pendant la bataille : d'où l'on disait que les soldats, voyant son insensibilité au froid, au chaud et aux coups, l'avaient surnommé Tête de Fer.

C'était, à l'époque où nous sommes arrivés, un beau jeune homme de vingt-sept ans, de taille moyenne, mais vigoureusement pris dans sa taille ; aux cheveux coupés très courts, au front haut et découvert, aux sourcils bruns bien dessinés, aux yeux bleus, vifs et perçants, au nez droit, aux moustaches bien fournies, à la barbe taillée en pointe, enfin, au col un peu enfoncé dans les épaules, comme il arrive presque toujours aux descendants des races guerrières, dont les aïeux ont porté le casque pendant plusieurs générations.

Lorsqu'il parlait, sa voix était à la fois d'une douceur infinie et d'une fermeté remarquable. Chose étrange ! elle pouvait monter à l'expression de la plus violente menace sans s'élever de plus d'un ou deux tons : la gamme ascendante de colère était cachée dans les nuances presque insaisissables de l'accent.

Il en résultait que les personnes de son intimité devinaient seuls à quels périls étaient exposés les imprudents qui éveillaient et bravaient cette colère, colère si bien comprimée au-dedans, qu'on ne pouvait comprendre sa force et mesurer son étendue qu'au moment où, précédée de l'éclair de ses yeux, elle éclatait, tonnait, pulvérisait comme la foudre ; puis, de même que, la foudre une fois tombée, l'orage se calme et le temps se rassérène, l'explosion produite, la physionomie du duc reprenait son calme et sa sérénité habituels ; ses yeux, leur regard placide et fort ; sa bouche, son bienveillant et royal sourire.

Quant à l'écuyer qui marchait à sa droite, et qui portait la visière haute, c'était un jeune homme blond du même âge à peu près, et exactement de la même taille que le duc. Ses yeux d'un bleu clair, pleins de puissance et de fierté, sa barbe et ses moustaches d'un blond plus chaud que ses cheveux, son nez aux narines dilatées comme celles du lion, ses lèvres dont le poil qui les couvrait ne pouvait cacher ni le coloris ni l'épaisseur, son teint riche à la fois du double fard du hâle et de la santé : tout en lui indiquait la force physique poussée au plus haut degré. Attachée non pas à son flanc, mais ballottant sur son dos, résonnait une de ces terribles épées à deux mains comme François Ier en brisa trois à Marignan, et qu'à cause de leur longueur, on ne tirait que par-dessus l'épaule, tandis qu'à l'arçon de sa selle pendait une de ces haches d'armes offrant un tranchant d'un côté, une masse de l'autre, et un fer triangulaire et aigu à sa pointe ; de sorte qu'avec cette seule arme, on pouvait tout à la fois, et selon l'occasion, fendre comme avec une hache, assommer comme avec un marteau, percer comme avec un poignard.

À la gauche du duc marchait son page. C'était un bel adolescent de seize ou dix-huit ans à peine, avec des cheveux bleus à force d'être noirs, taillés à l'allemande, comme en portent les chevaliers d'Holbein et les anges de Raphaël. Ses yeux, ombragés par de longs cils veloutés, étaient doués de cette nuance insaisissable qui flotte du marron au violet, et que l'on ne rencontre que dans les yeux arabes ou siciliens. Son teint mat, de cette belle matité particulière aux contrées septentrionales de la péninsule italienne, semblait celui d'un marbre de Carrare dont le soleil romain aurait longuement et amoureusement bu la pâleur. Ses mains, petites, blanches et effilées, manœuvraient, avec une adresse remarquable, un petit cheval de Tunis portant pour toute selle, une trousse faite d'une peau de léopard aux yeux d'émail, aux dents et aux griffes d'or, et, pour toute bride, un léger filet de soie. Quant à son habillement, simple mais plein d'élégance, il se composait d'un pourpoint de velours noir s'ouvrant sur un justaucorps cerise à crevés de satin blanc, serré au bas de la taille par un cordonnet d'or supportant une dague dont la poignée était faite d'une seule agate. Son pied, gracieusement modelé, était enfermé dans une botte de maroquin dans l'extrémité supérieure de laquelle se perdait, à la hauteur du genou, une trousse de velours pareil à celui du pourpoint. Enfin, son front était couvert d'une toque de la même étoffe et de la même couleur que toute la partie extérieure de son vêtement, et autour de laquelle, fixée au-dessus du front par une agrafe de diamant, s'enroulait une plume cerise dont l'extrémité, flottante au moindre souffle d'air, retombait gracieusement entre les deux épaules.

Nos personnages nouveaux posés et mis en scène, revenons à l'action, un moment interrompue, et qui va se renouer avec encore plus de vigueur et de fermeté qu'auparavant.

En effet, pendant cette description, le duc Emmanuel Philibert, ses deux compagnons et les quatre hommes de sa suite continuaient leur chemin sans presser ni ralentir le pas de leurs chevaux. Seulement, à mesure qu'ils approchaient de la pointe du bois, le visage du duc se rembrunissait, comme s'il se fût attendu d'avance au spectacle de désolation qui allait s'offrir à ses yeux, une fois cette pointe de bois dépassée. Mais, tout à coup, en arrivant simultanément à l'extrémité de l'angle, comme l'avait prévu Yvonnet, les deux troupes se trouvèrent face à face, et, chose singulière ! ce fut la plus nombreuse des deux qui s'arrêta, clouée à sa place par un sentiment de surprise auquel se mêlait visiblement un peu de crainte.

Emmanuel Philibert, au contraire, sans indiquer par un tressaillement de son corps, par un geste de sa main, par un mouvement de son visage, le sentiment, quel qu'il fût, qui l'agitait, continua son chemin, marchant droit au comte de Waldeck, qui l'attendait placé entre ses deux fils.

À dix pas du comte, Emmanuel fit un signe à son écuyer, à son page et à ses quatre soldats, qui s'arrêtèrent avec une obéissance et une régularité toute militaires, et le laissèrent continuer son chemin.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à la portée de la main du vicomte de Waldeck, qui se trouvait placé comme un rempart entre lui et son père, le duc s'arrêta à son tour.

Les trois gentilshommes portèrent la main à leurs casques en signe de salut ; seulement, en portant la main au sien, le bâtard de Waldeck en abaissa la visière, comme pour être prêt à tout événement.

Le duc répondit à leur triple salut par une simple inclination de sa tête nue.

Puis, s'adressant au vicomte de Waldeck avec cette voix suave qui faisait de sa parole une harmonie :

— Monsieur le vicomte de Waldeck, dit-il, vous êtes un digne et brave gentilhomme comme je les aime, et comme les aime mon auguste maître l'empereur Charles Quint. Depuis longtemps je songeais à faire quelque chose pour vous ; il y a un quart d'heure, l'occasion s'en est présentée, et je l'ai saisie. Je reçois à l'instant la nouvelle qu'une compagnie de cent vingt lances dont j'ai, au nom de Sa Majesté l'empereur, ordonné la levée sur la rive gauche du Rhin, est assemblée à Spire ; je vous ai nommé capitaine de cette compagnie.

— Monseigneur… balbutia le jeune homme tout étonné, et rougissant de plaisir.

— Voici votre brevet, signé par moi, et scellé du sceau de l'Empire, continua le duc en tirant de sa poitrine un parchemin qu'il présenta au vicomte, prenez-le, partez à l'instant même, et sans une minute de retard… Nous allons probablement rentrer en campagne, et j'aurai besoin de vous et de vos hommes. Allez, monsieur le vicomte de Waldeck ; montrez-vous digne de la faveur qui vous est accordée, et que Dieu vous garde !

La faveur était grande, en effet. Aussi le jeune homme, obéissant, sans commentaire, à l'ordre qui lui était donné de partir à l'instant même, prit-il immédiatement congé de son père et de son frère, et, se retournant vers Emmanuel :

— Monseigneur, dit-il, vous êtes véritablement un justicier, ainsi qu'on vous appelle, pour le mal, comme pour le bien, pour le bon comme pour le mauvais… Vous avez eu confiance en moi ; cette confiance sera justifiée. Adieu, monseigneur.

Et, mettant son cheval au galop, le jeune homme disparut à l'angle du bois.

Emmanuel Philibert le suivit du regard jusqu'à ce qu'il l'eut entièrement perdu de vue.

Puis, se retournant et fixant un regard sévère sur le comte de Waldeck :

— Et maintenant, à vous, monsieur le comte ! dit-il.

— Monseigneur, interrompit le comte, laissez-moi d'abord remercier Votre Altesse de la faveur qu'elle vient d'accorder à mon fils.

— La faveur que j'ai accordée au vicomte de Waldeck, répondit froidement Emmanuel, ne vaut pas un remerciement, puisqu'il l'a méritée… Seulement, vous avez entendu ce qu'il a dit, je suis un justicier pour le mal comme pour le bien, pour le bon comme pour le mauvais. Rendez-moi votre épée, monsieur le comte !

Le comte tressaillit, et, avec un accent indiquant qu'il n'obéissait pas facilement à l'ordre qui venait de lui être donné :

— Moi, vous rendre mon épée ! et pourquoi cela ?

— Vous connaissez mon arrêté défendant le pillage et la maraude, sous peine des verges ou du gibet pour les soldats, sous peine des arrêts ou de la prison pour les chefs. Vous avez contrevenu à mon arrêté en vous introduisant de force, malgré les ob-

servations de votre fils aîné, dans le château du Parcq, et en volant l'or, les bijoux, l'argenterie de la châtelaine qui l'habitait… Vous êtes un maraudeur et un pillard ; rendez-moi votre épée, monsieur le comte de Waldeck !

Le duc avait prononcé ces paroles sans que le ton de sa voix eût visiblement changé, excepté pour son écuyer et son page, qui, commençant seulement à comprendre ce dont il s'agissait, se regardèrent avec une certaine inquiétude.

Le comte de Waldeck pâlit ; mais, nous l'avons dit, il était difficile à un étranger de deviner, au son de la voix d'Emmanuel Philibert, à quel degré de menace sa justice ou sa colère en était arrivée.

— Mon épée, monseigneur ? dit Waldeck ; oh ! j'ai, sans doute, encore commis quelque autre méfait… un gentilhomme ne rend pas son épée pour si peu !

Et il essaya de rire dédaigneusement.

— Oui, monsieur, répondit Emmanuel, oui, vous avez fait autre chose ; mais, pour l'honneur de la noblesse d'Allemagne, je taisais ce que vous avez fait… Vous voulez que je parle ? Soit ; écoutez donc. Quand vous avez eu volé or, argenterie, bijoux, cela ne vous a pas suffi : vous avez fait attacher la maîtresse de la maison au pied de son lit, et vous lui avez dit : « Si, dans deux heures, vous n'avez pas versé entre nos mains la somme de deux cents écus, noble-rose, je mettrai le feu à votre château ! » Vous avez dit cela, et, au bout de deux heures, comme la pauvre femme, vous ayant donné jusqu'à sa dernière pistole, se trouvait dans l'impossibilité de vous remettre les deux cents écus demandés, malgré les prières de votre fils aîné, vous avez mis le feu à la

ferme, pour que la malheureuse victime eût le temps de faire ses réflexions avant que le feu eût gagné le château… Et, tenez, vous ne direz point que cela n'est pas vrai : on voit d'ici flamme et fumée. Vous êtes un incendiaire ; rendez-moi votre épée, monsieur le comte.

Le comte grinça des dents, car il commençait à comprendre ce qu'il y avait de résolution dans les paroles calmes mais fermes du duc.

— Puisque vous êtes si bien instruit du commencement, monseigneur, dit-il, vous êtes, sans doute, non moins bien renseigné sur la fin ?

— Vous avez raison, monsieur, je sais tout ; c'est que je voulais vous épargner la corde, que vous méritez.

— Monseigneur ! s'écria Waldeck du ton de la menace.

— Silence, monsieur ! dit Emmanuel Philibert ; respectez votre accusateur, et tremblez devant votre juge !… La fin ? Je vais vous la dire. À la vue de la flamme qui commençait de monter dans les airs, votre bâtard qui avait la clef de la chambre dans laquelle était garrottée la prisonnière, est entré dans cette chambre. La malheureuse n'avait pas crié en voyant le feu qui s'approchait d'elle ; ce n'était que la mort… elle cria en voyant votre bâtard s'avancer et la saisir dans ses bras, car c'était le déshonneur ! Le vicomte de Waldeck entendit ces cris, et accourut. Il somma son frère de rendre la liberté à celle qu'il outrageait ; mais lui, au lieu de répondre à cet appel d'honneur, jeta sa prisonnière toute garrottée sur le lit, et tira son épée. Le vicomte de Waldeck sortit la sienne du fourreau, résolu à sauver cette femme, même au péril de sa vie. Les deux frères s'atta-

quèrent avec acharnement, car il y avait longtemps qu'ils se haïssaient. Vous entrâtes alors, et, croyant que vos fils se battaient pour la possession de cette femme : « La plus belle femme du monde, dites-vous, ne vaut pas la goutte de sang qui sort des veines d'un soldat. Bas les armes, enfants ! je vais vous mettre d'accord… » Alors, à votre voix, les deux frères abaissèrent leurs épées ; vous passâtes entre eux ; tous deux vous suivaient du regard, car ils ne savaient ce que vous vouliez faire. Vous vous approchâtes de la femme garrottée et renversée sur le lit, et, avant que ni l'un ni l'autre de vos fils eussent eu le temps de s'opposer à cette action infâme, vous tirâtes votre dague, et la lui enfonçâtes dans la poitrine… Ne dites pas que cela ne s'est point passé ainsi ; ne dites pas que cela n'est point vrai : votre dague est encore humide, et vos mains sont encore sanglantes. Vous êtes un assassin ; rendez-moi votre épée, comte de Waldeck.

— Cela est facile à dire, monseigneur, répondit le comte ; mais un Waldeck ne vous rendrait pas son épée, tout prince couronné ou découronné que vous êtes, quand il serait seul contre vous sept ; à plus forte raison quand il a son fils à sa droite, et quarante soldats derrière lui.

— Alors, dit Emmanuel avec une légère altération dans la voix, si vous ne voulez pas me la rendre de bonne volonté, c'est à moi de vous la prendre de force.

Et, faisant faire un bond à son cheval, il se trouva côte à côte du comte de Waldeck.

Celui-ci, serré de trop près pour tirer son épée, porta la main à ses fontes ; mais, avant qu'il eût détaché le bouton qui les fer-

mait, Emmanuel Philibert avait plongé la main dans la sienne, ouverte d'avance, et en avait tiré un pistolet tout armé.

Le mouvement fut si rapide, que ni le bâtard de Waldeck, ni l'écuyer, ni le page du duc, ni le comte de Waldeck lui-même, ne purent le prévenir. Emmanuel Philibert, d'une main calme et sûre comme celle de la justice, lâcha le coup à bout portant, brûlant le visage du comte avec la poudre, et lui faisant sauter la cervelle avec la balle.

Le comte eut à peine le temps de jeter un cri ; il ouvrit ses bras, se renversa lentement sur la croupe de son cheval, comme un athlète qu'un lutteur invisible fait plier en arrière, perdit l'étrier du pied gauche, puis du pied droit, et roula lourdement à terre.

Le justicier avait fait justice ; le comte était tué sur le coup.

Pendant tout le temps qu'avait duré cette scène, le bâtard de Waldeck, entièrement couvert de son armure de fer, était resté debout et immobile comme une statue équestre ; mais, en entendant le coup de pistolet, mais, en voyant tomber son père, il poussa un cri de rage qui s'échappa en grinçant à travers la visière de son casque.

Puis s'adressant aux reîtres stupéfaits et terrifiés :

— À moi, compagnons ! s'écria-t-il en allemand ; cet homme n'est pas des nôtres… À mort ! à mort, le duc Emmanuel !

Mais les reîtres, pour toute réponse, secouèrent la tête en signe de négation.

— Ah ! s'écria le jeune homme, se laissant emporter de plus en plus à sa colère, ah ! vous ne m'écoutez pas ! ah ! vous refusez de venger celui qui vous aimait comme ses enfants, qui vous chargeait d'or, qui vous gorgeait de butin !... Eh bien ! ce sera donc moi qui le vengerai, puisque vous êtes des ingrats et des lâches !

Et il tira son épée pour s'élancer sur le duc ; mais deux reîtres sautèrent au chanfrein de son cheval, saisissant la bride chacun d'un côté du mors, tandis qu'un troisième l'étreignait entre ses bras.

Le jeune homme se débattait furieux, accablant d'injures ceux qui le tenaient enchaîné.

Le duc regardait ce spectacle avec une certaine pitié : il comprenait le désespoir de ce fils qui venait de voir tomber son père à ses pieds.

— Altesse, dirent les reîtres, qu'ordonnez-vous de cet homme, et que faut-il faire de lui ?

— Le laisser libre, dit le duc. M'ayant menacé, si je l'arrêtais, il pourrait croire que j'ai peur.

Les reîtres arrachèrent l'épée des mains du bâtard, et le laissèrent libre.

Le jeune homme fit bondir son cheval qui, d'un seul élan, franchit la distance qui le séparait d'Emmanuel Philibert.

Celui-ci l'attendait la main posée sur la crosse de son second pistolet.

— Emmanuel Philibert, duc de Savoie, prince de Piémont, cria le bâtard de Waldeck en étendant la main vers lui en signe de

menace, tu comprends, n'est-ce pas, que de moi à toi, c'est, à compter d'aujourd'hui, une haine mortelle… Emmanuel Philibert, tu as tué mon père. (Il abaissa la visière de son casque.) Regarde bien mon visage, et, chaque fois que tu le reverras, soit la nuit, soit le jour, soit dans une fête, soit dans un combat, malheur ! malheur à toi, Emmanuel Philibert !

Et, faisant volter son cheval, il partit au galop en secouant la main, comme pour jeter encore une malédiction contre le duc, et en lui criant une dernière fois : « Malheur ! »

— Misérable ! s'écria l'écuyer d'Emmanuel en piquant son cheval pour s'élancer à sa poursuite.

Mais le duc, faisant un signe impératif de la main :

— Pas un pas de plus, Scianca-Ferro ! dit-il ; je te le défends !

Puis, se retournant vers son page, qui, pâle comme la mort, semblait prêt à perdre les arçons :

— Qu'est-ce que cela, Leone ? dit-il en s'approchant de lui, et en lui tendant la main. En vérité, en vous voyant ainsi, blême et tremblant, on vous prendrait pour une femme !

— Oh ! mon bien-aimé duc, murmura le page, redites-moi que vous n'êtes pas blessé, ou je meurs…

— Enfant ! dit le duc, est-ce que je ne suis pas sous la main de Dieu ?

Alors, s'adressant aux reîtres :

— Mes amis, dit-il en leur montrant le cadavre du comte de Waldeck, procurez une sépulture chrétienne à cet homme, et que

la justice que je viens d'exercer sur lui vous soit une preuve qu'à mes yeux, comme à ceux du Seigneur, il n'y a ni grands ni petits.

Et, faisant un signe de la tête à Scianca-Ferro et à Leone, il reprit avec eux le chemin du camp, sans que son visage eût gardé d'autre trace de l'événement terrible qui venait de se passer que la ride habituelle qui semblait, un peu plus profondément que de coutume, creuser sur son front le sillon de la pensée.

q

Chapitre 7 Histoire et roman.

Tandis que les aventuriers, témoins invisibles de la catastrophe que nous venons de raconter, tout en jetant un regard mélancolique sur les ruines fumantes du château du Parcq, regagnent la grotte, où ils vont mettre la dernière main à l'acte de société, devenu inutile pour le présent, mais qui ne peut manquer de porter dans l'avenir, au profit de l'association naissante, les fruits les plus merveilleux ; tandis que les reîtres, obéissant à l'ordre donné, ou plutôt à la recommandation faite de procurer à leur ancien chef une sépulture chrétienne, vont creuser, dans un coin du cimetière d'Hesdin, la fosse de celui qui, ayant reçu la punition de son crime sur la terre, repose maintenant dans l'espérance de la miséricorde divine ; tandis, enfin, qu'Emmanuel Philibert regagne sa tente entre son écuyer Scianca-Ferro et son page Leone ; abandonnant tout ce qui n'a été jusqu'ici que prologue, mise en scène et personnages secondaires de notre drame, pour l'action réelle et les personnages principaux qui viennent, enfin, de se produire, hasardons, – afin de donner au lecteur une plus ample

connaissance de leur caractère et de leur situation morale et politique, – une excursion à la fois historique pour les uns, et romanesque pour les autres, dans le domaine du passé, splendide royaume du poète et de l'historien, qu'aucune révolution ne peut leur enlever.

Troisième fils de Charles III dit le Bon, et de Béatrix de Portugal, Emmanuel Philibert naquit au château de Chambéry, le 8 juillet 1528.

Il reçut ce double nom d'Emmanuel Philibert – celui d'Emmanuel en considération de son aïeul maternel Emmanuel, roi de Portugal, et celui de Philibert en vertu d'un vœu que son père avait fait à Saint-Philibert de Tournus. – Il naquit à quatre heures après-midi, et apparut si faible aux portes de cette vie, que la respiration de l'enfant ne fut soutenue que par le souffle qu'introduisit dans ses poumons une des femmes de sa mère, et que, jusqu'à l'âge de trois ans, il demeura la tête inclinée sur sa poitrine, et sans pouvoir se soutenir sur ses jambes. Aussi, quand l'horoscope que l'on tirait, alors, à la naissance de tout fils de prince, eût annoncé que celui qui venait de naître serait un grand guerrier, et ferait resplendir la maison de Savoie d'un lustre supérieur à celui qu'avait attiré sur elle, soit Pierre surnommé le Petit Charlemagne, soit Amédée V dit le Grand, soit Amédée VI vulgairement appelé le Comte Vert, sa mère ne put s'empêcher de verser des larmes, et son père, prince pieux et résigné, de dire en secouant la tête, avec l'expression du doute, au mathématicien qui lui faisait cette prédiction :

— Dieu vous entende, mon ami !

Emmanuel Philibert était neveu de Charles V par sa mère Béatrix de Portugal, la plus belle et la plus accomplie des princesses de son temps, et cousin de François Ier par sa tante Louise de Savoie, sous l'oreiller de laquelle le connétable de Bourbon prétendait avoir laissé le cordon du Saint-Esprit que François Ier lui faisait redemander.

C'était aussi sa tante, cette spirituelle Marguerite d'Autriche qui laissa un recueil de chansons manuscrites que l'on peut voir encore aujourd'hui à la bibliothèque nationale de France, et qui, assaillie par une tempête au moment où elle se rendait en Espagne, pour épouser l'infant fils de Ferdinand et d'Isabelle, après avoir été fiancée au Dauphin de France et au roi d'Angleterre, faisait sur elle-même, croyant qu'elle allait mourir, cette curieuse épitaphe :

Pleurez, amours ! pleurez Margot la belle,

Qui fut trois fois promise, et qui mourut pucelle !

Quant à Emmanuel Philibert, il était, comme nous l'avons dit, si débile, que, malgré la prédiction de l'astrologue qui faisait de lui un puissant homme de guerre, son père le destina à l'Église. Aussi, à l'âge de trois ans, fut-il envoyé à Bologne pour baiser les pieds du pape Clément VII, qui venait y donner la couronne à son oncle l'empereur Charles Quint, sur la recommandation duquel le jeune prince obtint du pape la promesse d'un chapeau de cardinal. De là vint le surnom de Cardinalin qu'on lui donna dans son enfance, et qui le faisait si fort enrager.

Pourquoi ce nom faisait-il si fort enrager l'enfant ? Nous allons le dire.

On se rappelle cette femme ou plutôt cette amie de la duchesse de Savoie qui, près d'elle, à l'heure de son accouchement, avait, de son souffle, alimenté celui du petit Emmanuel Philibert près de s'évanouir. Six mois auparavant, elle avait eu un fils qui était venu au monde aussi fort, aussi vigoureux que le fils de la duchesse y était venu faible et languissant. Or, voyant son fils ainsi sauvé par elle, la duchesse lui avait dit :

— Ma chère Lucrezia, cet enfant est, maintenant, autant à toi qu'à moi ; je te le donne : prends-le, nourris-le de ton lait comme tu l'as nourri de ton souffle, et je te devrai encore plus qu'il ne te devra lui-même, car il ne te devra que la vie, et moi, je te devrai mon enfant !

Lucrezia reçut l'enfant dont on la faisait mère comme un dépôt sacré. Cependant, il semblait que ce dût être au détriment du petit Rinaldo – c'était le nom de son fils, à elle, – que l'héritier du duc de Savoie reprendrait vie et force, puisque la part de nourriture qu'allait réclamer le petit Emmanuel diminuerait d'autant celle de son frère de lait.

Mais Rinaldo, à six mois, était fort comme un autre l'eût à peine été à un an. D'ailleurs la nature a ses miracles, et, sans que la source du lait maternel tarit un instant, les deux enfants puisèrent la vie aux mêmes mamelles.

La duchesse souriait en voyant, pendus à la même treille vivante, cet enfant étranger si fort, cet enfant à elle si languissant.

Au reste, on eût dit que le petit Rinaldo comprenait cette faiblesse de son frère, et y compatissait. Souvent le capricieux enfant ducal voulait la mamelle où buvait l'autre enfant, et celui-ci,

tout souriant de ses lèvres blanches de lait, cédait sa place à l'exigeant nourrisson.

Les deux enfants grandirent ainsi sur les genoux de Lucrezia. À trois ans, Rinaldo semblait en avoir cinq ; – à trois ans, comme nous l'avons dit, Emmanuel Philibert marchait à peine, et ne relevait qu'avec effort sa tête inclinée sur sa poitrine.

Ce fut alors qu'on lui fit faire le voyage de Bologne, et que le pape Clément VII lui promit le chapeau de cardinal.

On eût dit que cette promesse lui portait bonheur, et que ce nom de Cardinalin lui valait la protection de Dieu ; car, à partir de l'âge de trois ans, sa santé commença à se raffermir et son corps à se renforcer.

Mais celui qui, sous ce rapport, faisait des progrès merveilleux, c'était Rinaldo. Ses joujoux les plus solides volaient en éclats sous ses doigts ; il ne pouvait toucher à aucun d'eux qu'il ne le brisât ; on eut l'idée de lui en faire faire en acier, et il les brisa comme s'ils eussent été de faïence. Aussi le bon duc Charles III, qui s'amusait souvent à regarder jouer les deux enfants, n'appelait-il le compagnon d'Emmanuel que Scianca-Ferro, ce qui, en patois piémontais, signifie Brise-Fer.

Le nom lui en resta.

Et, ce qu'il y avait de remarquable, c'est que Scianca-Ferro ne se servait jamais de cette force miraculeuse que pour protéger Emmanuel, qu'il adorait, au lieu d'en être jaloux comme il fût peut-être arrivé d'un autre enfant.

Quant au jeune Emmanuel, il enviait singulièrement cette force de son frère de lait, et il eût bien volontiers échangé son so-

briquet de Cardinalin contre celui de Scianca-Ferro.

Cependant, lui aussi semblait gagner une certaine vigueur à cette fréquentation d'une vigueur plus grande que la sienne. Scianca-Ferro, mesurant sa force à celle du jeune prince, luttait avec lui, courait avec lui, et, pour ne pas le décourager, se laissait parfois dépasser à la course, et vaincre à la lutte.

Tous les exercices leur étaient communs, équitation, natation, escrime. À tous, Scianca-Ferro était momentanément supérieur ; mais, cependant, on comprenait que ce n'était qu'une affaire de chronologie, et que, pour être en retard, Emmanuel n'avait pas dit son dernier mot.

Les deux enfants ne se quittaient pas et s'aimaient comme deux frères. Chacun était jaloux de l'autre comme une maîtresse eût été jalouse de son amant, et pourtant le moment approchait où un troisième compagnon qu'ils adopteraient d'un amour égal allait se mêler à leurs jeux.

Un jour que la cour du duc Charles III était à Verceil, à cause de certains troubles qui avaient éclaté à Milan, les deux jeunes gens sortirent à cheval avec leur maître d'équitation, firent une longue course sur la rive gauche de la Sesia, dépassèrent Novare, et s'aventurèrent presque jusqu'au Tessin. Le cheval du jeune duc Emmanuel marchait le premier, quand tout à coup un taureau enfermé dans son pâturage, enfonçant et brisant les barrières entre lesquelles il était emprisonné, fit peur au cheval du prince, qui s'emporta à travers les prairies, franchissant les ruisseaux, les buissons et les haies. Emmanuel montait admirablement bien à cheval ; il n'y avait donc rien à craindre. Cependant, Scianca-Ferro s'élança à sa poursuite, prenant le même chemin que lui, et

franchissant comme lui tous les obstacles qu'il rencontrait. Le maître d'équitation, plus prudent, prit un détour qui, par une ligne circulaire, devait le conduire à l'endroit vers lequel s'étaient dirigés les deux jeunes gens.

Après un quart d'heure d'une course effrénée, Scianca-Ferro, ne voyant plus Emmanuel, et craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, appela de toutes ses forces. Deux de ces appels restèrent sans réponse ; enfin, il lui sembla qu'il entendait la voix du prince dans la direction du village d'Oleggio. Il lança son cheval de ce côté, et bientôt, en effet, guidé par la voix d'Emmanuel, il trouva celui-ci au bord d'un ruisseau affluant au Tessin.

À ses pieds était une femme morte, et, dans ses bras, presque mourant, un petit garçon de quatre ou cinq ans.

Le cheval, qui s'était calmé, broutait tranquillement les jeunes pousses des arbres, tandis que son maître essayait de rendre la connaissance à l'enfant. Quant à la femme, il n'y fallait pas songer, elle était bien morte.

Elle paraissait avoir succombé à la fatigue, à la misère et à la faim. – L'enfant, qui avait sans doute partagé les fatigues et la misère de sa mère, semblait près de mourir d'inanition.

Le village d'Oleggio n'était qu'à un mille de là. Scianca-Ferro mit son cheval au galop, et disparut dans la direction du village.

Emmanuel y eût bien été lui-même, au lieu d'y envoyer son frère ; mais l'enfant s'était attaché à lui, et sentant que la vie qui était sur le point de lui échapper allait lui revenir de ce côté, il ne voulait pas le lâcher.

Le pauvre petit l'avait attiré tout près de la femme, et lui disait avec cet accent déchirant de l'enfance, à qui l'on ne peut pas donner la conscience de son malheur :

— Réveille donc maman ! réveille donc maman !

Emmanuel pleurait. Que pouvait-il faire, pauvre enfant lui-même, qui voyait pour la première fois le spectacle de la mort ! Il n'avait que ses larmes : il les donnait.

Scianca-Ferro reparut ; il apportait du pain et une fiasque de vin d'Asti.

On essaya d'introduire quelques gouttes de vin dans la bouche de la mère ; soin inutile : ce n'était plus qu'un cadavre.

Il n'y avait donc à s'occuper que de l'enfant.

L'enfant, tout en pleurant sa mère, qui ne voulait pas se réveiller, but, mangea et reprit un peu de forces.

En ce moment arrivèrent des paysans que Scianca-Ferro avait prévenus. Ils avaient rencontré le maître d'équitation, tout effaré d'avoir perdu ses deux élèves, et l'avaient ramené avec eux à l'endroit que leur avait indiqué Scianca-Ferro.

Ils savaient donc qu'ils avaient affaire au jeune prince de Savoie, et, comme le duc Charles était adoré de ses sujets, ils s'offrirent tout de suite à exécuter, à l'endroit du malheureux orphelin et de sa mère, ce qu'il plairait à Emmanuel d'ordonner.

Emmanuel choisit parmi les paysans une femme qui lui parut bonne et pitoyable ; il lui donna tout l'argent que lui et Scianca-Ferro avaient sur eux, prit le nom de la femme par écrit, et la pria

de veiller aux funérailles de la mère, et de pourvoir aux premiers besoins de l'enfant.

Puis, comme il se faisait tard, le maître d'équitation insista pour que ses deux élèves reprissent le chemin de Verceil. Le petit orphelin pleurait fort ; il ne voulait pas quitter son bon ami Emmanuel, dont il savait le nom, mais dont il ne connaissait pas la qualité. Emmanuel promit de revenir le voir ; cette promesse le calma un peu ; mais, tout en s'éloignant, il ne cessait de tendre les bras vers le sauveur que le hasard lui avait amené.

Et, en effet, si le secours envoyé par le hasard ou plutôt par la Providence au pauvre enfant avait tardé de deux heures seulement, on l'eût trouvé mort auprès de sa mère.

Quelque diligence que fît au retour le maître d'équitation, ses deux élèves n'arrivèrent au château de Verceil qu'assez avant dans la soirée. On était fort inquiet ; on avait fait courir de tous côtés après eux, et la duchesse s'apprêtait à les gronder, lorsque Emmanuel raconta toute l'histoire avec sa douce voix, toute empreinte de la tristesse que ce sombre événement avait imprimée dans son âme. Le récit terminé, il s'agissait, non plus de gronder, mais de louer les enfants, et la duchesse, partageant l'intérêt que son fils portait à l'orphelin, déclara que, dès le surlendemain, c'est-à-dire aussitôt que seraient achevées les funérailles de sa mère, elle irait en personne lui faire une visite.

Effectivement, le surlendemain on partit pour le village d'Oleggio, la duchesse en litière, les deux jeunes compagnons à cheval.

En arrivant près du village, Emmanuel n'y put pas tenir : il mit les éperons dans le ventre de son cheval, et partit pour revoir un

peu plus tôt le petit orphelin.

Son arrivée fut une grande joie pour le malheureux enfant. Il avait fallu l'arracher du corps de sa mère ; il ne voulait pas croire qu'elle fût morte, et ne cessait de crier :

— Ne la mettez pas dans la terre, ne la mettez pas dans la terre… je vous promets qu'elle se réveillera !

Depuis le moment où sa mère avait été emporté de la maison, on avait été obligé de le tenir enfermé : il voulait aller la rejoindre.

La vue de son sauveur le consola un peu. Emmanuel dit à l'enfant que sa mère avait voulu le voir, et qu'elle allait arriver.

— Oh ! tu as ta maman, toi ? lui dit l'orphelin. Oh ! je prierai bien le bon Dieu pour qu'elle ne s'endorme point pour ne plus se réveiller !

C'était une grande nouvelle pour les paysans, que celle que venait de leur donner Emmanuel de l'arrivée de la duchesse dans leur maison. Aussi avaient-ils couru au-devant d'elle, et, comme, en traversant les rues, ils disaient où ils allaient, et au-devant de qui ils allaient, tout le village s'était mis à leur suite, et courait après eux.

Enfin, le cortège arriva précédé de Scianca-Ferro, qui était resté galamment pour servir d'écuyer à la duchesse.

Emmanuel présenta son protégé à sa mère. La duchesse demanda à l'enfant ce qu'avait oublié de lui demander Emmanuel, c'est-à-dire comment il s'appelait, et quelle était sa mère.

L'enfant répondit qu'il s'appelait Leone, et que sa mère s'appelait Leona, mais il ne voulut pas donner d'autres détails, répondant à toutes les questions qui lui étaient faites : « Je ne sais pas. »

Et, cependant, chose étrange ! on devinait que cette ignorance était feinte, et qu'il y avait un secret là-dessous.

Sans doute, en mourant, sa mère lui avait recommandé de ne point répondre autre chose que ce qu'il répondait ; et, en effet, il fallait la dernière recommandation d'une mère mourante pour faire une pareille impression sur un enfant de quatre ans.

Alors, la duchesse étudia l'orphelin avec une curiosité toute féminine. Quoique vêtu d'habits grossiers, il avait les mains fines et blanches. On voyait que les soins d'une mère, et d'une mère élégante, distinguée, avaient passé sur ces mains-là. En même temps, son langage appartenait à l'aristocratie, et, à quatre ans, il parlait également bien l'italien et le français.

La duchesse se fit représenter les habits de la mère ; c'étaient ceux d'une paysanne.

Mais les paysans qui l'avaient déshabillée dirent qu'ils n'avaient jamais vu peau plus blanche, mains plus délicates, pieds plus petits et plus élégants.

D'ailleurs, un détail trahissait la classe de la société à laquelle avait dû appartenir la pauvre femme. Avec son costume de paysanne, avec sa jupe de molleton, avec son corsage de bure, avec ses gros souliers, elle portait des bas de soie.

Sans doute, elle avait fui sous un déguisement ; et, des habits qu'elle avait abandonnés pour fuir, elle n'avait conservé que ces

bas de soie qui la trahissaient après sa mort.

La duchesse en revint au petit Leone, l'interrogea sur tous ces points ; mais il répondit constamment : « Je ne sais pas. » La duchesse n'en put pas tirer autre chose. Elle recommanda de nouveau, et en renchérissant sur les recommandations d'Emmanuel, le pauvre orphelin aux braves paysans chargés de veiller sur lui, leur donna une somme double de celle qu'ils avaient déjà reçue, et les chargea de faire, sur la mère et sur l'enfant, des recherches dans les environs, leur promettant une bonne récompense s'ils arrivaient à lui donner sur eux quelques éclaircissements.

Le petit Leone voulait à toute force suivre Emmanuel, et Emmanuel n'était pas non plus bien loin d'insister près de sa mère pour l'emmener avec lui, car il éprouvait pour l'orphelin une véritable pitié. Il promit donc à Leone de revenir le voir le plus tôt possible, et la duchesse elle-même s'engagea à une seconde visite.

Malheureusement, vers cette même époque, arrivèrent des événements qui forcèrent la duchesse de manquer à sa parole.

Pour la troisième fois, François Ier déclara la guerre à Charles Quint, à propos du duché de Milan, dont il se prétendait héritier, du chef de Valentine Visconti, femme de Louis d'Orléans, frère de Charles VI.

La première fois, François avait gagné la bataille de Marignan.

La seconde fois, il avait perdu la bataille de Pavie.

Après le traité de Madrid, après la prison de Tolède, après la foi jurée surtout, on aurait pu croire que François Ier avait renoncé à toute prétention sur ce malheureux duché, qui, s'il lui

était rendu, faisait du roi de France le vassal de l'Empire ; mais, tout au contraire, il n'attendait qu'une occasion pour le revendiquer encore, et il saisit la première qui se présenta.

Elle était bonne, – par hasard ! – mais elle eût été mauvaise, qu'il l'eût saisie de même.

François Ier, on le sait, n'était pas scrupuleux sur le fait de toutes ces sottes délicatesses qui enchaînent cette race de niais qu'on appelle les honnêtes gens.

Voici, au reste, l'occasion qui lui était donnée.

Maria-Francesco Sforza, fils de Ludovic le More, régnait à Milan. Seulement, il régnait sous la tutelle complète de l'empereur, auquel il avait acheté, le 23 décembre 1529, son duché, moyennant la somme de quatre cent mille ducats payable pendant la première année de son règne, et celle de cinq cent mille, payable dans les dix années suivantes.

Pour la sûreté de ces paiements, le château de Milan, Côme et Pavie restaient entre les mains des impériaux.

Or, il arriva que, vers 1534, François Ier accrédita près du duc Sforza un gentilhomme milanais dont lui, François Ier, avait fait la fortune.

Ce gentilhomme s'appelait Francesco Maraviglia.

Devenu fort riche à la cour de France, Francesco Maraviglia avait été à la fois heureux et fier de revenir dans sa ville natale avec toute la pompe d'un ambassadeur.

Il avait amené avec lui sa femme et sa fille, âgée de trois ans, et il avait laissé à Paris, parmi les pages du roi François Ier, son

fils Odoard, âgé de douze ans.

Pourquoi cet ambassadeur porta-t-il ombrage à Charles Quint ? Pourquoi celui-ci invita-t-il le duc Sforza à s'en défaire à la première occasion ? C'est ce que l'on ignore, et ce que l'on ne pourrait savoir que si l'on retrouvait la correspondance secrète de l'empereur avec le duc de Milan, comme on a retrouvé sa correspondance secrète avec Cosme de Médicis. Mais tant il y a, que les domestiques de Maraviglia s'étant pris de querelle avec des gens du pays, et ayant eu le malheur, dans cette querelle, de tuer deux sujets du duc Sforza, celui-ci fit arrêter Maraviglia, et le fit conduire dans le château de Milan, qui était tenu, comme nous l'avons dit, par les impériaux.

Que devint Maraviglia ? Personne ne le sut jamais bien positivement. Les uns disaient qu'il avait été empoisonné ; les autres que, le pied lui ayant manqué, il était tombé dans les oubliettes, du voisinage desquelles on avait négligé de le prévenir. Enfin, la version la plus probable et la plus accréditée, c'est qu'il avait été exécuté ou plutôt assassiné dans sa prison. – La chose certaine, c'est qu'il avait disparu, et que, presque en même temps que lui, avaient disparu, sans qu'on en eût jamais entendu parler, sa femme et sa fille.

Ces événements étaient arrivés tout récemment, quelques jours à peine avant la rencontre qu'avait faite Emmanuel de cet enfant perdu et de cette femme morte au bord d'un ruisseau. – Ils allaient avoir une influence terrible sur la destinée du duc Charles.

François Ier saisit l'occasion aux cheveux.

Ce ne furent point les plaintes de l'enfant resté près de lui, et demandant vengeance du meurtre de son père ; ce ne fut point la majesté royale outragée dans la personne d'un ambassadeur ; ce ne fut point, enfin, le droit des gens, violé par un assassinat, qui fit pencher la balance du côté de la guerre ; non, ce fut un vieux levain de vengeance fermentant au cœur du vaincu de Pavie et du prisonnier de Tolède.

Une troisième expédition d'Italie fut résolue.

Le moment était bien choisi. Charles V guerroyait en Afrique, contre le fameux Khaïr-Eddyn surnommé Barberousse.

Seulement, pour accomplir cette nouvelle invasion, il fallait passer par la Savoie. Or, la Savoie était tenue par Charles le Bon, père d'Emmanuel Philibert, oncle de François Ier, beau-frère de Charles Quint.

Pour qui se déclarerait Charles le Bon ? était-ce pour son beau-frère ? était-ce pour son neveu ? C'est ce qu'il était important de savoir.

On s'en doutait, au reste : toutes les probabilités faisaient du duc de Savoie l'allié de l'Empire et l'ennemi de la France.

En effet, le duc de Savoie avait donné à Charles Quint, pour gage de sa foi, son fils aîné Louis, prince de Piémont ; il avait refusé de recevoir de François Ier le cordon de Saint-Michel, et une compagnie d'ordonnance avec douze mille écus de pension ; il avait occupé des terres du marquisat de Saluce, qui était un fief mouvant du Dauphiné ; il refusait à la couronne de France l'hommage du Faucigny ; il s'était par lettres réjoui avec l'empereur de la défaite de Pavie ; enfin, il avait prêté de l'argent au connétable

de Bourbon, au moment où celui-ci avait traversé ses États pour aller se faire tuer par Benvenuto Cellini au siège de Rome.

Il fallait s'assurer néanmoins si les doutes étaient fondés.

Dans ce but, François Ier envoya à Turin Guillaume Poyet, président du parlement de Paris. Il était chargé de demander au duc Charles III deux choses :

La première était le passage de l'armée française à travers la Savoie et le Piémont ;

La seconde, la livraison, comme places de sûreté, de Montmeillan, de Veillane, de Chivas et de Verceil.

Il offrait, en échange, au duc Charles de lui donner des terres en France et d'accomplir le mariage de sa fille Marguerite avec le prince Louis, frère aîné d'Emmanuel Philibert.

Charles III, pour discuter avec Guillaume Poyet, président du parlement de Paris, délégua Purpurat, président piémontais. – Celui-ci avait autorisation de permettre le passage des troupes françaises à travers les deux provinces de Savoie et de Piémont ; mais il avait à répondre par des atermoiements d'abord, et ensuite, si Poyet insistait, par un refus absolu à la livraison des quatre places.

La discussion s'échauffa entre les deux plénipotentiaires, si bien que, battu par les bonnes raisons que lui donnait Purpurat, Poyet finit par s'écrier :

— Cela sera ainsi parce que le roi le veut !

— Pardon, répondit Purpurat, mais je ne trouve pas cette loi-là dans les lois du Piémont.

Et, se levant, il abandonna l'avenir à l'omnipotente volonté du roi de France et à la sagesse du Très-Haut.

Les conférences furent rompues, et, dans le courant du mois de février de l'année 1535, le duc Charles étant en son château de Verceil, un hérault fut introduit devant lui qui lui déclara la guerre de la part du roi François Ier.

Le duc l'écouta tranquillement ; puis, lorsqu'il eut achevé son belliqueux message :

— Mon ami, lui dit-il d'une voix calme, je n'ai jamais rendu que des services au roi de France, et je pensais que les titres d'allié, d'ami, de serviteur et d'oncle méritaient des procédés tout différents. J'ai fait ce que j'ai pu pour vivre avec lui en bonne intelligence ; je n'ai rien négligé pour lui faire comprendre combien il a eu tort de s'irriter contre moi. Je sais bien que mes forces ne peuvent nullement être comparées au siennes ; mais, puisqu'il ne veut en aucune manière entendre raison, et qu'il paraît déterminé à s'emparer de mes États, dites-lui qu'il me trouvera sur la frontière, et que, secondé par mes amis et par mes alliés, j'espère me défendre et garantir mon pays. Le roi mon neveu connaît, d'ailleurs, ma devise : Rien ne manque à qui Dieu reste !

Et il renvoya le héraut, en lui faisant donner un très riche habit et une paire de gants pleins d'écus.

Après une pareille réponse, on n'avait plus qu'à se préparer à la guerre.

La première résolution que prit Charles III fut de mettre en sûreté, dans la forteresse de Nice, sa femme et son enfant.

Le départ de Verceil pour Nice fut donc annoncé comme très prochain.

Alors, Emmanuel Philibert jugea qu'il était temps d'obtenir de sa mère une grâce qu'il avait tardé jusque-là à lui demander, c'est-à-dire de tirer Leone de cette maison de paysans, – où, du reste, on ne le laissait que provisoirement, c'était déjà chose convenue, – pour en faire, comme Scianca-Ferro, un enfant de l'intimité du jeune prince.

La duchesse Béatrix, nous l'avons déjà dit, était une femme d'un esprit judicieux. Tout ce qu'elle avait remarqué dans l'orphelin, délicatesse de traits, finesse de mains, distinction de langage, la portait à croire que quelque grand mystère était caché sous les grossiers habits de la mère et de l'enfant. La duchesse était, en outre, une femme d'un cœur religieux ; elle vit la main de Dieu dans cette rencontre faite par Emmanuel à la suite de l'accident du taureau, accident presque providentiel, puisqu'il n'avait eu d'autre résultat que de conduire le jeune prince près de la femme morte et de l'enfant expirant. Elle pensa qu'au moment où tout se retirait de sa famille, où le malheur approchait de sa maison, et où l'ange des sombres jours montrait à son mari, à elle et à son enfant le chemin mystérieux de l'exil, ce n'était pas l'heure de repousser l'orphelin qui, devenu homme, serait peut-être un jour un ami. Elle se rappela l'envoyé de Dieu se présentant comme un simple voyageur au seuil désolé de l'aveugle Tobie, auquel, par les mains de son fils, il rendit plus tard la joie et la lumière, et, loin de faire résistance à la demande d'Emmanuel, au premier mot qu'il lui en dit, elle alla au-devant de cette demande, et, avec la permission du duc, autorisa son fils à faire transporter à Verceil son jeune protégé.

De Verceil à Nice, Leone ferait le voyage avec les deux autres enfants.

Emmanuel n'attendit pas plus longtemps que le lendemain pour aller annoncer cette bonne nouvelle à Leone. Dès le point du jour, il descendit aux écuries, sella lui-même son petit cheval barbe, et, laissant à Scianca-Ferro le soin du reste, il partit pour Oleggio de toute la vitesse de sa monture.

Il trouva Leone bien triste. Le pauvre orphelin avait entendu dire qu'à leur tour, ses riches et puissants protecteurs étaient visités par le malheur. On avait parlé du départ de la cour pour Nice, c'est-à-dire pour un pays dont le nom même était inconnu à Leone, et, quand arriva Emmanuel, tout échauffé de sa course et tout souriant de joie, Leone pleurait comme si, une seconde fois, il eût perdu sa mère.

C'est à travers les larmes surtout que les enfants voient les anges. Nous n'exagérons pas en disant qu'Emmanuel apparut comme un ange à travers les larmes de Leone.

En quelques mots tout fut dit, expliqué, convenu, et les sourires succédèrent aux larmes. Il y a chez l'homme – et c'est son âge heureux – une époque où les larmes et le sourire se touchent comme la nuit touche à l'aurore.

Deux heures après Emmanuel, Scianca-Ferro arriva avec le premier écuyer du prince et deux piqueurs tenant en bride la propre haquenée de la duchesse. On donna une bonne somme d'argent aux paysans qui, pendant six semaines, avaient pris soin de Leone. Celui-ci les embrassa en pleurant encore ; mais, cette fois, il y avait bien quelques pleurs de joie mêlés aux pleurs de regret. Emmanuel l'aida à monter à cheval, et, de peur qu'il n'arri-

vât accident à son cher protégé, il voulut lui-même conduire la haquenée par la bride.

Au lieu d'être jaloux de cette nouvelle amitié, Scianca-Ferro galopait tout joyeux, allant et revenant, éclairant le chemin comme eût fait un vrai capitaine, et souriant de ce beau sourire d'enfant qui montre à la fois les dents et le cœur, à l'ami de son ami.

Ce fut ainsi que l'on arriva à Verceil. La duchesse et le duc embrassèrent Leone, et Leone fut de la famille.

On partit dès le lendemain pour Nice, où l'on arriva sans accident.

q

Chapitre 8 L'écuyer et le page.

Notre intention n'est pas, – Dieu nous en garde ! d'autres que nous l'ayant fait beaucoup mieux que nous ne le ferions, – notre intention n'est pas, disons-nous, de raconter les guerres d'Italie, et d'écrire l'histoire de la grande rivalité qui désola le commencement du XVIe siècle. Non ; Dieu nous a fait heureusement, dans cette circonstance du moins, une tâche plus humble, mais en même temps, il faut le dire, plus pittoresque pour nous, et plus amusante pour nos lecteurs. Nous ne verrons donc guère, dans le récit qui va suivre, que la cime des grands événements qui, pareils aux hauts sommets des Alpes, dressent, au-dessus des nuages, leurs pics couverts de neiges éternelles.

François Ier franchit la Savoie, traversa le Piémont et se répandit sur l'Italie.

Pendant trois ans, le canon de l'Empire et celui de la France grondèrent, tantôt en Provence, tantôt dans le Milanais.

Belles plaines de la Lombardie et du Piémont, l'ange de la mort sait seul ce qu'il a fallu de cadavres pour vous donner votre inépuisable fertilité !

Pendant ce temps-là, sous le beau ciel de Nice, tout d'azur le jour, tout de flammes la nuit, où les insectes de l'obscurité eux-mêmes sont des étincelles volantes, les enfants grandissaient sous le regard de la princesse Béatrix et sous l'œil de Dieu.

Leone était devenu un membre indispensable de la joyeuse trinité ; il partageait tous les jeux, mais non pas tous les exercices. Les études trop violentes de l'art de la guerre n'allaient point à ses petites mains et ses bras semblaient aux maîtres de cet art trop faibles pour porter jamais d'une façon martiale la lance ou le bouclier. Il est vrai que Leone était de trois ans plus jeune que ses compagnons ; mais il semblait qu'en réalité il y eût dix ans de différence entre eux, surtout depuis que, – sans doute par la grâce du seigneur, qui le réservait à de grandes choses, – Emmanuel s'était mis à croître en force et en santé, comme s'il eût pris à tâche de regagner l'avance que, sous ce rapport, avait prise sur lui son frère de lait Scianca-Ferro.

Aussi les rôles étaient-ils dévolus tout naturellement aux compagnons du petit duc : Scianca-Ferro s'était fait son écuyer, Leone, moins ambitieux, s'était contenté d'être son page.

Sur ces entrefaites, on apprit que le fils aîné du duc, le prince Louis, était mort à Madrid.

Ce fut une grande douleur pour le duc Charles et la duchesse Béatrix. À la vérité, auprès de la douleur, Dieu leur donnait la consolation, si toutefois il y a une consolation pour un père et surtout pour une mère à la mort de leur enfant : le prince Louis était depuis longtemps éloigné de ses parents, tandis que, sous les yeux du duc et de la duchesse, Emmanuel Philibert, qui semblait, chaque jour, vouloir donner une plus grande créance à la prédiction de l'astrologue, florissait comme un lys, poussait comme un chêne.

Mais Dieu, qui n'avait voulu, sans doute, qu'éprouver les exilés, ne tarda pas à les frapper d'un coup bien autrement cruel. La duchesse Béatrix tomba malade d'une maladie de langueur et, malgré l'art des médecins, malgré les soins de son mari, de son enfant et de ses femmes, elle expira le 8 janvier 1538.

La douleur du duc fut profonde, mais religieuse ; celle d'Emmanuel toucha presque au désespoir. Heureusement l'enfant ducal avait près de lui cet autre orphelin qui savait ce que c'était que les larmes ! Que fût-il devenu sans ce doux compagnon, qui n'essayait pas de le consoler, et qui se contentait, pour toute philosophie, de mêler ses larmes aux siennes !

Sans doute, Scianca-Ferro souffrait aussi de cette perte. S'il eût pu rendre la vie à la duchesse, en allant provoquer quelque géant terrible dans sa tour, ou défier quelque dragon fabuleux jusque dans son antre, le paladin de onze ans fût parti à l'instant même et sans hésiter pour accomplir cet exploit qui, dût-il y perdre la vie, eût redonné la joie et le bonheur à son ami ! Mais là

se bornaient les consolations qu'il savait offrir ; sa vigoureuse nature se prêtait mal aux pleurs amollissants. Une blessure pouvait faire couler son sang, un chagrin ne savait pas faire couler ses larmes. Ce qu'il fallait à Scianca-Ferro, c'étaient des dangers à vaincre, et non des malheurs à supporter.

Aussi que faisait-il, lui, tandis qu'Emmanuel Philibert pleurait, la tête inclinée sur l'épaule de Leone ? Il sellait son cheval, ceignait son épée, suspendait sa masse à son arçon et, s'égarant sur cette belle rampe de collines qui bordent la Méditerranée, comme le dogue qui prend rage contre les pierres et les bâtons et qui les broie entre ses dents, il se figurait avoir affaire aux hérétiques d'Allemagne ou aux Sarrasins d'Afrique, se faisait des ennemis fantastiques d'objets insensibles et inanimés, et, à défaut de cuirasses à renfoncer et de casques à fendre, il brisait les roches avec sa masse, tranchait les sapins et les chênes verts avec son épée, cherchant et trouvant un allégement à sa douleur dans les exercices violents auxquels le poussait sa rude organisation.

Les heures, les jours, les mois s'écoulèrent ; les pleurs se tarirent. La douleur, vivante au fond du cœur sous la forme d'un doux regret et d'un tendre souvenir, disparut peu à peu sur les visages ; les yeux qui demandaient en vain l'épouse, la mère et l'amie ici-bas, se levèrent pour chercher l'ange au ciel.

Le cœur qui se tourne vers Dieu est bien près d'être consolé.

D'ailleurs, les événements continuaient de marcher, imposant à la douleur elle-même leur puissante distraction.

Un congrès venait d'être décidé entre le pape Paul III (Alexandre Farnèse), François Ier et Charles Quint. Il s'agissait à

la fois de chasser les Turcs d'Europe, de créer un duché à Louis Farnèse, et de rendre ses États au duc de Savoie.

Le congrès devait se tenir à Nice.

Nice avait été choisie par le pape et par Charles Quint dans l'espoir qu'en reconnaissance de l'hospitalité qu'il recevrait de son oncle, le roi François Ier serait plus facile aux concessions.

Puis il y avait aussi une espèce de raccommodement à opérer entre le pape Paul III et Charles Quint. Alexandre Farnèse avait donné à son fils aîné Louis les villes de Parme et de Plaisance, en échange des principautés de Camerino et de Népi, qu'il venait de lui ôter pour les donner à son second fils Octave. Cette investiture avait déplu à Charles Quint, lequel venait justement, – Maria-Francesco Sforza étant mort en 1535, – de refuser au pape, quelque somme qu'il lui en offrît, ce fameux duché de Milan qui était, sinon la cause, du moins le prétexte de cette interminable guerre entre la France et l'Empire.

Au reste, Charles Quint avait bien raison : le nouveau duc de Parme et de Plaisance était cet infâme Louis Farnèse qui disait qu'il ne se souciait pas d'être aimé pourvu qu'il fût craint, qui désarmait les nobles, fouettait les femmes, et violait les évêques.

Les papes du XVIe siècle n'étaient point heureux en enfants !

Le congrès de Nice avait donc pour but de réconcilier non seulement le duc de Savoie avec le roi de France, mais encore le pape avec l'empereur.

Cependant, Charles III, que le malheur avait rendu prudent, ne voyait pas sans crainte son neveu, son beau-frère et leur saint arbitre s'installer dans la dernière place fortifiée.

Qui lui assurait qu'au lieu de lui rendre les États qu'on lui avait pris, on ne lui prendrait point la seule ville qu'on lui eût laissée ?

Il enferma donc, à tout hasard et pour plus de sécurité, Emmanuel Philibert, son dernier héritier, comme Nice était sa dernière ville, dans la forteresse qui dominait la place, recommandant au gouverneur de n'ouvrir le château à quelque troupe que ce fût, cette troupe vînt-elle de la part de l'empereur, de la part du roi François Ier, ou de la part du pape.

Puis il alla de sa personne au-devant de Paul III qui, selon le programme arrêté, devait précéder l'empereur et le roi de France de quelques jours.

Le pape n'était plus qu'à une lieue de Nice, quand arriva une lettre du duc adressée au gouverneur, laquelle lui ordonnait de préparer dans le château les logements du pape.

Cette lettre était apportée par le capitaine des gardes de sa Sainteté, qui, à la tête de deux cents hommes à pied, demandait à être introduit dans le château, pour y faire le service d'honneur près de son souverain.

Le duc Charles III parlait du pape, mais il ne parlait ni du capitaine ni de ses deux cents hommes.

La chose était embarrassante : le pape demandait expressément ce qu'il était expressément défendu au gouverneur d'accorder.

Le gouverneur assembla un conseil.

Emmanuel Philibert assistait à ce conseil, quoiqu'il eût onze ans à peine. Sans doute l'avait-on appelé là pour exalter encore le courage de ses défenseurs.

Pendant qu'on délibérait, l'enfant aperçut, attaché à la muraille, le modèle en bois du château qui faisait l'objet de ce grand désaccord près d'éclater entre Charles III et le pape.

— Par ma foi ! messieurs, dit-il aux conseillers qui discutaient depuis une heure sans avancer à rien, vous voilà bien embarrassés pour peu de chose ! Puisque nous avons un château de bois et un château de pierre, donnons le château de bois au pape, et gardons pour nous le château de pierre !

— Messieurs, dit le gouverneur, notre devoir nous est dicté par la parole d'un enfant. Sa Sainteté aura, si elle y tient, le château de bois ; mais je jure Dieu que, moi vivant, elle n'aura pas le château de pierre !

La réponse de l'enfant et celle du gouverneur furent portées au pape, qui n'insista point davantage, et qui descendit au couvent des Cordeliers.

L'empereur arriva, puis le roi de France.

Chacun se logea sous ses tentes d'un côté et de l'autre de la ville, le pape au milieu.

Le congrès s'ouvrit.

Par malheur, il fut loin de donner les résultats qu'on attendait.

L'empereur réclamait les États de Savoie et de Piémont pour son beau-frère.

François Ier réclamait le duché de Milan pour son second fils, le duc d'Orléans.

Enfin, le pape qui, lui aussi, voulait placer là son fils, demandait qu'un prince qui n'appartiendrait ni à la famille de François Ier, ni à celle de Charles Quint, fût élu duc de Milan, à la condition de recevoir l'investiture de son duché de l'empereur, et de payer un tribut au roi de France.

Chacun voulait donc l'impossible, puisqu'il voulait juste le contraire de ce que voulaient les autres.

Aussi chacun, en se refusant à rien arrêter de définitif, conclut-il à une trêve.

Tout le monde, en effet, la désirait, cette trêve :

François Ier, pour donner à la fois un peu de repos à ses soldats, qui étaient à moitié épuisés, et à ses finances, qui l'étaient tout à fait ;

Charles Quint, pour réprimer les incursions que les Turcs faisaient dans ses deux royaumes de Naples et de Sicile ;

Paul III, pour assurer, au moins, son fils dans ses principautés de Parme et de Plaisance, puisqu'il ne pouvait pas l'établir dans le duché de Milan.

Une trêve de dix ans fut conclue ; François Ier fixa lui-même le chiffre.

— Dix ans ou rien ! dit-il péremptoirement.

Et dix ans lui furent accordés.

Il est vrai que, cette trêve, ce fut lui qui la rompit au bout de quatre ans.

Charles III, qui craignait que toutes ces conférences ne finissent par la séquestration du peu de terres qui lui restaient, vit s'éloigner ses illustres hôtes avec plus de joie qu'il ne les avait vus arriver.

Ils le quittaient comme ils l'avaient trouvé, le laissant seulement plus pauvre de toute la dépense qu'ils avaient faite dans ses États, et qu'ils avaient oublié de payer.

Le pape était le seul qui eût tiré quelque chose de tout cela ; il en avait tiré deux mariages :

Le mariage de son second fils Octave Farnèse avec Marguerite d'Autriche, veuve de Julien de Médicis, qui avait été assassiné à Florence, dans l'église de Sainte-Marie-des-Fleurs ;

Et le mariage de sa nièce Vittoria avec Antoine, fils aîné de Charles de Vendôme.

Libre de préoccupations à l'endroit de François Ier, Charles Quint fit, à Gênes, ses préparatifs contre les Turcs ; ces préparatifs étaient immenses : ils durèrent deux ans.

Au bout de ces deux ans, comme la flotte était sur le point de mettre à la voile, le duc Charles III résolut d'aller faire une visite à son beau-frère, et de lui présenter son neveu Emmanuel Philibert, qui allait atteindre sa treizième année.

Il va sans dire que Scianca-Ferro et Leone furent du voyage : Emmanuel Philibert ne marchait pas sans eux.

Depuis quelque temps, le jeune prince était fort préoccupé. Il s'agissait de composer un discours dont il ne voulait parler ni à monsieur Louis Alardet, évêque de Lauzanne, son précepteur, ni à ses gouverneurs : Louis de Châtillon, seigneur de Musinens, grand écuyer de Savoie, – Jean-Baptiste Provana, seigneur de Leyni, – et Édouard de Genève, baron de Lullens.

Il se contenta donc de s'ouvrir de ce discours à son écuyer et à son page.

Il s'agissait de demander à l'empereur Charles Quint la permission de l'accompagner dans son expédition contre les Barbaresques.

Mais Scianca-Ferro se récusa disant que, si c'était un défi à porter, il serait compétent dans la question, mais que, pour un discours à faire, il reconnaissait son insuffisance.

Leone se récusa en disant que la seule pensée des périls que courrait naturellement Emmanuel Philibert dans une pareille expédition troublait tellement son esprit, qu'il ne pourrait assembler les deux premiers mots d'une pareille demande.

Le jeune prince se trouva donc réduit à ses propres forces. Alors, Tite-Live, Quinte-Curce, Plutarque et tous les faiseurs de discours de l'Antiquité aidant, il composa celui qu'il comptait adresser à l'empereur.

L'empereur logeait chez son ami André Doria, dans ce beau palais qui semble le roi du port de Gênes, et il suivait l'armement de sa flotte en se promenant sur ces magnifiques terrasses d'où le splendide amiral, après avoir donné à dîner aux ambassadeurs de Venise, faisait jeter son argenterie à la mer.

Le duc Charles, Emmanuel Philibert et leur suite furent introduits près de l'empereur aussitôt qu'annoncés.

L'empereur embrassa son beau-frère, et voulut embrasser de même son neveu.

Mais Emmanuel Philibert se dégagea respectueusement de l'étreinte auguste, mit un genou en terre, et de l'air le plus grave du monde, son écuyer et son page à ses côtés, sans que son père lui-même sût ce qu'il allait dire, prononça le discours suivant :

« Dévoué à soutenir votre dignité et votre cause, qui sont celles de Dieu et de notre sainte religion, je viens, librement et avec joie, vous supplier, César ! de me recevoir comme volontaire parmi ce nombre infini de guerriers qui viennent de tous côtés se ranger sous vos drapeaux, heureux que je serais, César ! d'apprendre sous le plus grand des rois et sous un invincible empereur, la discipline des camps et la science de la guerre. »

L'empereur le regarda, sourit, et, tandis que Scianca-Ferro exprimait tout haut son admiration pour le discours de son prince, tandis que, pâlissant de crainte, Leone suppliait Dieu d'inspirer à l'empereur cette bonne pensée de refuser l'offre qui lui était faite, il lui répondit avec gravité :

« Prince, je vous remercie de cette marque d'attachement ; persistez dans ces bons sentiments, ils nous seront utiles à tous deux. Seulement, vous êtes encore trop jeune pour me suivre à la guerre ; mais, si vous conservez toujours cette même ardeur et volonté, soyez tranquille, d'ici à quelques années, les occasions ne vous manqueront pas ! »

En relevant le jeune prince, il l'embrassa ; puis, pour le consoler, détachant sa propre toison d'or, il la lui passa au col.

— Ah ! mordieu ! s'écria Scianca-Ferro, voilà qui vaut mieux que le chapeau de cardinal !

— Tu as là un hardi compagnon, beau neveu, dit Charles Quint, et nous allons toujours lui donner une chaîne, en attendant que plus tard nous y pendions une croix quelconque.

Et, prenant une chaîne d'or au col d'un des seigneurs qui se trouvaient là, il la jeta à Scianca-Ferro en lui disant :

— À toi, bel écuyer !

Mais, si rapide qu'eût été le mouvement de Charles Quint, Scianca-Ferro eut le temps de mettre un genou en terre ; de sorte que ce fut dans cette respectueuse position qu'il reçut le présent de l'empereur.

— Allons, dit le vainqueur de Pavie, qui était en belle humeur, il faut que tout le monde ait sa part, même le page.

— Beau page, dit-il, à votre tour !

Mais, au grand étonnement d'Emmanuel Philibert, de Scianca-Ferro et de tous les assistants, Leone parut ne pas avoir entendu, et resta immobile à sa place.

— Oh ! oh ! dit Charles Quint, nous avons un page sourd, à ce qu'il paraît.

Et, haussant la voix :

— Allons, allons, beau page, dit-il, venez ici.

Mais, au lieu d'obéir, Leone fit un pas en arrière.

— Leone ! s'écria Emmanuel en saisissant la main de l'enfant, et en essayant de le conduire à l'empereur.

Mais, chose étrange ! Leone arracha sa main de celle d'Emmanuel, jeta un cri, et s'élança hors de l'appartement.

— Voilà un page qui n'est pas intéressé, dit Charles Quint, et il faudra que tu me dises où tu te les procures, mon beau neveu… Le diamant que je voulais lui donner vaut mille pistoles.

Puis, se tournant vers les courtisans :

— Bel exemple à suivre, messieurs ! dit Charles Quint.

q

Chapitre 9 Leone-Leona.

Quelques instances qu'en rentrant au palais Corsi, où il logeait avec son père, fit Emmanuel Philibert à Leone pour savoir, non seulement la cause qui lui avait fait refuser le diamant, mais encore celle qui, comme un jeune faucon hagard, l'avait fait s'envoler, pour ainsi dire, en poussant un cri de terreur, l'enfant resta muet, et aucune prière ne put tirer, à ce sujet, une parole seule de sa bouche.

C'était cette même obstination dont n'avait pu triompher la duchesse Béatrix à l'endroit des éclaircissements qu'elle avait voulu obtenir de l'enfant sur sa mère, et que l'enfant s'était constamment refusé à lui donner.

Seulement, en quoi l'empereur Charles Quint pouvait-il se trouver mêlé à la catastrophe qui avait frappé le page orphelin ? Voilà ce qu'il était impossible à Emmanuel Philibert de deviner. Quoiqu'il en fût, il préféra donner tort d'avance à tout le monde, même à son oncle, plutôt que de soupçonner un instant Leone d'inconséquence et de légèreté.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la trêve de Nice. C'était bien longtemps au roi François Ier tenir sa parole. Aussi tout le monde s'en étonnait-il, et surtout Charles Quint, qui, pendant cette entrevue qu'il avait eue avec son beau-frère, ne cessait de se défier de ce que pourrait faire le roi de France, aussitôt que lui, Charles Quint, ne serait plus là pour protéger le pauvre duc.

En effet, à peine l'empereur eut-il mis à la voile, que le duc de Savoie, de retour à Nice, reçut un message de François Ier.

François Ier proposait à son oncle de lui rendre la Savoie, pourvu que Charles III lui cédât le Piémont à l'effet de l'annexer à la couronne de France.

Le duc, indigné d'une pareille proposition, renvoya les messagers de son neveu en leur défendant de reparaître devant lui.

Qui avait donné à François Ier cette assurance de déclarer, pour la quatrième fois, la guerre à l'empereur ?

C'est qu'il avait deux nouveaux alliés, Luther et Soliman, les Huguenots d'Allemagne et les Sarrasins d'Afrique. Étranges alliés pour le roi très-chrétien, pour le fils aîné de l'Église !

Chose singulière ! pendant cette longue lutte entre François Ier et Charles Quint, c'est celui qu'on appelle le roi chevalier qui manque constamment à sa parole ! Après avoir tout

perdu, fors l'honneur, sur le champ de bataille de Pavie, il fait à cet honneur, resté intact malgré la défaite, une tache ineffaçable en signant dans sa prison un traité qu'il ne doit pas tenir.

Aussi, voyez-le, ce foi que les historiens devraient chasser de l'histoire comme Christ chassait les vendeurs du temple ; voyez-le, ce soldat fait chevalier par Bayard, et maudit par Saint-Vallier, – dès qu'il a manqué à sa parole, il semble tombé en démence : il est l'ami du Turc et de l'hérétique ; il donne la main droite à Soliman, la gauche à Luther ; il marche, lui, fils de saint Louis, avec les fils de Mahomet. Aussi, Dieu, après lui avoir envoyé la défaite, la fille de sa colère, lui envoie-t-il la peste, la fille de sa vengeance !

Tout cela n'empêche pas que, dans les livres – dans ceux des historiens du moins, – il ne porte le titre de roi chevalier.

Il est vrai que, nous autres poètes, nous l'appelons roi infâme, parjure à sa parole envers ses ennemis, parjure à sa parole envers ses amis, parjure à sa parole envers Dieu !

Cette fois, la réponse du duc de Savoie reçue, ce fut Nice qu'il menaça.

Le duc de Savoie laissa à Nice un brave chevalier savoyard nommé Odinet de Montfort, et, se retirant par le col de Tende, il gagna Verceil, où il se mit à réunir le peu de forces dont il pouvait encore disposer.

Emmanuel Philibert avait sollicité de son père la faveur de rester à Nice, et de faire ses premières armes à la fois contre François Ier et Soliman ; mais, seul et dernier héritier de sa mai-

son, il était trop précieux au duc pour que celui-ci lui accordât une semblable demande.

Il n'en fut pas de même de Scianca-Ferro : la permission lui fut donnée, et il en usa.

À peine le duc, son fils et Leone étaient-ils, avec leur suite, à quelques lieues de Nice, que l'on vit apparaître une flotte de deux cents voiles, aux pavillons turcs et français, laquelle débarqua, au port de Villefranche, dix mille Turcs commandés par Khaïr-Ed-din, et douze mille Français commandés par le duc d'Enghien.

Le siège fut terrible ; la garnison se défendit pied à pied ; chacun, bourgeois, soldat, gentilhomme, fit des prodiges de valeur. La ville fut éventrée à dix endroits différents ; Turcs et Français entrèrent par dix brèches ; puis on défendit chaque rue, chaque maison, chaque carrefour ; le feu marchait du même pas que les assiégeants. Odinet de Montfort se retira dans le château, ne laissant à l'ennemi qu'une ville en ruines.

Le lendemain, un héraut le somma de se rendre.

Mais lui, secouant la tête :

— L'ami, dit-il, tu fais fausse route en t'adressant à moi pour me proposer une pareille lâcheté… Je m'appelle Montfort ; mes armes sont des pals, et ma devise est : Il faut tenir !

Montfort fut digne de sa devise, de ses armes et de son nom. Il tint jusqu'à ce que, le duc arrivant, d'un côté, pour lui-même, avec quatre mille Piémontais, et Alphonse d'Avalos arrivant, de l'autre, pour l'empereur, avec six mille Espagnols, les Turcs et les Français levèrent le siège.

Ce fut une grande fête pour le duc Charles et pour ses sujets, le jour où il rentra dans Nice, si ruinée que fût la ville. Ce fut aussi une grande fête pour Emmanuel Philibert et son écuyer. Scianca-Ferro avait gagné le nom que lui avait donné Charles III. Quand son frère de lait lui demanda comment il s'en était tiré, ayant à frapper sur de vraies cuirasses et de vrais boucliers :

— Bah ! répondit-il, ce n'est pas si difficile à fendre que des chênes… Ce n'est pas si dur à broyer que des rochers.

— Oh ! que n'étais-je là ! murmura Emmanuel Philibert, sans s'apercevoir que Leone, cramponné à son bras, pâlissait en songeant aux dangers qu'avait déjà courus Scianca-Ferro, et à ceux que courrait un jour Emmanuel.

Il est vrai que, quelque temps après, notre pauvre page fut pleinement rassuré par la paix de Crespy, résultat de l'invasion de Charles Quint en Provence et, en même temps, de la bataille de Cérisolles.

La paix fut signée le 14 octobre 1544.

Elle stipulait que Philippe d'Orléans, second fils de François Ier, épouserait, dans deux ans, la fille de l'empereur, et recevrait pour dot le duché de Milan et les Pays-Bas ; que, de son côté, le roi de France renoncerait à ses prétentions sur le royaume de Naples, et rendrait au duc de Savoie tout ce qu'il lui avait enlevé, à l'exception des forteresses de Pignerol et de Montmeillant, qui resteraient unies au territoire français, comme places de sûreté.

Le traité devait recevoir son exécution dans deux ans, c'est-à-dire lors du mariage du duc d'Orléans avec la fille de l'empereur.

Comme on le voit, on était arrivé à l'année 1545. Les enfants avaient grandi : Leone, le plus jeune des trois, avait quatorze ans ; Emmanuel en avait dix-sept ; Scianca-Ferro, l'aîné de tous, avait six mois de plus qu'Emmanuel.

Que se passait-il dans le cœur de Leone, et pourquoi le jeune homme devenait-il de plus en plus triste ? C'est ce que se demandaient inutilement Emmanuel et Scianca-Ferro ; c'est ce qu'Emmanuel demandait aussi inutilement à Leone.

Chose étrange, en effet ! Plus Leone avançait en âge, et moins le jeune page suivait l'exemple de ses deux compagnons. Emmanuel, pour faire oublier tout à fait son surnom de Cardinalin, et l'écuyer, pour mériter de plus en plus son surnom de Scianca-Ferro, passaient leurs journées tout entières dans des simulacres de combats. Toujours l'épée, la lance ou la hache à la main, les jeunes gens luttaient de force et d'adresse. Tout ce qu'on peut acquérir par l'habileté dans le maniement des armes, Emmanuel l'avait acquis ; tout ce que Dieu donne de vigueur et de force à des muscles humains, Scianca-Ferro l'avait reçu de Dieu.

Pendant ce temps, Leone se tenait rêveur sur quelque tour d'où il put voir les exercices des deux jeunes gens, et suivre Emmanuel des yeux ; ou bien, si leur rage de simulacres militaires devait les entraîner trop loin, il prenait un livre, se retirait dans quelque coin solitaire du jardin, et lisait.

La seule chose qu'eût apprise avec joie Leone, – et, sans doute, parce qu'il y voyait un moyen pour lui de suivre Emmanuel, – c'était à monter à cheval ; mais, depuis quelque temps, et, au fur et à mesure que sa tristesse augmentait, le page renonçait même peu à peu à cet exercice.

Une chose surtout qui étonnait toujours Emmanuel, c'est que c'était à cette idée qu'il allait redevenir un prince riche et puissant, que le visage de Leone s'assombrissait davantage.

Un jour, le duc reçut de l'empereur Charles Quint une lettre dans laquelle il était question, pour Emmanuel Philibert, d'un projet de mariage avec la fille de son frère le roi Ferdinand. Leone assistait à la lecture de cette lettre ; il ne put dissimuler l'effet qu'elle lui produisait, et, au grand étonnement du duc Charles III et de Scianca-Ferro, qui cherchaient en vain les motifs d'une pareille douleur, il sortit en éclatant en sanglots.

Le duc Charles rentré chez lui, Emmanuel s'élança sur les traces de son page. Le sentiment qu'il éprouvait pour Leone était étrange, et ne ressemblait en rien à celui que lui inspirait Scianca-Ferro. Pour sauver la vie de Scianca-Ferro, il eût donné sa vie ; pour épargner le sang de son frère de lait, il eût donné son sang ; mais, sa vie et son sang, il eût tout donné pour arrêter une larme tremblant au bord de la paupière veloutée et des longs cils noirs de Leone.

Aussi, l'ayant vu pleurer, il voulut connaître la cause de cette douleur. Depuis plus d'un an, il s'apercevait de la tristesse croissante du jeune page, et souvent il lui avait demandé la raison de sa tristesse ; mais aussitôt Leone avait fait un effort sur lui-même, avait secoué la tête comme pour en chasser une sombre pensée, et lui avait répondu en souriant :

— Je suis trop heureux, monseigneur Emmanuel, et je crains toujours qu'un pareil bonheur ne dure pas !

Et, à son tour, Emmanuel avait secoué la tête. Mais, comme il s'apercevait que trop d'insistance semblait rendre Leone plus

malheureux encore, il se contentait de lui prendre les mains dans les siennes, et de le regarder fixement, comme pour l'interroger à la fois par tous les sens.

Mais Leone détournait lentement les yeux, et retirait doucement ses mains des mains d'Emmanuel.

Et Emmanuel alors se retirait tristement, allant rejoindre Scianca-Ferro, qui ne songeait pas même à lui demander ce qu'il avait, et à qui il ne serait jamais venu dans l'idée de lui prendre les mains et de l'interroger du regard, tant l'amitié qui unissait Emmanuel à Scianca-Ferro était différente de celle qui unissait Emmanuel à Leone.

Mais, ce jour-là, Emmanuel eut beau chercher le page pendant plus d'une heure, dans le château et dans le parc, il ne le trouva point. Il s'informait à tout le monde : personne n'avait vu Leone. Enfin, il s'adressa à un valet d'écurie ; selon celui-ci, Leone était entré dans l'église, et c'est là qu'il devait être encore.

Emmanuel courut à l'église, embrassa du regard tout l'intérieur du sombre édifice, et vit effectivement Leone à genoux à l'endroit le plus retiré de la chapelle la plus mystérieuse.

Il s'approcha de lui presque à le toucher, sans que le page, plongé dans sa méditation, se fût même aperçu de sa présence.

Alors, il fit un pas de plus, et le toucha à l'épaule, en prononçant son nom.

Leone tressaillit, et regarda Emmanuel d'un air presque effaré.

— Que fais-tu donc dans cette église, et à cette heure, Leone ? lui demanda avec inquiétude Emmanuel.

— Je prie Dieu, répondit Leone avec mélancolie, de m'accorder la force de mettre à exécution le projet que je médite…

— Et quel est ce projet, enfant ? demanda Emmanuel ; ne puis-je le savoir ?

— Au contraire, monseigneur, répondit Leone, et c'est vous qui le saurez le premier.

— Tu me le jures, Leone ?

— Hélas ! oui, monseigneur, répondit le jeune homme avec un triste sourire.

Emmanuel lui prit la main, et essaya de l'attirer hors de l'église.

Mais Leone dégagea doucement sa main, comme il avait l'habitude de le faire depuis quelque temps, et, se remettant à genoux en priant du geste le jeune duc de le laisser seul :

— Tout à l'heure ! dit-il ; j'ai besoin d'être encore un instant avec Dieu.

Il y avait quelque chose de si solennel et de si mélancolique dans l'accent du jeune homme, qu'Emmanuel n'essaya pas même de résister.

Il sortit de l'église ; mais il attendit Leone à la porte.

Leone tressaillit en l'apercevant, et, cependant, ne parut point étonné de le trouver là.

— Et ce secret, demanda Emmanuel, le saurai-je bientôt ?

— Demain, j'espère avoir la force de vous le dire, monseigneur, répondit Leone.

— Où cela ?

— Dans cette église.

— À quelle heure ?

— Venez à la même heure qu'aujourd'hui.

— Et, d'ici là, Leone ?... demanda Emmanuel, presque suppliant.

— D'ici là, j'espère que Monseigneur ne me forcera point de quitter ma chambre : j'ai besoin de solitude et de réflexion...

Emmanuel regarda le page avec un inexprimable serrement de cœur, et le reconduisit jusqu'à sa porte. Arrivé là, Leone voulut prendre la main du prince et la baiser ; Emmanuel à son tour retira sa main, et étendit les deux bras pour rapprocher l'enfant et l'embrasser au visage ; mais Leone le repoussa doucement, se dégagea de ses bras, et, avec un accent d'une douceur et d'une tristesse indicibles :

— À demain, monseigneur, dit-il.

Et il rentra chez lui.

Emmanuel resta un instant debout et immobile à la porte. Il entendit Leone qui poussait le verrou.

On eût dit que le froid de ce fer grinçant le long de la porte, pénétrait jusqu'au fond de sa poitrine.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il tout bas, que m'arrive-t-il donc, et qu'est-ce que j'éprouve ?

— Que diable fais-tu là ? dit derrière Emmanuel une voix rude, tandis qu'une main vigoureuse se posait sur son épaule.

Emmanuel poussa un soupir, prit le bras de Scianca-Ferro, et l'entraîna dans le jardin.

Tous deux s'assirent côte à côte sur un banc.

Emmanuel raconta à Scianca-Ferro tout ce qui venait de se passer entre lui et Leone.

Scianca-Ferro réfléchit un instant, regarda en l'air, se mordit le poing.

Puis, tout à coup :

— Je parie que je sais ce que c'est ! dit-il.

— Qu'est-ce donc, alors ?

— Leone est amoureux !

Il sembla à Emmanuel qu'il recevait un coup dans le cœur.

— Impossible ! balbutia-t-il.

— Et pourquoi cela, impossible ? reprit Scianca-Ferro ; je le suis bien, moi !

— Toi ?... Et de qui ? demanda Emmanuel.

— Eh parbleu ! de Gervaise, la fille du concierge du château... Elle avait très peur pendant le siège, pauvre enfant ! surtout la nuit venue, et je la gardais pour la rassurer...

Emmanuel fit un mouvement d'épaules qui signifiait qu'il était bien sûr que Leone n'aimait pas la fille d'un concierge.

Scianca-Ferro se trompa au geste d'Emmanuel, qu'il prit pour un signe de dédain.

— Ah ! monsieur Cardinalin, dit-il (Malgré son collier de la toison d'or, dans certains moments Scianca-Ferro donnait encore ce titre à Emmanuel), n'allez-vous pas faire le difficile !... Eh bien ! moi, je vous déclare que je préfère Gervaise à toutes les belles dames de la cour... Et, vienne un tournoi, je suis prêt à porter ses couleurs, et à défendre sa beauté contre tout venant.

— Je plaindrais ceux qui ne seraient pas de ton avis, mon cher Scianca-Ferro ! répondit Emmanuel.

— Et tu as raison, car pour la fille de mon concierge je frapperais aussi rude que pour la fille d'un roi.

Emmanuel se leva, serra la main de Scianca-Ferro et rentra chez lui.

Décidément, comme il l'avait dit, Scianca-Ferro frappait trop rude pour comprendre ce qui se passait dans le cœur d'Emmanuel, et deviner ce qui se passait dans l'âme de Leone.

Quant à Emmanuel, quoique doué d'une plus grande délicatesse de sens et d'une plus exquise finesse d'esprit, il chercha vainement dans la solitude de sa chambre et dans le silence de la nuit non seulement ce qui se passait dans l'âme de Leone, mais encore ce qui s'agitait dans son propre cœur.

Il attendit donc avec impatience le lendemain.

La matinée s'écoula lentement sans qu'Emmanuel vit Leone. L'heure venue, il s'achemina tout tremblant vers l'église comme si quelque chose de la plus haute importance allait se décider dans sa vie.

Le traité de Crespy signé un an auparavant et qui devait lui rendre ou lui enlever définitivement ses États, lui avait paru d'une gravité bien moindre que le secret qu'allait lui apprendre Leone.

Il trouva le jeune homme à la même place que la veille. Sans doute, depuis longtemps il priait. Au reste, une résignation pleine de mélancolie était répandue sur son visage. Il était évident que sa résolution, chancelante encore la veille, était arrêtée.

Emmanuel alla vivement à lui ; Leone l'accueillit avec un doux mais triste sourire.

— Eh bien ! demanda Emmanuel.

— Eh bien ! monseigneur, répondit Leone, j'ai une grâce à solliciter de vous.

— Laquelle, Leone ?

— Vous voyez ma faiblesse et mon inaptitude à tous les exercices du corps. Dans votre avenir presque royal, vous aurez besoin d'hommes forts comme Scianca-Ferro, et non de faibles et timides enfants comme moi, monseigneur…

Leone fit un effort, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— Monseigneur, je sollicite de vous la singulière faveur de vous quitter.

Emmanuel fit un pas en arrière. Sa vie, commencée entre Scianca-Ferro et Leone, ne s'était jamais offerte à lui, dans l'avenir, veuve de l'un ou de l'autre de ces deux amis.

— Me quitter ! dit-il à Leone, avec un suprême étonnement.

Leone ne répondit point, et baissa la tête.

— Me quitter ? répéta Emmanuel avec l'accent de la plus vive douleur. Toi ! me quitter, moi ? Impossible !

— Il le faut, dit Leone d'une voix presque inintelligible.

Emmanuel, comme un homme qui se sent prêt à devenir fou, porta sa main à son front, et comme il ne recevait de réponse ni de la terre ni du ciel, il retombait découragé.

— Me quitter, reprit-il pour la troisième fois, comme s'il ne pouvait s'habituer à ce mot ; moi qui t'ai trouvé mourant, Leone ! moi qui t'ai accueilli comme un envoyé de la Providence ! moi qui t'ai toujours traité comme un frère !... oh !

— C'est justement pour cela, monseigneur. C'est justement parce que je vous dois trop et qu'en restant près de vous, je ne puis rien vous rendre de ce que je vous dois. C'est pour cela que je voudrais prier toute ma vie pour mon bienfaiteur.

— Prier pour moi ! fit Emmanuel de plus en plus étonné. Et où cela ?

— Dans quelque saint monastère qui me paraît bien mieux être la place de quelque pauvre orphelin comme moi, que celle que j'occuperais dans une cour brillante comme va devenir la vôtre.

— Ma mère, ma pauvre mère, murmura Emmanuel, toi qui l'aimais tant, que dirais-tu, si tu entendais cela ?

— En face de Dieu qui nous écoute, dit Leone en posant avec solennité sa main sur le bras du jeune prince, en face de Dieu qui nous écoute, elle dirait que j'ai raison.

Il y avait une telle vérité d'accent, une telle conviction, sinon du cœur, du moins de conscience, dans la réponse de Leone, qu'Emmanuel en fut ébranlé.

— Leone, dit-il, fais ce que tu voudras, mon enfant, tu es libre. J'ai essayé d'enchaîner ton cœur, mais je n'ai jamais eu l'intention d'enchaîner ton corps. Cependant je te demande de ne point hâter ta résolution ; prends huit jours, prends…

— Oh ! dit Leone, si je ne pars pas au moment où Dieu me donne la force de vous quitter, Emmanuel, je ne partirai jamais plus, et je vous le dis, continua l'enfant en éclatant en sanglots, il faut que je parte.

— Partir !… Mais pourquoi ? Pourquoi partir ?

À cette interrogation, Leone ne répondit que par un de ces inflexibles silences, comme il en avait déjà gardés dans deux occasions : la première fois quand, au village d'Oleggio, la duchesse l'avait interrogé sur ses parents et sur sa naissance ; la seconde fois, quand, à Gênes, Emmanuel avait voulu savoir pourquoi il refusait le diamant de Charles Quint.

Cependant il allait insister quand il entendit dans l'église un pas étranger.

C'était un des serviteurs de son père qui venait lui dire que le duc Charles avait besoin de le voir à l'instant même.

On venait de recevoir d'importantes nouvelles de France.

— Tu vois, Leone, dit Emmanuel à l'enfant, il faut que je te quitte ; ce soir je te reverrai, et si tu persistes dans ta résolution, Leone, eh bien ! tu sera libre, mon enfant : tu me quitteras demain et même ce soir, si tu ne crois pas devoir rester plus longtemps près de moi.

Leone ne répondit pas ; il retomba à genoux avec un profond gémissement ; on eût dit que son cœur se brisait.

Emmanuel s'éloigna ; mais, avant de quitter l'église, il ne put s'empêcher de retourner deux ou trois fois la tête, pour savoir si l'enfant avait autant de peine à le sentir s'éloigner qu'il en avait à s'éloigner lui-même.

Leone resta seul, pria encore une heure. Puis, plus calme, il rentra chez lui. En l'absence d'Emmanuel, sa résolution, chancelante, tant que le jeune prince était là, lui revenait conduite par cet ange au cœur de glace que l'on appelle la raison.

Mais, une fois dans sa chambre, cette idée qu'Emmanuel allait apparaître d'un moment à l'autre pour faire une dernière tentative sur lui, troubla l'enfant.

À chaque bruit qu'il entendait dans les escaliers, il tressaillait ; les pas qui résonnaient dans le corridor semblaient, en passant devant sa porte, marcher sur son cœur.

Deux heures s'écoulèrent, un pas se fit entendre ; oh ! cette fois, Leone n'eut plus de doute, il avait reconnu ce pas.

La porte s'ouvrit ; Emmanuel parut.

Il était triste et cependant dans son regard filtrait un rayon de joie mal éteint par cette tristesse.

— Eh bien ! Leone, demanda-t-il après avoir refermé la porte, as-tu réfléchi ?

— Monseigneur, répondit Leone, lorsque vous m'avez quitté, mes réflexions étaient déjà faites.

— De sorte que tu persistes à me quitter ?

Leone n'eut pas la force de répondre ; il se contenta de faire avec la tête un signe affirmatif.

— Et cela, continua Emmanuel avec un sourire mélancolique, et cela surtout, parce que je vais être un grand prince et avoir une cour brillante ?

Leone inclina de nouveau la tête.

— Eh bien ! dit Emmanuel avec une certaine amertume, sur ce point, Leone, rassure-toi ! Je suis aujourd'hui plus pauvre et plus misérable que je ne l'ai jamais été.

Leone releva la tête, et Emmanuel put voir dans ses beaux yeux l'étonnement briller à travers les larmes.

— Le second fils du roi de France, le duc d'Orléans, est mort, dit Emmanuel ; de sorte que le traité de Crespy est rompu.

— Et… et ?… demanda Leone, interrogeant Emmanuel avec tous les muscles de son visage ?

— Et, reprit Emmanuel, comme l'empereur Charles Quint, mon oncle, ne donne pas le duché de Milan à mon cousin François Ier, mon cousin François Ier ne rend pas ses États à mon père.

— Mais, demanda Leone avec un inexprimable sentiment d'angoisse, le mariage avec la fille du roi Ferdinand, ce mariage proposé par l'empereur lui-même… ce mariage a toujours lieu ?

— Eh ! mon pauvre Leone, dit le jeune homme, celui que l'empereur Charles Quint voulait faire épouser à sa nièce, c'était le comte de Bresse, le prince de Piémont, le duc de Savoie ; c'était un mari couronné enfin, mais non pas le pauvre Emmanuel Philibert qui n'a plus de tous ses États que la ville de Nice, la vallée d'Aoste et trois ou quatre bicoques éparses dans la Savoie et le Piémont.

— Oh ! s'écria Leone avec un sentiment de joie qu'il lui fut impossible d'étouffer.

Mais, presque aussitôt, ressaisissant cette puissance sur lui-même qui menaçait de lui échapper :

— N'importe ! dit-il, cela ne doit rien changer à ce qui a été arrêté, monseigneur.

— Ainsi, demanda Emmanuel plus triste et plus sombre à cette résolution de l'enfant qu'il ne l'avait été à la nouvelle de la perte de ses États, tu me quittes toujours, Leone ?

— Comme il le fallait hier, il le faut encore aujourd'hui, Emmanuel.

— Hier, Leone, j'étais riche, j'étais puissant, j'avais une couronne ducale sur la tête ; aujourd'hui, je suis pauvre, je suis dépouillé et n'ai plus qu'une épée à la main. En me quittant hier, Leone, tu n'étais que cruel ; en me quittant aujourd'hui, tu es ingrat !… Adieu Leone !

— Ingrat ! s'écria Leone. Oh ! mon Dieu, vous l'entendez, il dit que je suis ingrat !

Puis, comme, l'œil sombre et les sourcils froncés, le jeune prince s'apprêtait à sortir de la chambre :

— Oh ! Emmanuel, Emmanuel, s'écria Leone, ne me quitte pas ainsi, j'en mourrais !

Emmanuel se retourna et vit l'enfant, les bras étendus vers lui ; il était pâle, chancelant, prêt à s'évanouir.

Il s'élança, le soutint dans ses bras et, emporté par un premier mouvement dont il lui était impossible de se rendre compte, il appuya ses lèvres sur les lèvres de Leone.

Leone jeta un cri aussi douloureux que si un fer rouge l'eût touché, se renversa en arrière, et s'évanouit.

L'agrafe de son pourpoint serrait sa gorge : Emmanuel l'ouvrit ; puis, comme l'enfant étouffait dans sa fraise empesée, il déchira la fraise et, pour lui donner de l'air, fit sauter en même temps tous les boutons de sa veste.

Mais, alors, ce fut lui qui à son tour jeta un cri, non pas de douleur, mais de surprise, mais d'étonnement, mais de joie.

Leone était une femme.

En revenant à lui, Leone n'existait plus ; seulement, Leona était la maîtresse d'Emmanuel Philibert.

Dès lors, il ne fut plus question pour la pauvre enfant de se séparer de son amant à qui, sans un mot d'explication, tout était expliqué, tristesse, solitude, désir de fuite. En s'apercevant qu'elle aimait Emmanuel Philibert, Leona avait voulu se séparer de lui, mais du moment où le jeune homme lui eut pris son amour, Leona lui donna sa vie.

Pour tous, le page continua d'être un jeune homme, et s'appela Leone.

Pour Emmanuel Philibert seulement, Leone fut une belle jeune fille, et s'appela Leona.

Comme prince, Emmanuel Philibert avait perdu la Bresse, le Piémont et la Savoie, à l'exception de Nice, de la vallée d'Aoste et de la ville de Verceil.

Mais, comme homme, il n'avait rien perdu, puisque Dieu lui donnait Scianca-Ferro et Leona, c'est-à-dire les deux plus magnifiques présents que, dans sa libéralité céleste, Dieu puisse faire à l'un de ses élus :

Le dévouement et l'amour !

q

Chapitre 10 Les trois messages.

Disons, maintenant, en peu de lignes ce qui s'était passé pendant la période de temps écoulée entre cette époque et celle où nous sommes arrivés.
Emmanuel Philibert avait dit à Leone qu'il ne lui restait plus que son épée.

La ligue des protestants d'Allemagne, soulevée par Jean Frédéric, l'électeur de Saxe, qui s'inquiétait des empiétements successifs de l'Empire, avait, en éclatant, donné au jeune prince une occasion d'offrir cette épée à Charles Quint.

Cette fois, celui-ci l'accepta.

Le prétexte saisi par les princes protestants fut que, tant que vivait l'empereur, Ferdinand, son frère, ne pouvait être roi des romains.

La ligue se forma dans la petite ville de Smalkalde, située dans le comté de Hennecery et appartenant au Landgrave de Hesse : de là le nom de ligue de Smalkalde, qu'elle prit et sous lequel elle est connue.

Henry VIII avait eu scrupule et s'était abstenu ; François Ier, au contraire, y était entré de tout cœur.

La chose datait de loin ; elle datait du 22 décembre 1530, jour de la première réunion.

Soliman, lui aussi, était dans cette ligue. De fait, il y avait prêté son secours, en venant mettre le siège devant Messine, en 1532.

Mais Charles Quint avait marché contre lui avec une armée de quatre-vingt-dix mille fantassins et de trente mille chevaux, et l'avait forcé à lever le siège.

Mais, la peste aidant, il avait détruit l'armée de François Ier en Italie, de sorte que d'un côté, était intervenu le traité de Cambrai, le 5 août 1529, et, de l'autre, le traité de Nuremberg, le 23 juillet 1532, qui avaient pour quelques instants rendu la paix à l'Europe.

On connaît déjà la durée des traités faits avec François Ier. Le traité de Nuremberg fut rompu et la ligue de Smalkalde, qui avait eu le temps de réunir toutes ses forces, éclata.

L'empereur marcha en personne contre les Smalkaldistes. Ce qui se passait en Allemagne semblait toujours le toucher plus particulièrement que ce qui se passait ailleurs.

C'est que Charles Quint comprenait que, depuis la décadence de la papauté, la plus grande puissance de ce monde, c'était l'empire.

Ce fut dans ces circonstances que, le 27 mai 1545, Emmanuel Philibert partit pour Worms où se tenait l'empereur. Le jeune prince était, comme toujours, accompagné de Scianca-Ferro et de Leone.

Il était suivi de quarante gentilshommes.

C'était toute l'armée qu'avait pu lever dans ses États et envoyer à son beau-frère celui qui portait encore les titres de duc de Savoie, de Chablais et d'Aoste ; de prince de Piémont, d'Achaïe et de la Morée ; de comte de Genève, de Nice, d'Asti, de Bresse et de Romont ; de baron de Vaud, de Gex et de Faucigny ; de seigneur de Verceil, de Beaufort, du Bugey et de Fribourg ; de prince et vi-

caire perpétuel du Saint Empire ; de marquis d'Italie et de roi de Chypre.

Charles Quint reçut son neveu à merveille ; il permit qu'on lui donnât en sa présence le titre de Majesté à cause de ce royaume de Chypre, sur lequel son père prétendait avoir des droits.

Emmanuel Philibert paya cette bonne réception en faisant des prodiges de valeur à la bataille d'Ingolstadt et à celle de Mühlberg.

Cette dernière termina la lutte. Dix des quarante gentilshommes d'Emmanuel Philibert manquaient le soir à l'appel de leur chef. Ils étaient morts ou blessés.

Quant à Scianca-Ferro, reconnaissant au milieu du combat l'électeur Jean Frédéric à son puissant cheval frison, à sa taille gigantesque et aux coups terribles qu'il frappait, il s'était particulièrement attaché à lui.

Certes, le jeune homme eût gagné là son nom de Scianca-Ferro, si ce nom ne lui eût pas été donné depuis longtemps.

D'un coup de masse de sa terrible hache d'armes, il avait brisé d'abord le bras droit du prince, puis d'un coup du tranchant, il lui avait coupé à la fois le casque et la figure, si bien que lorsque le prisonnier leva la visière mutilée de ce casque devant l'empereur, il fut obligé de se nommer : son visage n'était qu'une effroyable plaie.

Un mois auparavant, François Ier était mort. En mourant, il avait dit à son fils que tous les malheurs de la France lui étaient venus de son alliance avec les protestants et les Turcs ; et, reconnaissant que Charles Quint avait pour lui le Dieu tout-puissant, il

avait recommandé au futur roi de France de se maintenir en paix avec lui.

Il y eut alors un instant de repos, pendant lequel Emmanuel Philibert alla voir son père à Verceil. L'entrevue fut tendre et pleine d'un profond amour. Sans doute le duc de Savoie avait le pressentiment qu'il embrassait son fils pour la dernière fois.

La recommandation de François Ier à Henri II ne laissa pas de profondes racines dans le cœur de ce roi sans génie militaire, mais aux instincts belliqueux, et la guerre se ralluma en Italie à propos de l'assassinat du duc de Plaisance, ce Paul Louis Farnèse, fils aîné de Paul III, dont nous avons déjà parlé.

Il fut assassiné à Plaisance en 1548 par Pallavicini, Landi, Anguisuola et Gonfalonieri qui, aussitôt après l'assassinat, remirent la ville à Ferdinand de Gonzague, gouverneur du Milanais pour Charles Quint.

De son côté, Octave Farnèse, second fils de Paul III, s'était emparé de Parme, et afin de n'être pas obligé de la rendre, avait invoqué la protection du roi Henri II.

Or, du vivant même de Paul Louis, Charles Quint n'avait cessé de réclamer Parme et Plaisance, comme villes faisant partie du duché de Milan.

On se rappelle les démêlés qu'il avait eus à Nice à ce sujet avec le pape Paul III.

Il n'en fallut pas davantage pour rallumer la guerre qui éclata en même temps en Italie et dans les Pays-Bas.

C’est en Flandre comme toujours que Charles Quint réunit son plus grand effort. C’est donc tout naturellement vers le nord que nos yeux qui cherchaient Emmanuel Philibert se sont tournés dès le commencement de ce livre.

Nous avons dit comment, après le siège de Metz et la prise de Thérouanne et d’Hesdin, l’empereur, en chargeant son neveu de rebâtir cette dernière ville, l’avait nommé général en chef de ses armées de Flandre et gouverneur des Pays-Bas.

Alors, comme pour faire contrepoids à ce grand honneur, une douleur suprême était venue frapper au cœur Emmanuel Philibert.

Le 17 septembre 1553, son père, le duc de Savoie, était mort !

C’est avec cette qualité de général en chef et avec ce deuil de la mort de son père, sinon conservé sur ses habits, du moins tel que celui d’Hamlet encore empreint sur son visage, que nous l’avons vu apparaître sortant du camp impérial, et c’est après avoir fait respecter son autorité à la manière dont autrefois Romulus avait fait respecter la sienne, que nous l’y voyons rentrer.

Un messager de Charles Quint l’attendait devant sa tente : l’empereur désirait lui parler à l’instant même.

Emmanuel mit aussitôt pied à terre, jeta la bride de son cheval aux mains d’un de ses hommes, fit à son écuyer et à son page un signe de tête, indiquant qu’il ne s’éloignait d’eux que pour le temps qu’allait lui prendre Charles Quint, dénoua le ceinturon de son épée, mit cette épée sous son bras ainsi qu’il avait l’habitude de faire quand il marchait à pied, et cela, afin que s’il était besoin de tirer cette épée hors du fourreau, la poignée en fût toujours à

la portée de sa main ; après quoi il s'achemina vers la tente du moderne César.

La sentinelle lui présenta les armes et il entra précédé du messager qui allait annoncer à l'empereur son arrivée.

La tente de campagne de l'empereur était divisée en quatre compartiments, sans compter une espèce d'antichambre, ou plutôt, de portique soutenu par quatre piliers.

Ces quatre compartiments de la tente impériale servaient, l'un de salle à manger, l'autre de salon, l'autre de chambre à coucher et l'autre de cabinet de travail.

Chacun d'eux avait été meublé par le don d'une ville et orné par le trophée d'une victoire.

Le seul trophée de la chambre à coucher de l'empereur était l'épée de François Ier, suspendue au chevet de son lit. Ce trophée était simple comme on voit, mais il avait plus de prix aux yeux de Charles Quint, qui emporta cette épée jusque dans le monastère de St-Just, que les trophées des trois autres chambres.

Celui qui écrit ces lignes a souvent, avec un triste et mélancolique regard vers le passé, tenu et tiré cette épée qui avait été tenue et tirée par François Ier qui la rendit, Charles Quint qui la reçut, et Napoléon qui la reprit.

Étrange néant des choses de ce monde ! devenue à peu près l'unique dot d'une belle princesse déchue, elle est aujourd'hui la propriété d'un serviteur de Catherine II !

Ô François Ier ! ô Charles Quint ! ô Napoléon !

Dans l'antichambre, quoiqu'il ne fît que la traverser, Emmanuel Philibert, avec ce coup d'œil du chef qui voit tout d'un regard et en une seconde, Emmanuel Philibert, disons-nous, remarqua un homme dont les mains étaient liées au dos et qui était gardé par quatre soldats.

L'homme garrotté était vêtu en paysan ; mais comme sa tête était découverte, Emmanuel Philibert crut voir que ni ses cheveux, ni son teint, n'étaient d'accord avec ses vêtements.

Il pensa que c'était un espion français que l'on venait d'arrêter, et qu'à propos de cet espion, l'empereur le faisait demander.

Charles Quint était dans son cabinet de travail : aussitôt annoncé, le duc fut introduit près de l'empereur.

Charles Quint, né avec le seizième siècle, était alors un homme de cinquante-cinq ans ; petit de taille, mais vigoureux. Son œil vif étincelait sous ses sourcils, quand toutefois la douleur n'en éteignait pas la lumière.

Ses cheveux grisonnaient, mais sa barbe plus épaisse que longue était restée d'un roux ardent.

Il se tenait couché sur une espèce de divan turc recouvert d'étoffes d'Orient prises dans la tente de Soliman devant Vienne.

À la portée de sa main brillait un trophée de kandjars et de cimeterres arabes. Il était enveloppé dans une longue robe de chambre de velours noir fourrée de martre. Son visage était sombre et il paraissait attendre Emmanuel Philibert avec impatience.

Cependant, lorsqu'on lui eut annoncé le duc, cette expression d'impatience disparut à l'instant même, comme disparaît sous un souffle d'aquilon un nuage qui obscurcissait la clarté du jour.

Pendant quarante ans de règne, l'empereur avait eu le temps d'apprendre à composer son visage et, il faut le dire, personne n'était plus habile que lui dans cet art.

Au premier coup d'œil qu'il jeta sur l'empereur, Emmanuel Philibert comprit néanmoins que celui-ci avait à l'entretenir de choses graves.

Charles Quint, en apercevant son neveu, tourna la tête de son côté, et faisant un effort pour changer de position, il lui adressa de la main et de la tête un salut amical.

Emmanuel Philibert s'inclina respectueusement.

L'empereur attaqua la conversation en italien. Lui qui regretta toute sa vie de n'avoir jamais pu apprendre le latin ni le grec, parlait également bien cinq langues vivantes : l'italien, l'espagnol, l'anglais, le flamand et le français. Il expliquait lui-même l'usage qu'il faisait de ces cinq langues.

— J'ai appris l'italien, disait-il, pour parler au pape, l'espagnol pour parler à ma mère Jeanne, l'anglais pour parler à ma tante Catherine, le flamand pour parler à mes concitoyens et à mes amis, enfin le français pour me parler à moi-même.

Quelque hâte qu'il eût de causer de ses affaires avec ceux qu'il mandait près de lui, l'empereur commençait toujours par leur dire quelques mots des leurs.

— Eh bien ! demanda-t-il en italien, quelles nouvelles du camp ?

— Sire, répondit Emmanuel Philibert, en employant la même langue dont Charles Quint s'était servi et qui du reste était sa langue maternelle, une nouvelle que votre majesté ne tarderait pas à savoir, si je ne la lui apprenais moi-même. Cette nouvelle, c'est que, pour qu'on respecte mon titre et votre autorité, je viens d'être obligé de faire un grand exemple.

— Un grand exemple, répéta distraitement l'empereur qui rentrait déjà dans ses propres pensées, et lequel ?

Emmanuel Philibert commença le récit de ce qui s'était passé entre lui et le comte de Waldeck. Mais quelque importance qu'eût la narration, il était évident que Charles Quint ne l'écoutait que des oreilles ; l'esprit était ailleurs.

— Bien ! dit pour la troisième fois l'empereur, lorsque Emmanuel Philibert eut terminé.

Seulement plongé, comme il l'était, en lui-même, il n'avait, selon toute probabilité, pas entendu un mot du rapport que venait de lui faire son général.

En effet, pendant tout le temps qu'avait duré le récit, l'empereur, pour cacher sa préoccupation sans doute, avait regardé en les faisant mouvoir avec difficulté les doigts de sa main droite, tordus et déformés par la goutte.

C'était là la véritable ennemie de Charles Quint, ennemie bien autrement acharnée contre lui que Soliman, François Ier et Henri II.

La goutte et Luther, c'étaient les deux démons qui le visitaient incessamment.

Aussi les mettait-il tous deux sur le même rang.

— Ah ! sans Luther et sans ma goutte, disait-il parfois, en prenant à poignée sa barbe rousse, lorsqu'il descendait de cheval, rompu par la fatigue d'une longue route ou l'effort d'une rude bataille, ah ! sans Luther et sans ma goutte, comme je dormirais cette nuit !

Il se fit un instant de silence entre le récit d'Emmanuel Philibert et la reprise de la conversation de l'empereur.

Enfin, celui-ci se retournant vers son neveu :

— Moi aussi, dit-il, j'ai des nouvelles à t'apprendre, et de mauvaises nouvelles !

— D'où cela, auguste empereur ?

— De Rome

— Le pape est élu ?

— Oui.

— Et il a nom ?

— Pierre Caraffa. Celui qu'il remplace était justement de mon âge, Emmanuel, né la même année que moi : Marcel II… Pauvre Marcel, sa mort ne me dit-elle pas de me préparer à mourir !

— Sire, dit Emmanuel, je crois qu'il ne faudrait pas arrêter votre esprit sur cet événement, et juger la mort du pape Marcel au point de vue d'une mort ordinaire. Marcel Cervino, cardinal,

était sain, robuste et eût peut-être vécu jusqu'à cent ans ; le cardinal Marcel Cervino, devenu le pape Marcel II, est mort en vingt jours.

— Oui, je le sais bien, répondit Charles Quint tout pensif, il était aussi trop pressé d'être pape. Il s'est fait couronner de la tiare le jour du Vendredi Saint, c'est-à-dire le même jour où Notre Seigneur a été couronné d'épines. Voilà ce qui lui aura porté malheur. Aussi je me préoccupe moins de cette mort que de l'élection de Paul IV.

— Et cependant, si je ne me trompe, sire, dit Emmanuel Philibert, Paul IV est un Napolitain, c'est-à-dire un sujet de votre majesté.

— Oui, sans doute, mais on m'a toujours fait de mauvais rapports de ce cardinal et, pendant tout le temps qu'il a été à la cour d'Espagne, j'ai eu personnellement à m'en plaindre. Ah ! continua Charles Quint avec l'expression de la fatigue, il me va falloir recommencer avec lui la lutte que je soutiens depuis vingt ans avec ses prédécesseurs, et je suis au bout de mes forces !

— Oh ! sire !

Charles Quint tomba dans une espèce de rêverie dont il sortit presque aussitôt.

— Au reste, ajouta-t-il, comme se parlant à lui-même et avec un soupir, peut-être celui-là me trompera-t-il ainsi que m'ont trompé les autres papes ; ils sont presque toujours l'opposé de ce qu'ils étaient étant cardinaux. J'avais cru le Médicis, le Clément VII, un homme d'un esprit paisible, ferme et constant : bon ! voilà qu'on le nomme pape et il se trouve que j'ai erré en tous

points : c'est un esprit inquiet, brouillon et variable. Tout au contraire, je m'étais imaginé que Jules III négligerait les affaires pour les plaisirs, qu'il ne s'occuperait que de divertissements et de fêtes : peccato ! il ne s'est jamais trouvé de pape plus diligent, plus appliqué et se souciant moins des joies de ce monde que celui-là. Nous en a-t-il donné de la besogne, lui et son cardinal Polus, à propos du mariage de Philippe II avec sa cousine Marie Tudor ! Si nous n'avions pas arrêté cet enragé Polus à Ausbourg, qui sait si aujourd'hui le mariage serait consommé ? Ah ! pauvre Marcel, dit l'empereur en poussant un second soupir encore plus expressif que le premier, ce n'est point parce que tu t'es fait couronner le jour du Vendredi Saint que tu n'as survécu que vingt jours à ton intronisation, c'est parce que tu étais mon ami !

— Laissons faire le temps, auguste empereur, dit Emmanuel Philibert ; votre majesté avoue elle-même s'être trompée sur Clément VII et sur Jules III ; peut-être se trompe-t-elle aussi sur Paul IV.

— Dieu le veuille ! mais j'en doute.

On entendit du bruit à la porte.

— Qu'y a-t-il ? demanda Charles Quint avec impatience, j'avais dit que l'on ne nous dérangeât point. Voyez donc à qui on en veut, Emmanuel.

Le duc souleva la draperie qui pendait devant la porte, échangea une demande et une réponse avec les personnes qui se trouvaient dans le compartiment voisin, et, se tournant vers l'empereur :

— Sire, dit-il, c'est un courrier qui arrive d'Espagne, de Tordesillas.

— Oh ! fais entrer, mon enfant ; des nouvelles de ma bonne mère sans doute !

Le messager parut.

— Oui, n'est-ce pas, dit en espagnol Charles Quint au messager, des nouvelles de ma mère ?

Le messager, sans répondre, tendit une lettre à Emmanuel Philibert, qui la lui prit des mains.

— Donne, Emmanuel, donne, dit l'empereur ; et elle se porte bien, n'est-ce pas ?

Le messager continua de garder le silence.

De son côté, Emmanuel hésitait à donner la lettre à Charles Quint : elle était cachetée de noir.

Charles Quint vit le cachet et frissonna.

— Hein ! dit-il, l'élection de Paul IV, voilà déjà qu'elle me porte malheur !... Donne, mon enfant, continua-t-il en tendant la main à Emmanuel.

Emmanuel obéit ; tarder plus longtemps eût été puéril.

— Auguste, dit-il en remettant la lettre à Charles Quint, souviens-toi que tu es homme !

— Oui, reprit Charles Quint, c'est ce que l'on disait aux anciens triomphateurs... Et, tout tremblant, il ouvrit la lettre.

Elle ne contenait que quelques lignes, et cependant, pour les lire, il s'y reprit à deux ou trois fois.

Les larmes troublaient sa vue ; ses yeux hâves, desséchés par l'ambition, étaient étonnés eux-mêmes de ce miracle ; ils retrouvaient des pleurs.

Lorsqu'il eut fini, il tendit la lettre à Emmanuel Philibert qui la reprit de ses mains, et se laissant aller à la renverse sur son divan :

— Morte ! dit-il, morte le 13 avril 1555, juste le même jour où Pierre Caraffa a été nommé pape ! Hein ! mon fils, quand je te disais que cet homme me porterait malheur !

Emmanuel avait jeté les yeux sur la lettre. Elle était signée du notaire royal de Tordesillas ; elle annonçait en effet la mort de Jeanne de Castille, mère de Charles Quint, plus connue dans l'histoire sous le nom de Jeanne la Folle.

Il resta un instant immobile devant cette grande douleur qu'il ne savait pas où toucher, car Charles Quint adorait sa mère.

— Auguste, murmura-t-il enfin, rappelle-toi tout ce que tu as eu la bonté de me dire quand moi aussi, il y a deux ans, j'ai eu le malheur de perdre mon père.

— Oui, l'on dit tout cela, reprit l'empereur, on trouve de bonnes raisons pour consoler les autres ; et puis, vienne notre tour, nous sommes impuissants à nous consoler nous-mêmes.

— Aussi, je ne te console pas, Auguste, dit Emmanuel, au contraire je te dis : pleure, pleure, tu n'es qu'un homme !

— Quelle vie douloureuse que la sienne, Emmanuel, dit Charles Quint ! En 1496, elle épouse mon père Philippe le Beau, elle l'adorait ; en 1506 il meurt empoisonné d'un verre d'eau qu'il boit en jouant à la paume : elle devient folle de douleur. Depuis cinquante ans, elle attendait la résurrection de son époux, que pour la consoler un chartreux lui avait promise, et depuis cinquante ans, elle n'était point sortie de Tordesillas, excepté, lorsqu'en 1517, elle vint au-devant de moi à Villa-Viciosa et me mit elle-même la couronne d'Espagne sur la tête. Folle de l'amour qu'elle avait eu pour son mari, elle ne reprenait sa raison que lorsqu'elle s'occupait de son fils ! Pauvre mère ! Tout mon règne au moins attestera le respect que j'avais pour elle. Aucune chose d'importance ne s'est faite en Espagne, depuis quarante ans, qu'on n'ait pris son conseil, non qu'elle pût le donner toujours, mais c'était mon devoir de fils d'agir ainsi, et je l'accomplissais. Sais-tu que, toute espagnole et bonne espagnole qu'elle était, elle est venue accoucher dans les Flandres afin que je pusse être un jour empereur, à la place de mon aïeul Maximilien ! Sais-tu que toute mère qu'elle était, elle a renoncé à me nourrir, de peur que rien que pour avoir sucé son lait, on m'accusât d'être trop espagnol ! Et en effet, avoir été le nourrisson d'Anne Sterel et être bourgeois de Gand, voilà les deux principaux titres auxquels j'ai dû la couronne impériale. Eh bien ! dès avant ma naissance, ma mère avait prévu tout cela. Que puis-je lui faire après sa mort, moi ? De belles funérailles ? Elle les aura. Mais, en vérité, être empereur d'Allemagne, roi d'Espagne, de Naples, de Sicile et des deux Indes, avoir un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais, comme disent mes flatteurs, et ne pouvoir pas faire à sa mère morte autre chose que de belles funérailles ! Ah ! Emmanuel, la puissance de l'homme le plus puissant est bien bornée !

En ce moment, la portière de la tente se souleva de nouveau et l'on vit par l'ouverture un officier tout couvert de poussière et qui semblait, lui aussi, porteur de nouvelles pressées.

L'expression du visage de l'empereur était si douloureuse que l'huissier qui avait pris sur lui, vu l'importance des nouvelles qu'apportait sans doute le troisième messager, de violer la consigne, en pénétrant dans le cabinet de Charles Quint, s'arrêta court.

Mais Charles Quint avait vu l'officier couvert de poussière :

— Entrez ! dit-il en flamand au messager ; qu'y a-t-il ?

— Auguste empereur, dit celui-ci en s'inclinant, le roi Henri II vient de se mettre en campagne avec trois corps d'armée : le premier commandé par lui-même, ayant sous ses ordres le connétable de Montmorency ; le second commandé par le maréchal de Saint-André, et le troisième commandé par le duc de Nevers.

— Eh bien, après ? demanda l'empereur.

— Après, sire, le roi de France a mis le siège devant Marienbourg et l'a prise ; à cette heure, il marche sur Bouvines.

— Et quel jour a-t-il mis le siège devant Marienbourg ? dit Charles Quint.

— Le 13 avril dernier, sire !

Charles Quint se retourna vers Emmanuel Philibert.

— Eh bien ! lui demanda-t-il en français, que dis-tu de la date, Emmanuel ?

— Fatale en effet ! répondit celui-ci.

— C'est bien, monsieur, dit Charles Quint au messager, laissez-nous.

Puis, à l'huissier :

— Qu'on prenne soin de ce capitaine comme s'il apportait une bonne nouvelle, dit l'empereur. Allez !

Cette fois, Emmanuel Philibert n'attendit pas que l'empereur l'interrogeât. Avant même que la portière fût retombée, il prit la parole.

— Par bonheur, dit-il, si nous ne pouvons rien, auguste empereur, contre l'élection de Paul IV, si nous ne pouvons rien contre la mort de votre mère bien aimée, au moins pouvons-nous quelque chose contre la prise de Marienbourg.

— Et que pouvons-nous ?

— La reprendre, pardieu !

— Oui, toi, mais non pas moi, Emmanuel.

— Comment, non pas vous, fit le prince de Piémont ?

Charles Quint se laissa glisser le long de son divan et, se dressant sur ses pieds avec peine, il essaya de marcher, et ce ne fut qu'en boitant qu'il fit quelques pas.

Il secoua la tête et, se tournant vers son neveu :

— Tiens, regarde mes jambes, dit-il, elles ne me soutiennent plus maintenant, ni à pied ni à cheval ; regarde mes mains, elles ne peuvent plus serrer une épée. C'est un avis, Emmanuel : celui qui ne peut plus tenir l'épée ne peut plus tenir le sceptre.

— Que dites-vous, sire, s'écria Emmanuel stupéfait ?

— Une chose à laquelle j'ai pensé bien souvent et à laquelle je penserai encore. Emmanuel, tout m'avertit qu'il est temps de laisser ma place à un autre : la surprise d'Inspruck d'où j'ai été obligé de fuir à demi-nu, la retraite de Metz où j'ai laissé le tiers de mon armée et la moitié de ma réputation, et plus que tout cela, vois-tu, ce mal auquel les forces humaines ne sauraient résister longtemps, ce mal que la médecine ne peut guérir, mal affreux, inexorable, cruel, qui envahit le corps depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, qui ne laisse aucune partie saine, qui contracte les nerfs par d'intolérables douleurs, qui pénètre les os, qui glace la moelle, qui convertit en craie solide cette huile bienfaisante répandue par la nature dans nos articulations pour en faciliter les mouvements ; ce mal qui mutile l'homme, membre à membre, plus cruellement, plus sûrement que ne le fait le fer, que ne le fait le feu, que ne le font toutes les destructions guerrières et qui brise la sérénité, la force et la liberté de l'âme dans les tortures de la nature. Ce mal me crie incessamment : "Assez de pouvoir, assez de règne, assez de puissance comme cela ! Rentre dans le néant de la vie, avant de rentrer dans le néant de la tombe. Charles, par la divine clémence, empereur des romains, Charles toujours auguste, Charles roi de Germanie, de Castille, de Léon, de Grenade, d'Aragon, de Naples, de Sicile, de Majorque, de Sardaigne, des îles et des Indes de la mer Océane et de la mer Atlantique, à un autre ! à un autre !"

Emmanuel voulut parler.

L'empereur l'arrêta d'un geste.

— Et puis, et puis, reprit Charles Quint, autre chose encore que j'avais oublié de te dire ! Comme si la dissolution de ce pauvre corps était trop lente au gré des désirs de mes ennemis, comme si je n'avais pas assez des défaites, des hérésies, de la goutte ; voilà le poignard qui s'en mêle !

— Comment, le poignard ? s'écria Emmanuel.

La figure de Charles Quint se rembrunit.

— On a tenté de m'assassiner aujourd'hui, dit-il.

— On a voulu assassiner votre majesté ! fit Emmanuel avec épouvante.

— Pourquoi pas, répondit Charles Quint avec un sombre sourire. Ne m'as-tu pas dit tout à l'heure de me rappeler que j'étais homme !

— Oh ! s'écria Emmanuel, encore mal remis de l'émotion que lui avait causée cette nouvelle, et quel est le misérable ?...

— Ah ! voilà, dit l'empereur, quel est le misérable ?... Je tiens le poignard, non la main !

— En effet, dit Emmanuel, cet homme que, tout à l'heure, j'ai vu garrotté dans l'antichambre...

— C'est ce misérable, comme tu l'appelles, Emmanuel. Seulement, par qui m'est-il dépêché ? Est-ce par le Turc ? Je n'en crois rien ; Soliman est un ennemi loyal. Henri II, je ne le soupçonne même pas. Paul IV, il n'y a pas encore assez longtemps qu'il est élu, et puis les papes... cela préfère en général le poison au poignard : Ecclesia abhorret a sanguine. Octave Farnèse, c'est un bien petit compagnon pour s'attaquer à moi, oiseau impérial que

Maurice n'osait prendre, ne connaissant pas, disait-il, de cage assez grande pour l'enfermer. Est-ce par les luthériens d'Ausbourg, les calvinistes de Genève ? Je m'y perds, et cependant, je voudrais bien savoir. Écoute, Emmanuel, cet homme a refusé de répondre à mes interrogations. Prends-le, emmène-le dans ta tente, interroge-le à ton tour, fais de lui ce qu'il te plaira, je te le donne, mais tu m'entends, il faut qu'il parle ! Plus l'ennemi est puissant et rapproché de moi, plus il m'importe de le connaître.

Puis, après une pause d'un instant, il fixa son regard sur Emmanuel Philibert qui, pensif, tenait les yeux baissés vers la terre.

— À propos, dit-il, ton cousin Philippe II est arrivé à Bruxelles.

La transition était si brusque qu'Emmanuel tressaillit.

Il releva la tête, et son regard rencontra celui de l'empereur.

Cette fois il frissonna.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Eh bien, reprit Charles Quint, je serais heureux de revoir mon fils ! Ne dirait-on pas qu'il devine que le moment est favorable et que l'heure est venue pour lui de me succéder ? Mais, avant que je le revoie, Emmanuel, je te recommande mon assassin.

— Dans une heure, répondit Emmanuel, votre majesté saura tout ce qu'elle désire savoir.

Et, s'inclinant devant l'empereur, qui lui tendait sa main mutilée, Emmanuel Philibert se retira convaincu que la chose dont Charles Quint ne lui avait parlé qu'à titre d'annexe à la conversa-

tion, était, de tous les événements de cette journée, celui auquel en réalité il attachait le plus d'importance.

q

Chapitre 11 Odoardo Maraviglia.

En se retirant Emmanuel Philibert jeta un nouveau regard sur le prisonnier, et ce regard le confirma dans son idée première, c'est-à-dire qu'il allait avoir affaire à un gentilhomme.
Il fit signe au chef des quatre soldats de s'approcher de lui.

— Mon ami, dit-il, dans cinq minutes, tu amèneras, par l'ordre de l'empereur, cet homme sous ma tente.

Emmanuel eût pu se dispenser d'invoquer le nom de Charles Quint ; on savait que celui-ci lui avait délégué tous ses pouvoirs, et en général les soldats, qui l'adoraient, lui obéissaient comme ils eussent obéi à l'empereur lui-même.

— Votre ordre sera exécuté, Altesse, répondit le sergent.

Le duc reprit le chemin de son logis.

La tente d'Emmanuel n'était point comme celle de l'empereur un splendide pavillon divisé en quatre compartiments ; c'était la tente d'un soldat, coupée en deux par une simple toile.

Scianca-Ferro était assis à la porte.

— Reste où tu es, lui dit Emmanuel ; seulement, prends une arme quelconque.

— Pourquoi faire ? demanda Scianca-Ferro.

— On va amener ici un homme qui a tenté d'assassiner l'empereur. Je compte l'interroger seul à seul. Regarde-le quand il va entrer, et s'il manquait à la parole qu'il me donnera sans doute, en essayant de fuir, arrête-le, mais vivant, tu entends ; il est important qu'il vive.

— Alors, dit Scianca-Ferro, je n'ai pas besoin d'armes, mes bras suffiront.

— Fais comme il te plaira, te voilà prévenu.

— Sois tranquille, dit Scianca-Ferro.

Scianca-Ferro avait continué à tutoyer son frère de lait, ou plutôt celui-ci, fidèle aux traditions saintes de l'enfance, avait exigé que Scianca-Ferro continuât de le tutoyer.

Le prince entra dans sa tente et trouva Leone, ou plutôt Leona, qui l'attendait.

Comme il rentrait seul et comme le rideau de la tente était retombé derrière lui, Leona vint à sa rencontre, les deux bras ouverts.

— Ami, dit-elle, te voici enfin ! Quelle scène terrible, mon Dieu, que celle à laquelle nous avons assisté ! Hélas ! tu avais bien raison en me disant qu'à mon émotion et à ma pâleur, on m'eût prise pour une femme.

— Que veux-tu, Leona ; ce sont les scènes habituelles de la vie d'un soldat, et tu devrais y être accoutumée maintenant.

Puis, en souriant :

— Vois Scianca-Ferro, ajouta-t-il, et prends modèle sur lui !

— Comment dis-tu de ces paroles-là même en riant, Emmanuel ? Scianca-Ferro est un homme ; il t'aime autant qu'un homme peut aimer un autre homme, je le sais bien ; mais moi, Emmanuel, je t'aime comme je ne saurais dire que je t'aime, comme la chose sans laquelle on ne peut vivre. Je t'aime comme la fleur aime la rosée, comme l'oiseau aime les bois, comme l'aurore aime le soleil. Avec toi, je vis, j'existe, j'aime ! Sans toi, je ne suis plus.

— Chère bien-aimée, dit Emmanuel, oui je sais que tu es à la fois la grâce, le dévouement et l'amour ; je sais que tu marches à côté de moi, mais que c'est réellement en moi que tu vis ; c'est pour cela que je n'ai avec toi ni restriction, ni secrets.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce qu'on va amener un homme ici ; parce que cet homme est un grand coupable que je vais interroger ; parce qu'il fera peut-être des révélations importantes, qui sait ? compromettant les plus grands personnages. Passe de ce côté-ci de ma tente. Écoute si tu veux, peu m'importe. Ce que j'aurai entendu, je sais que je l'aurai entendu seul.

Leona haussa doucement les épaules.

— Excepté toi, dit-elle, que me fait le reste du monde ?

Et la jeune fille, envoyant de la main une caresse à son amant, disparut derrière le rideau.

Il était temps : les cinq minutes étaient écoulées, et, avec une ponctualité toute militaire, le sergent arrivait, conduisant son

prisonnier.

Emmanuel le reçut assis, et à moitié perdu dans l'ombre. Du milieu de cette ombre, il put jeter un troisième regard plus profond et plus prolongé sur le meurtrier.

C'était un homme de trente à trente-cinq ans. Sa taille était haute, et sa figure si distinguée que son déguisement, comme nous l'avons dit, n'avait point empêché qu'Emmanuel Philibert ne le reconnût pour un gentilhomme.

— Laissez Monsieur seul avec moi, dit le prince au sergent.

Le sergent ne savait qu'obéir, il sortit avec ses trois hommes.

Le prisonnier fixa son œil vif et perçant sur Emmanuel Philibert.

Celui-ci se leva et alla droit à lui.

— Monsieur, dit-il, ces gens-là ne savaient point à qui ils avaient affaire, et ils vous ont garrotté. Vous allez me donner votre parole d'honneur de gentilhomme de ne pas essayer de fuir, et je vais vous délier les mains.

— Je suis un paysan et non un gentilhomme, dit le meurtrier. Je ne puis par conséquent vous donner ma parole d'honneur de gentilhomme.

— Si vous êtes un paysan, cette parole d'honneur de gentilhomme ne vous oblige à rien. Donnez-la donc puisque c'est le seul gage que j'exige de vous.

Le prisonnier ne répondit rien.

— Alors, dit Emmanuel, je vous délierai les mains sans parole d'honneur. Je ne crains pas de me trouver tête à tête avec un homme, cet homme n'eût-il pas d'honneur à engager !

Et le prince commença de délier les mains de l'inconnu.

Celui-ci fit un mouvement en arrière.

— Attendez, dit-il, foi de gentilhomme, je n'essaierai pas de fuir !

— Allons donc, dit Emmanuel Philibert en souriant, que diable ! on se connaît en chiens, en chevaux et en hommes.

Et il acheva de dénouer la corde.

— Là, vous voilà libre ; maintenant, causons.

Le prisonnier regarda froidement ses mains meurtries et les laissa retomber près de lui.

— Causons ! répéta-t-il avec ironie, et de quoi ?

— Mais, répondit Emmanuel Philibert, de la cause qui vous a porté à commettre un crime.

— Je n'ai rien dit, reprit l'inconnu, donc je n'ai rien à dire.

— Vous n'avez rien dit à l'empereur, que vous avez vous avez voulu tuer, cela se conçoit ; vous n'avez rien voulu dire aux soldats qui vous ont arrêté, je le comprends ; mais à moi, gentilhomme, qui vous traite non pas en assassin vulgaire, mais en gentilhomme, à moi vous direz tout.

— À quoi bon ?

— À quoi bon ? Je vais vous le dire, monsieur : à ce que je ne vous regarde pas comme un homme payé par quelque lâche qui a mis votre bras au bout du sien, n'osant pas frapper lui-même. À quoi bon ? À ce que vous ne soyez pas pendu comme un larron et un assassin de coin de bois, mais décapité comme un noble et comme un seigneur.

— On m'a menacé de la torture pour me faire parler, dit le prisonnier, qu'on me la donne !

— La torture serait une cruauté inutile, vous la subiriez et ne parleriez pas ; vous seriez mutilé et vous ne seriez pas vaincu ; vous garderiez votre secret et laisseriez la honte à vos tourmenteurs ; non, ce n'est point cela que je veux ; je veux une confidence, je veux la vérité, je veux que vous me disiez à moi, gentilhomme, général et prince, ce que vous diriez à un prêtre, et si vous me jugez indigne de vous entendre, c'est que vous n'êtes pas digne de me parler, c'est que vous êtes un de ces misérables avec lesquels je ne voulais pas vous confondre, c'est que vous avez agi sous l'influence de quelque basse passion que vous n'osez point avouer, c'est que…

Le prisonnier se redressa, et l'interrompant :

— Je me nomme Odoardo Maraviglia, monsieur. Rappelez vos souvenirs et cessez de m'insulter.

À ce nom d'Odoardo Maraviglia, Emmanuel crut entendre comme un cri mal étouffé dans l'autre compartiment de la tente ; mais ce dont il ne put douter, ce fut du mouvement qui venait d'être imprimé à la toile qui en formait la séparation.

De son côté, Emmanuel avait senti vibrer profondément ce nom dans ses souvenirs.

En effet, ce nom avait servi de prétexte à la guerre qui l'avait dépouillé de ses États.

— Odoardo Maraviglia ! dit-il ? Seriez-vous le fils de l'ambassadeur de France à Milan, de Francesco Maraviglia ?

— Je suis son fils.

Emmanuel fixa sa pensée vers les lointains de sa jeunesse. Ce nom y était inscrit, mais il n'éclaircissait en rien la situation présente.

— Votre nom, dit Emmanuel, est bien le nom d'un gentilhomme, mais il ne me rappelle aucun souvenir qui se lie au crime dont vous êtes accusé.

Odoardo sourit dédaigneusement.

— Demandez au très auguste empereur, dit-il, s'il existe dans ses souvenirs la même obscurité que dans les vôtres.

— Excusez-moi, monsieur, dit Emmanuel, à l'époque où le comte Francesco Maraviglia disparut, j'étais encore un enfant, j'avais huit ans à peine ; il n'est donc pas étonnant que j'ignore les détails d'une disparition qui, ainsi que je crois me le rappeler, est restée un mystère pour tout le monde.

— Eh bien ! monseigneur, ce mystère, je vais l'éclaircir, moi. Vous savez quel misérable prince c'était que ce dernier Sforza, flottant incessamment entre François Ier et Charles Quint, selon que le génie de la victoire favorisait l'un ou l'autre. Mon père Francesco Maraviglia était envoyé extraordinaire du roi

François Ier près de lui. C'était pendant l'année 1534. L'empereur était occupé en Afrique. Le duc de Saxe, allié de François Ier, venait de faire sa paix avec le roi des Romains. Clément VII, autre allié de la France, venait d'excommunier Henry VIII, roi d'Angleterre ; tout tournait donc au détriment de l'empereur en Italie. Le Sforza tourna comme tout le monde, abandonna Charles Quint, à qui il avait encore quatre cent mille ducats à payer, et remit toute sa fortune politique aux mains de l'envoyé extraordinaire du roi François Ier. C'était un grand triomphe. Francesco Maraviglia eut l'imprudence de s'en vanter. Les paroles qu'il avait dites traversèrent les mers et allèrent devant Tunis faire tressaillir Charles Quint. Hélas ! la fortune est changeante. Deux mois après, Clément VII, qui était la force des Français en Italie, vint à mourir ; Tunis fut prise par Charles Quint, et l'empereur, avec son armée victorieuse, aborda en Italie. Il fallait une victime expiatoire ; François Maraviglia fut marqué du destin pour cette victime. À la suite d'une querelle avec des gens de bas étage, deux Milanais furent tués par les domestiques du comte Maraviglia. Le duc n'attendait qu'un prétexte pour acquitter la parole engagée à l'auguste empereur. L'homme qui, depuis un an, était plus maître de Milan que le duc lui-même, fut arrêté comme un malfaiteur vulgaire et conduit à la citadelle. Ma mère était là ; elle avait près d'elle ma sœur, enfant de quatre ans. Moi, j'étais à Paris au Louvre ; je faisais partie des pages de François Ier. On arracha le comte des bras de ma mère ; on l'entraîna sans dire à la pauvre femme, ni ce qu'on voulait à son mari, ni où on le conduisait. Huit jours se passèrent pendant lesquels, malgré toutes les démarches qu'elle fit, la comtesse ne put rien découvrir sur le sort de son époux. Maraviglia était immensément riche, on le savait ; sa femme pouvait acheter sa liberté au poids de l'or. Une nuit, un

homme vint frapper à la porte du palais de ma mère ; on alla ouvrir à cet homme. Il demandait à parler sans témoin à la comtesse. Tout était important dans la circonstance où l'on se trouvait. Par ses amis, par les Français, ma mère avait fait répandre dans la ville qu'elle donnerait cinq cents ducats à la personne qui lui dirait d'une façon certaine où était son mari. Probablement, cet homme qui demandait à lui parler sans témoin, venait lui apporter des nouvelles du comte et, craignant d'être trahi, voulait par le tête à tête s'assurer le secret.

» Elle ne se trompait pas. Cet homme était un des geôliers de la forteresse de Milan où mon père avait été conduit. Non seulement il venait dire où était mon père, mais encore il apportait une lettre de lui. En reconnaissant l'écriture de son mari, ma mère compta les cinq cents ducats à cet homme.

» La lettre de mon père annonçait son arrestation, sa mise au secret, mais du reste n'exprimait pas de trop vives inquiétudes. Ma mère répondit à son mari de disposer d'elle. Sa vie et sa fortune étaient à lui. Cinq autres jours se passèrent. Au milieu de la nuit, le même homme vint frapper au palais ; on lui ouvrit ; son signalement était donné, il fut à l'instant même introduit près de la comtesse. La situation du prisonnier s'était aggravée ; il avait été transporté dans un autre cachot et mis au secret le plus absolu.

» Sa vie, disait le geôlier, était en péril.

» Cet homme voulait-il tirer de la comtesse quelque grosse somme, ou disait-il la vérité ? L'une ou l'autre de ces deux hypothèses pouvait être juste. La crainte l'emporta dans le cœur de ma mère. D'ailleurs, elle interrogea le geôlier et les réponses de

celui-ci, tout en portant le caractère de la cupidité, avaient aussi l'accent de la franchise.

» Elle lui donna la même somme que la première fois, et lui dit de rêver, à tout hasard, aux moyens de faire fuir le comte. Le projet d'évasion arrêté, le geôlier recevrait 5000 ducats comptant et, une fois le comte hors de péril, 20 000 autres ducats lui seraient comptés.

» C'était une fortune. Le geôlier quitta la comtesse en promettant de songer à ce qu'il venait d'entendre. De son côté, la comtesse s'enquit de la situation ; elle avait des amis près du duc ; elle sut par eux que cette situation était plus mauvaise encore que ne l'avait dit le geôlier. Il s'agissait de faire le procès au comte comme espion. Elle attendit impatiemment la visite du geôlier. Elle ne savait pas même son nom, et l'eût-elle su, n'était-ce pas perdre cet homme et se perdre elle-même que de demander un geôlier de la part de la comtesse Maraviglia ? Cependant, une chose la rassurait un peu, c'était le procès dont il était question. De quoi pouvait-on accuser mon père ? De la mort de ces deux Milanais ? C'était une affaire entre domestiques et paysans, dans laquelle un gentilhomme, un ambassadeur n'avait rien à faire. Seulement, quelques voix disaient tout bas qu'il n'y aurait point de procès, et ces voix étaient les plus sinistres de toutes, car elles laissaient à entendre que le comte n'en serait pas moins condamné. Enfin, une nuit, ma mère tressaillit au bruit du marteau de la porte ; elle commençait à reconnaître la manière de frapper de son nocturne visiteur ; elle l'attendit sur le seuil de sa chambre à coucher. Il l'aborda avec plus de mystère encore que d'habitude ; il avait trouvé un moyen de fuite et venait le proposer à la comtesse. Voici quel était ce moyen de fuite.

» Le cachot du prisonnier était séparé du logement du geôlier par un seul cabanon donnant, par une porte de fer dont le haut était grillé, dans le cachot du comte. Le geôlier avait la clef de ce second cachot comme celle du premier. Il proposait de percer le mur de sa chambre, derrière le lit, à un endroit qui pût rester caché à tous les yeux. Par cette ouverture, on entrerait dans le cabanon vide ; du cabanon vide, on entrerait dans le cachot où était le comte. Les fers du comte détachés, celui-ci passerait de son cachot dans le cabanon voisin et de ce cabanon dans la chambre du geôlier.

» Là, il trouverait une échelle de corde, à l'aide de laquelle il descendrait dans les fossés à l'endroit le plus sombre et le plus solitaire de la muraille ; une voiture attendrait le comte à cent pas du fossé, et l'emporterait hors des États du duc de toute la vitesse de deux chevaux. Le projet était bon, la comtesse l'accepta ; seulement, craignant qu'on ne la trompât au sujet du comte et qu'on ne lui dît pas qu'il était sauvé quand il resterait captif, elle exigea d'être présente à cette fuite. Le geôlier objecta la difficulté de l'introduire dans la forteresse ; mais d'un seul mot la comtesse leva cette difficulté. Elle avait obtenu pour elle et sa fille une permission de voir son mari, dont elle n'avait point usé encore : cette permission était donc valable. Le jour arrêté pour la fuite du comte, elle entrerait dans la forteresse à la nuit tombante ; elle verrait le comte, puis, en le quittant, au lieu de sortir de la forteresse, elle profiterait de l'obscurité pour entrer chez le geôlier. Là, elle attendrait le moment de l'évasion du prisonnier. Le geôlier, partant avec le comte, recevrait de celui-ci même le reste de la somme convenue. La voiture qui attendrait devait contenir cent mille ducats.

» Le geôlier était de bonne foi dans ses offres ; il accepta. La fuite fut arrêtée pour la nuit du surlendemain. Avant de quitter la comtesse, le geôlier reçut ses cinq mille ducats et indiqua l'endroit où devait stationner la voiture. La garde de cette voiture, la comtesse la confiait à un de ses serviteurs, homme d'une fidélité éprouvée.

» Mais, pardon, monseigneur, dit en s'interrompant Odoardo ! j'oublie que je parle à un étranger et que tous ces détails pleins de vie et d'émotion pour moi, sont indifférents à celui qui m'écoute.

— Vous vous trompez, monsieur, dit Emmanuel, je désire au contraire que vous fassiez appel à votre mémoire, afin que je puisse participer moi-même à tous vos souvenirs ; j'écoute.

Odoardo continua :

— Les deux jours s'écoulèrent dans les angoisses qui précèdent d'habitude l'exécution d'un pareil projet ; au reste une chose tranquillisait un peu la comtesse, c'était l'intérêt même qu'avait le geôlier à ce que cette fuite réussit. Cent ans de fidélité ne donnaient pas à cet homme ce que lui rapportait un quart d'heure de trahison. Dix fois, la comtesse se demanda pourquoi elle avait tant tardé en fixant cette fuite à quarante-huit heures, au lieu de la fixer à vingt-quatre. Il lui semblait que ces vingt-quatre dernières heures ne s'écouleraient jamais, ou amèneraient pendant leur durée quelque catastrophe qui ferait échouer le plan, si bien conçu et si ingénieux qu'il fût. Le temps s'écoula mesuré par la main de l'éternité. Les heures sonnèrent avec leur impassibilité ordinaire. Enfin arriva celle de se rendre à la prison. En présence de la comtesse, la voiture fut chargée de tous les ob-

jets nécessaires à la fuite du comte, pour qu'il ne fût pas obligé de s'arrêter en route. Deux chevaux avaient été conduits au-delà de Pavie pour qu'il pût faire une trentaine de lieues sans éprouver de retard. À onze heures, la voiture serait attelée ; à minuit, elle attendrait à l'endroit convenu.

» Une fois hors de danger, le fugitif préviendrait la comtesse, et celle-ci irait le rejoindre partout où il serait. L'heure sonna. En face de l'exécution, la comtesse trouvait alors qu'elle était venue bien vite. Elle prit sa petite fille par la main et s'achemina vers la prison. Pendant le trajet, une crainte l'agita ; c'est que, comme le laissez-passer avait déjà plus de huit jours de date, on ne refusât de la laisser communiquer avec son mari.

» La comtesse se trompait. Elle fut sans difficulté aucune introduite près du prisonnier. On ne lui avait rien dit de trop et, à la façon dont un homme de la condition du comte était traité, il n'y avait pas à se faire illusion sur le sort qui l'attendait. L'ambassadeur du roi de France avait une chaîne au pied comme un vil forçat. L'entrevue eût été bien douloureuse, si la fuite n'eût pas été imminente et certaine. Pendant cette entrevue, tout ce qui n'était point encore arrêté le fut définitivement.

» Le comte était résolu à tout ; il savait qu'il n'avait point de quartier à attendre. L'empereur avait positivement demandé sa mort…

Emmanuel Philibert fit un mouvement.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites là, monsieur, demanda-t-il avec sévérité ? C'est une grave accusation, savez-vous, que celle que vous portez contre un aussi grand prince que l'empereur Charles Quint !

— Votre altesse ordonne-t-elle que je m'arrête, ou permet-elle que je poursuivre ?

— Poursuivez. Mais pourquoi ne pas répondre d'abord à ma question ?

— Parce que la suite de mon récit rendra, à ce que je présume, cette réponse inutile.

— Continuez donc, monsieur, dit Emmanuel Philibert.

q

Chapitre 12 Ce qui se passait dans un cachot de la forteresse de Milan pendant la nuit du 14 au 15 novembre 1534.

— À neuf heures moins quelques minutes, reprit Odoardo, le geôlier vint prévenir la comtesse qu'il était temps de se retirer. On allait changer les sentinelles et il était bon que la sentinelle qui l'avait vue entrer la vît sortir. La séparation fut cruelle, et cependant on devait dans trois heures se revoir encore, et bientôt être réunis pour ne plus se quitter. L'enfant jetait des cris douloureux, et ne voulait pas abandonner son père. La comtesse l'emporta presque de force. On repassa devant la sentinelle, et le geôlier, la femme et l'enfant s'enfoncèrent dans les profondeurs les plus obscures de la cour. De l'endroit où ils étaient, avec des précautions infinies, ils parvinrent à gagner, sans être vus, la maison du geôlier. Une fois là, on enferma la comtesse et sa fille dans un cabinet, en leur enjoignant de ne pas prononcer une seule parole,

de ne pas faire un seul mouvement, quelque inspecteur pouvant, d'un moment à l'autre, entrer chez le geôlier. La comtesse et l'enfant se tinrent immobiles et muettes ; un mouvement hasardé, une parole dite à demi-voix, il n'en fallait pas davantage pour ôter la vie à un mari et à un père.

» Les trois heures qui la séparaient encore de minuit parurent aussi longues à la comtesse que lui avaient paru les quarante-huit heures qui venaient de s'écouler. Enfin, le geôlier rouvrit la porte.

» – Venez, dit-il si bas que la comtesse et sa fille devinèrent au souffle qui passait, non pas ce que cet homme disait, mais ce qu'il avait l'intention de dire.

» La mère n'avait pas voulu quitter son enfant pour que son père, en fuyant, pût lui donner un dernier baiser. D'ailleurs, il y a des moments où pour un empire on ne se séparerait pas de ce que l'on aime.

» Savait-elle ce qui allait arriver, cette pauvre mère qui disputait la vie de son mari aux bourreaux ! Ne pouvait-elle pas, elle aussi, être forcée de fuir, soit avec le comte, soit de son côté ! Et si elle devait fuir, était-il possible qu'elle partît sans son enfant ?

» Le geôlier tira le lit : une ouverture de deux pieds et demi de hauteur et de deux pieds de largeur était pratiquée derrière.

» C'était plus qu'il n'en fallait pour faire évader les uns après les autres tous les prisonniers de la forteresse. Précédées par le geôlier, la mère et l'enfant entrèrent dans le premier cachot. Après leur passage, la femme du geôlier repoussa contre la muraille le lit où dormait un petit garçon de quatre ans. Le geôlier, comme je l'ai dit, avait le clef de ce premier cachot ; il en ouvrit la

porte dont il avait eu soin de graisser la serrure et les gonds, et l'on se trouva dans le cachot du comte. Celui-ci, une heure auparavant, avait reçu une lime pour scier sa chaîne, mais inhabile à ce travail, craignant d'ailleurs d'être entendu par la sentinelle qui se promenait dans le corridor, il était à peine à la moitié de son travail. Le geôlier prit la lime à son tour, et tandis que le comte serrait sa femme et son enfant entre ses bras, il se mit à limer la chaîne. Tout à coup, il releva la tête et resta un genou en terre, le corps appuyé sur la main qui tenait la lime, l'autre main étendue dans la direction de la porte et écoutant. Le comte voulut l'interroger.

» – Silence, dit-il, il se passe quelque chose d'inaccoutumé dans la forteresse !

» – Oh ! mon Dieu ! murmura la comtesse effrayée.

» – Silence ! répéta le geôlier.

» Tout le monde se tut, les respirations suspendues semblaient arrêtées pour toujours. Les quatre personnages simulaient un groupe de bronze représentant toutes les nuances de la crainte, depuis l'étonnement jusqu'à la terreur. On entendait un bruit lent et prolongé qui allait s'approchant : c'était celui de plusieurs personnes en marche ; à la façon mesurée dont retombaient les pas, on comprenait que parmi ces personnes il y avait un certain nombre de soldats.

» – Venez, dit le geôlier, en prenant à bras le corps la comtesse et sa fille et en les entraînant avec lui, venez ! C'est sans doute quelque visite de nuit, quelque ronde du gouverneur ; mais en tout cas, vous ne devez pas être vues. Les visiteurs sortis du ca-

chot de monsieur le comte, si toutefois ils entrent dans son cachot, nous reprendrons la besogne où nous l'avons laissée.

» La comtesse et sa fille n'opposèrent qu'une faible résistance ; d'ailleurs le prisonnier lui-même les poussait vers la porte. Elles franchirent cette porte suivies du geôlier qui la referma derrière elles. Comme je l'ai dit à votre altesse, il y avait à ce second cachot une ouverture grillée qui donnait sur le premier et par laquelle, grâce à l'obscurité et au rapprochement des barreaux, on pouvait tout voir sans être vu.

» La comtesse tenait sa fille entre ses bras. La mère et l'enfant, respirant à peine, collèrent leur visage aux barreaux pour voir ce qui allait se passer.

» L'espérance qu'un instant on avait eue, que les nouveaux arrivants n'avaient point affaire au comte, venait de s'évanouir. Le cortège s'était arrêté à la porte du cachot et l'on entendait la clef grincer dans la serrure. La porte s'ouvrit. Au spectacle qui s'offrit à ses yeux, la comtesse fut sur le point de jeter un cri de terreur ; mais on eût dit que le geôlier devinait ce cri.

» – Pas un mot, madame ! pas une syllabe ! pas un geste, quoi qu'il arrive ! ou…

» Il chercha quelle menace il pouvait faire à la comtesse pour lui imposer silence, et, tirant de sa poitrine une lame étroite et aiguë :

» – Ou je poignarde votre enfant, dit-il.

» – Malheureux ! balbutia la comtesse.

» – Oh ! répondit le geôlier, chacun est ici pour sa vie, et celle d'un pauvre geôlier, aux yeux de ce pauvre geôlier, vaut celle d'une noble comtesse !

» La comtesse mit une main sur la bouche de sa fille afin que l'enfant se tût. Quant à elle, après la menace du geôlier, elle était bien sûre de ne pas laisser échapper un souffle.

» Voici ce que la comtesse avait vu de l'autre côté de la porte, et ce qui lui avait arraché ce cri étouffé par la menace du geôlier.

» D'abord, deux hommes vêtus de noir et tenant chacun une torche à la main. Derrière eux, un homme portant un parchemin déroulé au bas duquel pendait un grand sceau de cire rouge. Derrière cet homme, un autre homme, masqué, enveloppé dans un manteau brun. Derrière l'homme masqué, un prêtre… Ils entrèrent un à un dans le cachot sans que la comtesse trahît son émotion par un mot ou par un geste ; et cependant, au fur et à mesure qu'ils entraient, la pauvre femme voyait se dessiner dans la pénombre du corridor un groupe bien autrement sinistre ! En face de la porte était un homme vêtu mi-partie de noir et de rouge, les deux mains appuyées sur la poignée d'une longue et large épée droite et sans fourreau ; derrière lui, six frères de la Miséricorde, vêtus de cagoules noires avec des ouvertures aux yeux seulement, portaient une bière sur les épaules ; enfin, au-dessus de tout cela, on voyait luire le bout des mousquets d'une dizaine de soldats rangés le long du mur. Les deux hommes tenant des torches, l'homme tenant un parchemin, l'homme masqué et le prêtre entrèrent, comme je l'ai dit, dans le cachot. Puis la porte se referma, laissant en dehors le bourreau, les frères de la Miséricorde et les soldats.

» Le comte était debout appuyé au mur sombre de la prison sur lequel se détachait sa tête pâle. Son œil cherchait, derrière les barreaux de la porte, à croiser un regard avec les yeux effarés qu'il ne voyait pas, mais qu'il devinait collés à ces barreaux. L'apparition, si inattendue et si muette qu'elle fût, ne lui laissait pas de doute sur le sort qui lui était destiné. D'ailleurs, eût-il eu le bonheur de douter, ce doute n'eût pas été de longue durée.

» Les deux hommes portant des torches se placèrent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. L'homme masqué et le prêtre restèrent près de la porte. L'homme tenant un parchemin s'avança :

» – Comte, demanda-t-il, croyez-vous être bien avec Dieu ?

» – Aussi bien qu'on peut l'être, répondit le comte d'une voix calme, quand on n'a rien à se reprocher…

» – Tant mieux ! reprit l'homme au parchemin, car vous êtes condamné et je viens vous lire votre sentence de mort.

» – Prononcée par quel tribunal ? demanda le comte avec ironie.

» – Par la toute puissante justice du duc.

» – Sur quelle accusation ?

» – Sur celle du très auguste empereur Charles Quint.

» – C'est bien, je suis prêt à entendre la sentence.

» – À genoux, comte, c'est à genoux qu'il convient qu'un homme près de mourir entende l'arrêt qui le condamne.

» – Quand il est coupable, oui, mais non pas quand il est innocent.

» – Comte, vous n'êtes pas en dehors de la loi commune : à genoux ou nous serons contraints d'employer la force.

» – Essayez, dit le comte.

» – Laissez-le debout, dit l'homme masqué ; qu'il se signe seulement afin de se mettre sous la protection du Seigneur !

» Le comte tressaillit au son de cette voix.

» – Duc Sforza, dit-il en se tournant vers l'homme masqué, je te remercie.

» – Oh ! mais, si c'est le duc, murmura la comtesse, on pourrait peut être obtenir qu'il fasse grâce.

» – Silence, madame, si vous tenez à la vie de votre enfant ! dit tout bas le geôlier.

» La comtesse poussa un gémissement qui fut entendu du comte et le fit tressaillir. Il hasarda un geste de la main qui voulait dire : "Courage !", puis, comme l'y avait invité l'homme masqué :

» – Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, dit-il tout haut en se signant.

» – Amen ! murmurèrent les assistants.

» Alors l'homme au parchemin commença de lire la sentence. Elle était rendue au nom du duc Francesco Maria Sforza, à la requête de l'empereur Charles Quint, et elle condamnait Francesco Maraviglia, agent du roi de France, à être exécuté la nuit dans son cachot, comme traître, espion et divulgateur de secrets d'état.

» Un second gémissement parvint à l'oreille du comte, gémissement si faible que lui seul pouvait, non pas le percevoir, mais le deviner.

» Il tourna son regard du côté d'où venait ce souffle douloureux.

» – Tout inique qu'est la sentence du duc, je la reçois, dit-il sans trouble et sans colère ; cependant, comme l'homme qui ne peut plus défendre sa vie doit encore défendre son honneur, j'appelle de la sentence du duc.

» – Et à qui ? demanda l'homme masqué.

» – À mon maître et à mon roi François Ier d'abord, et ensuite, à l'avenir et à Dieu ! à Dieu dont relèvent tous les hommes et particulièrement les princes, les rois et les empereurs.

» C'est le seul tribunal auquel tu te recommandes ? dit l'homme masqué.

» – Oui, répondit le comte, et je t'assigne à comparaître devant ce tribunal, duc Francesco Maria Sforza !

» – Et quand cela ? reprit l'homme masqué.

» – Dans le même terme que Jacques de Molay, grand-maître des Templiers, assigna son juge, c'est-à-dire dans un an et un jour. Nous sommes aujourd'hui au 15 novembre 1534 ; ainsi au 16 novembre 1535, duc Francesco Maria Sforza, tu m'entends ?

» Et il étendit la main vers l'homme masqué en signe à la fois d'assignation et de menace. Sans le masque qui couvrait son visage, on eût vu certainement la pâleur du duc, car c'était lui à n'en pas douter qui assistait ainsi à l'agonie de sa victime. Un in-

stant, ce fut le condamné qui triompha et le juge qui trembla devant lui.

» – C'est bien, dit le duc, tu as un quart d'heure à passer avec ce saint homme avant de subir ton jugement.

» Et il montra le prêtre.

» – Tâche d'avoir fini dans un quart d'heure, car il ne t'est pas accordé une minute de plus.

» Puis, se tournant vers l'homme de Dieu :

» – Mon père, dit-il, faites votre devoir.

» Et il sortit emmenant les deux porteurs de torches et l'homme au parchemin.

» Mais, derrière lui, il laissa la porte toute grande ouverte afin que sa vue et celle des soldats pussent plonger dans l'intérieur du cachot et suivre chaque mouvement du condamné dont il s'était éloigné par respect pour la confession, de manière à être hors de la portée de la voix.

» Un nouveau soupir passa à travers les barreaux et alla effleurer le cœur palpitant du condamné. La comtesse avait espéré que la porte se refermerait sur lui et le prêtre, et qui sait peut-être alors, à force de supplications et de larmes, en voyant à ses genoux une femme priant pour son mari, une enfant priant pour son père, peut-être l'homme de Dieu eût-il consenti à détourner la tête et à laisser fuir le comte.

» C'était la suprême espérance de ma pauvre mère, elle lui échappa….

Emmanuel Philibert tressaillit. Parfois, il oubliait que ce récit lui était fait par un fils qui lui racontait les derniers moments de son père. Il lui semblait seulement lire quelques pages d'une légende terrible.

Puis, tout à coup, un mot le rappelait à la réalité et lui faisait comprendre que le récit ne sortait pas de la plume d'un froid historien, mais qu'il tombait de la bouche d'un fils, chronique vivante de l'agonie de son père.

— C'était la suprême espérance de ma pauvre mère, elle lui échappa, reprit Odoardo arrêté un moment dans son récit par le mouvement qu'il avait vu faire à Emmanuel. Car, continua-t-il, de l'autre côté de la porte, éclairé par les deux torches et par la lueur des lampes fumeuses du corridor, demeurait le spectacle funèbre, terrible comme une vision, mortel comme la réalité. Le prêtre seul était resté près du comte, je vous l'ai dit. Le comte, sans s'inquiéter de quelle part le dernier consolateur lui était envoyé, s'agenouilla devant lui. Alors commença la confession. Confession étrange dans laquelle celui qui allait mourir ne semblait pas songer à lui-même et ne se préoccupait que des autres, où les paroles qui paraissaient dites au prêtre étaient en réalité adressées à la femme et à l'enfant, et ne montaient à Dieu qu'après avoir passé par le cœur d'une mère et de sa fille ! Ma sœur seule, si elle vit encore, pourrait dire les larmes avec lesquelles cette confession fut reçue, car moi je n'étais pas là, car moi, joyeux enfant, ignorant ce qui se passait à trois cents lieues de moi, je jouais, je riais, je chantais peut-être en ce moment même où mon père, au seuil de la mort, parlait de son fils absent à ma mère et à ma bonne sœur en larmes.

Oppressé par ce souvenir, Odoardo s'interrompit un instant, puis il reprit en étouffant un soupir :

— Le quart d'heure fut bientôt passé. L'homme masqué suivait, une montre à la main, les progrès de la confession sur le visage du prêtre et du patient, puis, quand les quinze minutes furent écoulées.

» – Comte, dit-il, le temps qu'il t'a été donné de demeurer parmi les vivants est expiré. Le prêtre a fini sa besogne. C'est au bourreau de faire la sienne.

» Le prêtre donna l'absolution au comte et se leva. Puis, en lui montrant le crucifix, il recula vers la porte, tandis que du même pas que reculait le prêtre s'avançait le bourreau. Le comte était resté à genoux.

» – As-tu quelque recommandation suprême à adresser au duc Sforza ou à l'empereur Charles Quint ? demanda l'homme masqué.

» – Je n'ai de recommandation à adresser qu'à Dieu, répondit le comte.

» – Alors tu es prêt ? demanda le même homme.

» – Tu le vois, puisque je suis à genoux.

» En effet, le comte était à genoux, le visage tourné vers les barreaux de cette porte sombre, à travers lesquels le regardaient sa femme et son enfant. Sa bouche, qui semblait continuer de prier, leur envoyait des paroles d'amour, ce qui était encore une dernière prière.

» – Si vous ne voulez pas que ma main vous souille, comte, dit une voix derrière le patient, rabattez vous-même le col de votre chemise. Vous êtes gentilhomme, et je n'ai le droit de vous toucher qu'avec le tranchant de mon épée.

» Le comte, sans répondre, rabattit sa chemise jusque sur ses épaules, et resta le col découvert.

» – Recommandez-vous à Dieu ! dit le bourreau.

» – Seigneur bon et miséricordieux, dit le comte, Seigneur tout puissant, je remets mon âme entre tes mains !

» Il avait à peine achevé le dernier mot que l'épée de l'exécuteur flamboya et siffla dans les ténèbres, pareille à un éclair, et que la tête du patient, détachée de ses épaules alla, comme par un dernier élan d'amour, frapper en roulant le bas de la porte grillée.

» Un cri sourd se fit entendre en même temps que le bruit d'un corps qui tombait à la renverse.

» Mais ce cri, les assistants crurent que c'était le dernier râle du patient ; le bruit de ce corps, ils pensèrent que c'était celui que faisait le cadavre en se couchant sur la dalle du cachot…

» Pardon, monseigneur, dit Odoardo en s'interrompant ; mais si vous voulez savoir le reste, il faudrait me faire donner un verre d'eau, car je me sens défaillir…

Et, en effet, Emmanuel Philibert, voyant pâlir et chanceler celui qui venait de lui raconter cette terrible histoire, s'élança pour le soutenir, le fit asseoir sur une pile de coussins et lui présenta lui-même le verre d'eau qu'il demandait.

La sueur coulait sur le front du prince, et, soldat habitué aux champs de bataille, il semblait aussi près de s'évanouir que le malheureux auquel il portait secours.

Au bout de cinq minutes, Odoardo revint à lui.

— Voulez-vous en savoir davantage, monseigneur, demanda-t-il ?

— Je veux savoir tout, monsieur, dit Emmanuel ; de pareils récits sont de grands enseignements pour les princes qui doivent régner un jour.

— Soit, dit le jeune homme, d'ailleurs le plus terrible est passé.

Il sécha du creux de sa main son front couvert de sueur, et peut-être aussi en même temps ses yeux mouillés de larmes, et continua :

— Lorsque ma mère reprit ses sens, tout avait disparu comme une vision, et elle put croire qu'elle avait fait un mauvais rêve, si elle ne se fût pas retrouvée couchée sur le lit du concierge. De si terribles recommandations avaient été faites par elle à ma sœur de ne pas pleurer, de peur que ses sanglots ne fussent entendus, que, quoique la pauvre enfant crût avoir perdu tout à la fois son père et sa mère, elle regardait celle-ci avec de grands yeux effarés d'où coulaient des larmes ; mais ces larmes continuaient de couler des yeux de l'enfant aussi silencieuses pour la mère qu'elles l'avaient été pour le père. Le geôlier n'était plus là ; il ne restait que sa femme. Elle eut pitié de la comtesse, elle lui fit mettre un de ses vêtements ; elle habilla ma sœur d'un des habits de son fils et, au point du jour, elle sortit avec elles et les conduisit jusque

sur la route de Novare ; puis là, elle donna deux ducats à la comtesse et la recommanda à Dieu.

» Ma pauvre mère semblait poursuivie par une vision terrible.

» Elle ne songea ni à rentrer au palais pour prendre de l'argent, ni à s'informer de la voiture qui devait emmener le comte : elle était folle de terreur. Son seul souci était de fuir, de traverser la frontière, de quitter les terres du duc Sforza. Elle disparut avec son enfant du côté de Novare, et l'on n'entendit plus parler d'elle… Qu'est devenue ma mère ? Qu'est devenue ma sœur ? Je n'en sais rien. La nouvelle de la mort de mon père m'arriva à Paris. Ce fut le roi lui-même qui me l'apprit, en m'annonçant que sa protection ne me manquerait pas et qu'une guerre allait venger l'assassinat du comte.

» Je demandai au roi la permission de l'accompagner. La fortune commença par favoriser les armes de la France : nous traversâmes les États du duc votre père, dont le roi s'empara, puis nous arrivâmes à Milan.

» Le duc Sforza s'était réfugié à Rome près du pape Paul III.

» On fit des recherches sur le meurtre de mon père, mais il fut impossible de retrouver aucun de ceux qui avaient assisté à ce meurtre, ou qui y avaient participé. Trois jours après l'exécution, le bourreau était mort subitement. On ignorait le nom de l'huissier qui avait lu la sentence. Le prêtre qui avait reçu la confession du condamné était inconnu. Le geôlier, sa femme et son fils avaient pris la fuite.

» Ainsi, malgré mes recherches, je ne pus pas même découvrir où reposait le corps de mon père. Vingt ans s'étaient écoulés de-

puis ces recherches inutiles, lorsque je reçus une lettre datée d'Avignon.

» Un homme qui se contentait de signer avec une initiale m'invitait à me rendre immédiatement à Avignon, si je voulais avoir des révélations sûres et entières touchant la mort de mon père, le comte Francesco Maraviglia. Il me donnait le nom et l'adresse d'un prêtre qui avait mission de me conduire près de lui, si je me rendais à cette invitation.

» Ce que m'offrait cette lettre, c'était le désir de toute ma vie. Je partis à l'instant même. J'allai droit chez le prêtre ; le prêtre était prévenu. Il me conduisit chez l'homme qui m'avait écrit. C'était le geôlier de la forteresse de Milan. Voyant mon père mort, et sachant l'endroit où attendait la voiture avec les cent mille ducats, le mauvais esprit l'avait tenté. Il avait déposé ma mère sur le lit, en la recommandant à sa femme, puis il était descendu au moyen de l'échelle de cordes ; il avait été rejoindre le cocher qui attendait sur son siège, s'était glissé jusqu'auprès de lui, disant qu'il venait au nom de mon père, l'avait poignardé, et, après l'avoir jeté dans un fossé, avait continué son chemin en emmenant la voiture.

» Une fois à la frontière, il avait pris la poste, avait gagné Avignon, avait vendu la voiture, et comme personne n'avait jamais rien réclamé de ce qu'elle contenait, il s'était approprié les cent mille ducats ; puis il avait écrit à sa femme et à son fils de venir le rejoindre.

» Mais la main de Dieu était sur cet homme. Sa femme mourut d'abord, puis, après dix ans de langueur, le fils alla rejoindre la mère ; enfin, il sentit que son tour allait bientôt venir d'aller

rendre à Dieu compte de ce qu'il avait fait pendant son passage sur cette terre. C'était à cet appel d'en haut qu'il s'était repenti et avait songé à moi. Vous comprenez dès lors dans quel but il voulait me voir.

» C'était pour me tout raconter, pour me demander mon pardon, non pas de la mort de mon père, car il n'était pour rien dans cette mort, mais de l'assassinat du cocher, mais du vol des cent mille ducats. Quant à l'homme assassiné, il n'y avait point de remède au crime, l'homme était mort.

» Mais, quant aux cent mille ducats, il en avait, à Villeneuve-lès-Avignon, acheté un château et une terre magnifique du revenu de laquelle il vivait.

» Je commençai par me faire raconter tous les détails de la mort de mon père, non pas une fois mais dix fois. Au reste, cette nuit lui avait parue si terrible à lui-même qu'aucun incident ne lui était échappé, comme s'il se fût passé la veille. Malheureusement, de ma mère et de ma sœur, il ne savait rien que ce que lui en avait dit sa femme qui les avait perdues de vue toutes deux sur la route de Novare. Elles seront mortes de fatigue ou de faim.

» J'étais riche et n'avais point besoin de cette augmentation de fortune ; mais un jour pouvait arriver où reparaîtrait, soit ma mère, soit ma sœur. Ne voulant pas déshonorer cet homme par un aveu public de mon crime, je lui fis faire une donation de ce château et de cette terre à la comtesse Maraviglia et à sa fille ; puis, autant qu'il était en moi et dans la mesure des pouvoirs que j'avais reçus du Seigneur, je lui pardonnai.

» Mais là se borna ma miséricorde. Francesco Maria Sforza était mort en 1535, un an et un jour après l'assignation qui lui

avait été donnée par mon père de comparaître au tribunal de Dieu. Il n'y avait donc pas à s'occuper de celui-là : celui-là était puni de sa faiblesse, sinon de son crime.

» Mais restait l'empereur Charles Quint, l'empereur au faîte du pouvoir, au sommet de la gloire, au comble des prospérités. C'était celui-là qui était demeuré impuni ; ce fut celui-là que je résolus de frapper.

» Vous me direz que les hommes qui portent sceptre et couronne ne sont justiciables que de Dieu, mais parfois Dieu semble oublier.

» C'est aux hommes alors de se souvenir ; je me suis souvenu, voilà tout. Seulement, j'ignorais que l'empereur portât sous ses habits une cotte de mailles. Lui aussi se souvenait. Vous avez voulu savoir qui j'étais et pourquoi j'avais commis ce crime. Je suis Odoardo Maraviglia et j'ai voulu tuer l'empereur parce qu'il a fait nuitamment assassiner mon père, et mourir de fatigue et de faim ma mère et ma sœur.

» J'ai dit. Maintenant, monseigneur, vous savez la vérité. J'ai voulu tuer, je mérite d'être tué ; mais je suis gentilhomme et je réclame la mort d'un gentilhomme.

Emmanuel Philibert inclina la tête en signe d'assentiment.

— C'est juste, dit-il, et votre demande vous sera accordée… Désirez-vous rester libre jusqu'à l'heure de l'exécution ? J'entends par rester libre, ne pas être lié.

— Que faut-il faire pour cela ?

— Me donner votre parole de ne pas essayer de fuir.

— Vous l'avez déjà.

— Me la renouveler, alors.

— Je vous la renouvelle ; seulement, hâtez-vous. Le crime est public, l'aveu est complet. À quoi bon me faire attendre ?

— Ce n'est point à moi de fixer l'heure de la mort d'un homme. Il sera fait sur ce point selon le bon plaisir de l'empereur Charles Quint.

Puis, appelant le sergent :

— Conduisez Monsieur à une tente particulière, dit-il, et que rien ne lui manque ! Une seule sentinelle suffira pour le garder, j'ai sa parole de gentilhomme. Allez !

Le sergent sortit, emmenant le prisonnier.

Emmanuel Philibert le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fut sorti de sa tente.

Alors, comme il crut entendre un faible bruit derrière lui, il se retourna.

Leona se tenait debout au seuil du second compartiment, dont la tapisserie était retombée derrière elle.

C'était le bruit qu'avait fait cette tapisserie en retombant qui avait attiré l'attention d'Emmanuel Philibert.

Leona avait les mains jointes, son visage portait la trace des larmes qu'elle venait sans doute de verser au récit du prisonnier.

— Que veux-tu ? demanda le prince.

— Je veux te dire, Emmanuel, répondit Leona, je veux te dire qu'il est impossible que cet homme meure.

Le visage d'Emmanuel Philibert se rembrunit.

— Leona, dit le prince, tu n'as pas réfléchi à ce que tu demandes. Ce jeune homme a commis un crime horrible, sinon par le fait, du moins par l'intention.

— N'importe, dit Leona en jetant ses deux bras au cou du prince, je te répète que ce jeune homme ne mourra pas !

— L'empereur prononcera sur son sort, Leona. Ce que je puis faire, la seule chose que je puisse faire même, c'est de tout rapporter à l'empereur.

— Et moi je te dis, mon Emmanuel, que lorsque l'empereur condamnerait ce jeune homme au dernier supplice, tu obtiendrais sa grâce, n'est-ce pas ?

— Leona, tu me crois sur l'empereur un pouvoir que je n'ai pas. Il faut que la justice impériale suive son cours. Si elle condamne…

— Dût-elle condamner, il faut qu'Odoardo Maraviglia vive ; entends-tu bien ? Il le faut, mon Emmanuel bien-aimé.

— Et pourquoi cela le faut-il ?

— Parce que, reprit Leona, parce que c'est mon frère !…

Emmanuel jeta un cri d'étonnement.

Cette femme mourante de fatigue et de faim au bord de la Sésia, cet enfant gardant obstinément le secret de sa naissance et de son sexe, ce page refusant le diamant de Charles Quint, tout lui

était expliqué par ces trois mots que Leona venait de laisser échapper sur Odoardo Maraviglia : « C'est mon frère ! »

q

Chapitre 13 Le Démon du Midi.

En même temps que la scène que nous venons de raconter se passait sous la tente d'Emmanuel Philibert, un grand événement annoncé par les fanfares des trompettes et les vivats des soldats mettait en rumeur tout le camp impérial.

Une petite troupe de cavaliers avait été signalée du côté de Bruxelles ; on avait envoyé des coureurs au-devant de cette troupe, et les coureurs étaient revenus au galop, faisant de grands signes de joie et annonçant que le chef de la cavalcade n'était autre que le fils unique du très auguste empereur, Philippe, prince d'Espagne, roi de Naples et mari de la reine d'Angleterre.

Au bruit des fanfares, aux vivats des premiers qui aperçurent le prince, chacun sortit des tentes, et se précipita sur le passage de l'auguste arrivant.

Philippe était monté sur un beau cheval blanc qu'il manœuvrait avec assez de grâce. Il était vêtu d'un manteau violet et d'un pourpoint noir, double couleur de deuil chez les rois, de trousses violettes comme le manteau, chaussé de grandes bottes de buffle et coiffé d'un petit toquet noir, comme on les portait à cette époque, entouré vers sa coiffe d'une torsade de soie, et orné d'une plume noire.

Il avait au cou le collier de la toison d'or.

C'était alors un homme de vingt-huit ans, de taille moyenne, plutôt gras que maigre, aux joues un peu bouffies, garnies d'une barbe blonde, à la bouche serrée, rarement souriante, au nez droit, aux yeux tremblants sous leurs paupières, comme ceux des lièvres. Quoiqu'il fût plutôt beau que laid, l'ensemble de sa physionomie n'avait rien de sympathique, et l'on comprenait que, sous ce front plissé avant l'âge, il s'agitait plus de sombres que de riantes pensées.

L'empereur avait une grande tendresse pour lui. Comme il avait aimé sa mère, il aimait son fils ; mais, au moment où une caresse allait rapprocher leurs deux cœurs, il avait toujours senti celui du prince d'Espagne enveloppé de cette couche de glace qui n'avait jamais fondu dans aucun embrassement.

Parfois, quand il y avait longtemps qu'il n'avait vu son fils, quand il avait perdu des yeux la pensée cachée derrière le regard troublé et clignotant du jeune prince, il s'inquiétait de quel côté le ténébreux mineur, éternellement occupé d'intrigues souterraines, menait la sape de son ambition. Était-ce contre leurs ennemis communs ? était-ce contre lui-même ? Et dans le doute de son cœur, il laissait alors échapper de ces terribles paroles, comme il en avait dit le matin même à Emmanuel Philibert, à propos du prisonnier.

La naissance du jeune prince avait été sombre, comme devait être sa vie. Il y a de lugubres aurores qui se reflètent sur toute une journée. L'empereur avait reçu la nouvelle de sa naissance qui avait eu lieu le mardi 31 mai 1527, en même temps que celle de la mort du connétable de Bourbon, du sac de Rome et de la

captivité du pape Clément VII. Toute réjouissance avait donc été défendue à l'occasion de cette naissance, de peur qu'elle ne fît contraste avec le deuil de la chrétienté.

Un an après seulement, le loyal rejeton avait été reconnu prince d'Espagne. Alors, il y avait eu de grandes fêtes, mais l'enfant, qui, devenu homme, devait faire verser tant de larmes, l'enfant, pendant ces fêtes, n'avait fait que pleurer.

Il venait d'atteindre sa seizième année, lorsque l'empereur, voulant essayer de lui à la guerre, le chargea de faire lever aux Français, commandés par le Dauphin, le siège de Perpignan ; mais pour qu'il ne courût risque d'aucun échec dans cette entreprise, on l'avait fait accompagner de six grands d'Espagne, de quatorze barons, de huit cents gentilshommes, de deux mille chevaux et de cinq mille hommes de pied.

Contre un pareil renfort de troupes fraîches, il n'y avait rien à faire. Les Français levèrent le siège, et l'infant d'Espagne débuta dans la carrière militaire par une victoire.

Mais, d'après le compte qu'il s'était fait rendre de cette campagne, l'empereur Charles Quint avait facilement reconnu que les instincts de son fils n'étaient point belliqueux ; il avait donc réservé pour lui-même les hasards de la guerre et les diverses fortunes des batailles, laissant à l'héritier de sa puissance l'étude de la politique pour laquelle il semblait plus spécialement né.

À seize ans, le jeune prince avait fait de tels progrès dans ce grand art du gouvernement, que Charles Quint n'hésita point à le nommer gouverneur de tous les royaumes d'Espagne.

En 1543, il avait épousé dona Maria de Portugal, sa cousine germaine, née la même année que lui, le même jour que lui, et la même heure que lui.

Il en avait eu un fils, don Carlos, héros d'une lamentable histoire et de deux ou trois tragédies. Ce fils était né en 1545.

Enfin, en 1548, Philippe avait, pour visiter l'Italie, quitté Barcelone au milieu d'une effroyable tempête qui avait dispersé la flotte de Doria, et l'avait forcée de rentrer momentanément dans le port ; puis, avec un vent contraire, il avait tenté de nouveau le voyage, avait abordé à Gênes, de Gênes avait gagné Milan, exploré le champ de bataille de Pavie, s'était fait montrer la place même où François Ier avait rendu son épée, avait mesuré des yeux la profondeur du fossé où avait failli s'ensevelir la monarchie française ; puis, toujours silencieux et taciturne, il avait quitté Milan, traversé l'Italie centrale et était venu rejoindre l'empereur à Worms.

Alors, Charles Quint, flamand de naissance et de cœur, l'avait présenté à ses compatriotes de Namur et de Bruxelles.

À Namur, Emmanuel Philibert l'avait reçu et lui avait fait les honneurs de la ville. Les deux cousins s'étaient embrassés tendrement en se rencontrant, puis Emmanuel lui avait donné le spectacle d'une petite guerre, à laquelle, bien entendu, Philippe n'avait pris aucune part.

Les fêtes ne furent pas moins somptueuses à Bruxelles qu'à Namur. Sept cents princes, barons et gentilshommes vinrent recevoir hors des portes l'héritier de la plus grande monarchie du monde. Puis cet héritier bien vu, bien reconnu, son père le renvoya en Espagne.

Emmanuel Philibert l'accompagna jusqu'à Gênes. Ce fut pendant ce voyage que le prince de Piémont vit pour la dernière fois son père.

Trois ans après le retour de Philippe en Espagne, le roi Edouard VI d'Angleterre était mort, laissant la couronne à sa sœur Marie, fille de Catherine, cette tante de l'empereur que l'empereur aimait tant, qu'il avait appris l'anglais, disait-il, rien que pour lui parler.

La nouvelle reine était pressée de choisir un mari. Elle avait quarante-six ans ; par conséquent, pas de temps à perdre. Charles Quint proposa son fils Philippe.

Philippe était devenu veuf de cette charmante dona Maria de Portugal qui n'avait vécu que l'âge des fleurs. Quatre jours après la naissance de don Carlos, les femmes de la reine, curieuses de voir un magnifique autodafé de huguenots, avaient laissé la nouvelle accouchée seule, en face d'une table couverte de fruits. Ces fruits, on avait défendu à la malade d'en manger. Fille d'Ève sur tous les points, la pauvre princesse désobéit à la recommandation ; elle se leva, mordit à belles et jeunes dents, non pas dans une pomme, mais dans un melon, et, vingt-quatre heures après, elle était morte.

Rien n'empêchait donc l'infant Philippe d'épouser Marie Tudor, de lier l'Angleterre à l'Espagne, et, entre l'île du Nord et la péninsule du Midi, d'étouffer la France.

C'était le grand but de cette union.

Philippe avait deux concurrents à la main de sa cousine :

Le cardinal Polus, cardinal sans être prêtre, fils de Georges duc de Clarence, frère d'Edouard IV, cousin par conséquent de la reine au même degré à peu près que Philippe ;

Et le prince de Courtenay, neveu de Henry VIII, et par conséquent aussi proche parent que les deux autres de la reine Marie.

Charles Quint commença par s'assurer l'appui de la reine Marie elle-même, et, sûr de cet appui qu'il avait conquis par l'influence du père Henry, confesseur de la royale veuve, il n'hésita point à agir.

La princesse Marie était ardente catholique. Le titre de la sanglante Marie, que les uns après les autres lui ont donné tous les historiens d'Angleterre, en fait foi.

L'empereur commença donc par écarter d'elle le prince de Courtenay, jeune homme de trente-deux ans, beau comme un ange, brave comme un Courtenay, en l'accusant d'être un protecteur passionné de l'hérésie ; et en effet, la reine Marie remarqua que ceux de ses ministres qui lui conseillaient ce mariage étaient ceux qu'elle regardait comme entachés de cette fausse religion dont son père Henry VIII, pour n'avoir plus rien à faire désormais avec les évêques de Rome, comme il les appelait, s'était déclaré pape.

Ce point bien arrêté dans l'esprit de la reine, le prince de Courtenay n'était plus à craindre.

Restait le cardinal Polus, peut-être moins brave que Courtenay, mais aussi beau que lui et à coup sûr plus fort politique, élevé qu'il avait été à l'école des papes.

Le cardinal Polus était d'autant plus à craindre, qu'avant d'être couronnée, Marie Tudor, avec ou sans intention, avait écrit au pape Jules III pour qu'il lui envoyât le cardinal Polus en qualité de légat apostolique, afin que celui-ci travaillât avec elle à la sainte œuvre du rétablissement de la religion. Par bonheur pour Charles Quint, le pape, qui savait ce que Polus avait eu à souffrir sous Henry VIII et quels dangers il avait courus, hésita à envoyer tout d'abord, au milieu de la fermentation qui régnait en Angleterre, un prélat de cette considération. Il le fit donc précéder par Jean François Commendon, maître de la chambre. Mais c'était Polus et non Commendon que Marie avait demandé ; elle renvoya ce dernier, le priant de presser la venue du cardinal.

Polus partit. Mais l'empereur avait ses espions à Rome ; il fut informé de ce départ, et comme le légat a latere devait traverser l'Allemagne et passer par Inspruck, Charles Quint donna l'ordre à Mendoza, qui commandait un corps de cavalerie dans cette ville, d'arrêter le cardinal Polus au passage, sous prétexte qu'il était trop proche parent de la reine pour lui donner des conseils désintéressés dans l'affaire de son mariage avec l'infant don Philippe.

Mendoza était un vrai capitaine, comme il en faut aux princes en pareilles circonstances. Il ne connaissait que sa consigne. Sa consigne était d'arrêter le cardinal Polus, il l'arrêta et le retint prisonnier jusqu'à ce que les articles du contrat de mariage entre Philippe d'Espagne et Marie d'Angleterre fussent signés.

Ces articles signés, on le relâcha. Polus prit son parti en homme de sens et remplit sa charge de légat a latere, non seulement près de Marie, mais encore près de Philippe.

Un des articles portait que Marie Tudor, reine d'Angleterre, ne pouvait épouser qu'un roi. Ce n'était point un embarras pour Charles Quint ; il fit son fils Philippe roi de Naples.

Ce succès consola un peu l'empereur attristé des deux échecs qu'il venait d'éprouver, l'un à Inspruck, où, surpris la nuit par le duc Maurice, il s'était enfui si précipitamment qu'il ne s'était pas aperçu qu'il avait mis son baudrier, oubliant son épée ; l'autre devant Metz, dont il avait été forcé de lever le siège, en laissant, dans les boues d'un dégel, ses canons, ses caissons, son matériel de guerre et le tiers de son armée.

— Oh ! s'était-il écrié, la fortune me revient donc ?

Enfin, le 24 juillet 1554, c'est-à-dire neuf mois avant l'époque où nous sommes arrivés, le jour même de la fête de saint Jacques, protecteur de l'Espagne, Marie d'Angleterre avait été unie à Philippe II. Celle qu'on devait appeler la Tigresse du Nord avait épousé celui qu'on pouvait appeler le Démon du Midi.

Philippe était parti d'Espagne accompagné de vingt-deux bâtiments de guerre, montés par six mille hommes. Mais, avant d'entrer dans le port de Hampton, il avait renvoyé tous ses vaisseaux afin de n'aborder en Angleterre qu'avec ceux que la reine Marie, sa fiancée, avait expédiés au-devant de lui.

Ceux-ci étaient au nombre de dix-huit. Ils étaient précédés du plus grand vaisseau que les Anglais eussent jamais construit et qui avait été lancé à la mer à cette occasion.

Ces vaisseaux s'avancèrent à la rencontre du prince d'Espagne jusqu'à trois lieues dans la haute mer, et là, au milieu des décharges d'artillerie, au roulement des tambours, aux fanfares des

clairons, Philippe passa de son bâtiment sur celui que lui envoyait sa fiancée.

Il était suivi de soixante gentilshommes dont douze étaient grands d'Espagne ; quatre d'entre eux, l'amirante de Castille, le duc de Medina-Cœli, Ruy Gomez de Silva et le duc d'Albe, avaient chacun quarante pages et valets. Enfin, on compta, chose merveilleuse et qui ne s'était jamais vue, dit Gregorio Leti, historien de Charles V, que ces soixante seigneurs avaient entre eux douze cent trente pages et estafiers.

Les épousailles eurent lieu à Wincester. Ceux qui voudront savoir comment la reine Marie Tudor vint au-devant de son fiancé, de quelle robe elle était vêtue, de quelle parure elle était ornée, de quelle forme était l'amphithéâtre surmonté de deux trônes qui attendaient les deux époux ; ceux qui voudront pénétrer plus avant encore et connaître la manière dont la messe fut célébrée, celle dont on se mit à table, celle enfin dont Leurs Majestés « se levèrent si adroitement de table que, quoiqu'il y eut devant elles quantité de seigneurs et de dames, elles disparurent par une fausse porte et se retirèrent dans leur chambre », trouveront ces détails et bien d'autres encore dans l'historien que nous venons de citer.

Quant à nous, si intéressants et surtout si pittoresques que soient ces détails, ils nous mèneraient trop loin et nous reviendrons au roi d'Angleterre et de Naples. Philippe II, qui après neuf mois de mariage reparaissait sur le continent, et, au moment où l'on s'y attendait le moins, venait, comme nous l'avons dit, d'apparaître aux barrières du camp, salué par le roulement des tambours, par les fanfares des trompettes et par les vivats des soldats allemands et espagnols qui lui faisaient cortège.

Charles Quint avait été prévenu un des premiers de l'arrivée inopinée de son fils, et joyeux de ce que Philippe n'eût (cela paraissait ainsi du moins) aucun motif de lui cacher sa présence dans les Flandres, puisqu'il le venait trouver dans son camp, il fit un effort et, appuyé sur le bras d'un de ses officiers, il se traîna jusqu'à la porte de sa tente.

Il y était à peine, qu'il aperçut don Philippe s'avançant vers lui avec cris, tambours et trompettes, comme s'il était déjà le maître et seigneur.

— Allons, allons, murmura Charles Quint, Dieu le veut !

Mais dès qu'il aperçut son père, Philippe arrêta son cheval et mit pied à terre, puis s'approchant, les bras tendus, la tête découverte et inclinée, il se jeta aux pieds de l'empereur.

Cette humilité chassa toute mauvaise pensée de l'esprit de Charles Quint.

Il releva Philippe, le serra dans ses bras et, se retournant vers ceux qui avaient fait cortège au prince :

— Merci, messieurs, dit-il, d'avoir deviné la joie qu'allait me causer la présence de mon fils bien-aimé et de me l'avoir annoncé d'avance par vos cris et vos vivats !

Puis, à son fils :

— Don Philippe, dit-il, il y a près de cinq ans que nous ne nous sommes vus, venez, nous devons avoir bien des choses à nous dire.

Et, saluant toute cette foule, soldats et officiers assemblés devant sa tente, il s'appuya au bras de son fils et rentra dans le pa-

villon aux cris mille fois répétés de « Vive le roi d'Angleterre ! » et « Vive l'empereur d'Allemagne ! », de « Vive don Philippe ! » et « Vive Charles Quint ! »

En effet, comme l'avait présumé l'empereur, Philippe et lui avaient bien des choses à se dire.

Et, cependant, après que Charles Quint se fut assis sur le divan et que, refusant l'honneur de s'asseoir aux côtés de son père, Philippe se fut assis sur une chaise, il se fit un instant de silence.

Ce fut Charles Quint qui rompit le premier le silence que Philippe gardait peut-être par respect pour son père.

— Mon fils, dit l'empereur, il ne fallait pas moins que votre chère présence pour dissiper la mauvaise impression qu'ont produite sur moi les nouvelles reçues aujourd'hui.

— L'une de ces nouvelles et la plus fatale de toutes m'est déjà connue comme vous pouvez le voir à mon habit, mon père, répondit Philippe ; nous avons eu le malheur de perdre, vous une mère, moi une aïeule.

— Vous avez appris cette nouvelle en Belgique, mon fils ?

Philippe s'inclina.

— En Angleterre, sire, nous avons avec l'Espagne des communications tout à fait directes, tandis que le courrier que votre majesté a reçu a dû être forcé de venir, par terre, de Gênes ici, ce qui l'aura retardé.

— En effet, dit Charles Quint, cela doit être ainsi ; mais à part ce sujet de douleur, mon fils, j'en ai un autre d'inquiétude.

— Votre majesté voudrait-elle parler de l'élection du pape Paul IV et de la ligue qu'il a proposée au roi de France et qui doit être signée à cette heure ?

Charles Quint regarda don Philippe avec étonnement.

— Mon fils, dit-il, est-ce encore un vaisseau anglais qui vous a aussi bien renseigné que vous l'êtes ? Le trajet est cependant long de Civita-Vecchia à Porthsmouth !

— Non, sire, la nouvelle nous est arrivée à travers la France. De là vient que j'ai pu la connaître avant vous. Les passages des Alpes et du Tyrol sont encore encombrés de neige et ont retardé votre messager, tandis que le nôtre est venu tout droit d'Ostie à Marseille, de Marseille à Boulogne et de Boulogne à Londres.

Charles Quint fronça le sourcil ; il avait cru longtemps qu'il était de son droit d'être informé le premier de tout grave événement qui se passait en ce monde, et voilà que son fils, non seulement avait connu avant lui la mort de la reine Jeanne et l'élection de Paul IV, mais encore lui annonçait une chose qu'il ignorait, c'est-à-dire la ligue signée entre Henri II et le nouveau pape.

Mais Philippe ne parut pas remarquer l'étonnement de son père.

— Au reste, continua-t-il, toutes les mesures étaient si bien prises par les Caraffa et leurs partisans que le traité a été envoyé au roi de France pendant le conclave. Cela explique la hardiesse avec laquelle, après avoir pris Marienbourg, Henri II a marché sur Bouvines et sur Dinant, dans le but, sans doute, de vous couper la retraite.

— Oh ! oh ! fit Charles Quint, est-il donc aussi avancé que vous le dites, et serais-je menacé d'une nouvelle surprise dans le genre de celle d'Inspruck ?

— Non, dit Philippe, car je l'espère, votre majesté ne refusera pas de conclure une trêve avec le roi Henri II.

— Par mon armée ! s'écria l'empereur, je serais bien fou si je la refusais et même si je ne la proposais pas !

— Sire, dit Philippe, cette trêve proposée par vous rendrait le roi de France trop orgueilleux. Voilà pourquoi nous avons eu l'idée, la reine Marie et moi, de nous mettre à cette œuvre dans l'intérêt de votre dignité.

— Et tu viens me demander mon autorisation pour agir ? Soit ! Agis, ne perds pas de temps, envoie en France les plus adroits ambassadeurs ; ils n'y arriveront jamais assez tôt.

— C'est ce que nous avons pensé, sire, et nous avons, en réservant à votre majesté toute liberté de nous démentir, envoyé le cardinal Polus au roi Henry pour lui demander une trêve.

Charles Quint secoua la tête.

— Il n'arrivera pas à temps, dit-il, et Henry sera à Bruxelles avant que le cardinal Polus soit débarqué à Calais.

— Aussi le cardinal Polus est-il venu par Ostende, et a-t-il joint le roi de France à Dinant.

— Si habile négociateur qu'il soit, dit Charles Quint avec un soupir, je doute qu'il réussisse dans une pareille négociation.

— Je suis alors tout heureux d'annoncer à votre majesté qu'il a réussi, dit Philippe. Le roi de France accepte, sinon une trêve, du moins une suspension d'armes, pendant laquelle se régleront les conditions de cette trêve. Le monastère de Vocelles près Chambray a été choisi par lui comme le lieu des conférences, et le cardinal Polus, en venant m'annoncer à Bruxelles le résultat de sa mission, m'a dit qu'il n'avait pas cru devoir faire de difficulté sur ce point.

Charles Quint regarda don Philippe avec une certaine admiration. Celui-ci, le plus humblement du monde, venait de lui annoncer l'heureux dénouement d'une négociation que lui, Charles Quint, regardait comme impossible.

— Cette trêve, dit-il, quelle serait sa durée ?

— Réelle ou convenue ?

— Convenue ?

— Cinq ans, sire !

— Et réelle ?

— Celle qu'il plairait à Dieu.

— Et combien de temps, don Philippe, croyez-vous qu'il plairait à Dieu qu'elle durât ?

— Mais, dit le roi d'Angleterre et de Naples avec un imperceptible sourire, le temps qu'il faudrait pour que vous pussiez tirer d'Espagne un renfort de dix mille Espagnols, et pour que je puisse vous envoyer d'Angleterre un secours de dix mille Anglais.

— Mon fils, dit Charles Quint, cette trêve était mon vœu le plus cher, et… et comme c'est vous qui l'avez obtenue, eh bien, je vous promets que c'est vous qui la tiendrez ou qui la romprez selon votre plaisir.

— Je ne comprends pas ce que veut dire l'auguste empereur, dit Philippe dont la puissance sur lui-même ne peut aller jusqu'à empêcher des yeux de lancer un éclair d'espérance et de convoitise.

Il venait d'entrevoir, presque à la portée de sa main, le sceptre de l'Espagne et des Pays-Bas, et qui savait ? peut-être la couronne impériale.

Huit jours après, une trêve était signée en ces termes :

« Il y aura trêve pour cinq ans, tant par mer que par terre, de laquelle jouiront également tous les peuples, États, royaumes et provinces tant de l'empereur que du roi de France et du roi Philippe.

» Pendant tout cet espace de temps de cinq ans, il y aura suspension d'armes, et cependant, chacun de ses potentats gardera tout ce qu'il a pris durant tout le cours de la guerre.

» Sa sainteté Paul IV est comprise dans cette trêve. »

Philippe présenta lui-même le traité à l'empereur, qui jeta un regard presque effrayé sur l'impassible visage de son fils.

Il ne manquait plus à ce traité que la signature de Charles Quint.

Charles Quint signa.

Puis, lorsque, avec une peine infinie, il eut tracé les sept lettres de son nom :

— Sire, dit-il, donnant pour la première fois ce titre à son fils, retournez à Londres et tenez-vous prêt à revenir à Bruxelles à mon premier commandement.

q

Chapitre 14 Où Charles Quint tient la promesse faite à son fils don Philippe.

Le vendredi 25 octobre de l'année 1555, il y avait grande affluence dans les rues de la ville de Bruxelles, non seulement du peuple de la capitale du Brabant méridional, mais encore de celui des autres États flamands de l'empereur Charles Quint.

Toute cette foule se pressait vers le palais royal qui n'existe plus aujourd'hui, mais qui alors s'élevait en haut de la ville vers le sommet de Caudemberg.

C'est qu'une grande assemblée dont on ignorait encore la cause avait été convoquée par l'empereur et, déjà remise une fois, devait avoir lieu ce jour-là.

À cet effet, l'intérieur de la grande salle avait été orné et tapissé à l'occident, c'est-à-dire du côté des barrières, et l'on y avait dressé une espèce d'échafaud de six à sept degrés, couvert de magnifiques tentures et surmonté d'un dais aux armes impériales, abritant trois fauteuils vides, mais évidemment destinés, celui du milieu à l'empereur, celui de droite au roi don Philippe arrivé de-

puis la veille, celui de gauche à la reine douairière de Hongrie, Marie d'Autriche, sœur de Charles Quint.

Des bancs placés parallèlement accompagnaient ces trois fauteuils, et formaient avec eux une sorte d'hémicycle.

D'autres sièges étaient rangés en face de l'estrade, comme le sont dans une salle de spectacle les banquettes en face du théâtre.

Le roi Philippe, la reine Marie, la reine Éléonore, veuve de François Ier, Maximilien, roi de Bohême, Christine, duchesse de Lorraine, avaient pris leurs logements au palais.

Charles Quint seul avait continué d'habiter ce qu'il appelait sa petite maison du Parc.

À quatre heures de l'après-midi, il quitta cette petite maison, monta sur une mule dont la douce allure le faisait moins souffrir que tout autre moyen de locomotion. Quant à aller à pied, il n'y fallait pas songer ; les accès de goutte avaient redoublé de violence et l'empereur ne savait même pas s'il pourrait marcher du seuil de la porte à l'échafaud de la grande salle, ou si l'on ne serait pas obligé de le porter pendant ce faible parcours.

Rois et princes suivaient à pied la mule de l'empereur.

L'empereur était vêtu de la chape impériale, toute de drap d'or, et sur laquelle retombait le grand collier de la Toison. Il avait la couronne sur la tête ; mais on portait devant lui sur un coussin de velours rouge le sceptre que sa main n'avait plus la force de soutenir.

Les personnages qui devaient occuper les bancs placés aux deux côtés des fauteuils et en face de l'estrade avaient été d'avance introduits dans la salle.

C'étaient, à droite des fauteuils, les chevaliers de la Toison, assis sur un banc tapissé.

Sur le banc de gauche, tapissé pareillement, c'étaient les princes, les grands d'Espagne et les seigneurs.

Derrière ceux-ci, c'étaient, sur d'autres bancs non tapissés, les trois conseils : le conseil d'État, le conseil privé et le conseil des finances.

C'étaient, enfin, sur d'autres bancs placés en face, d'abord les États du Brabant, puis les États de Flandre, puis chacun des autres États selon le rang qu'il devait tenir.

Des galeries régnant tout autour de la salle étaient, depuis le matin, encombrés de spectateurs.

L'empereur entra vers quatre heures un quart ; il était appuyé sur l'épaule de Guillaume d'Orange, surnommé plus tard le Taciturne.

Près de Guillaume d'Orange, marchait Emmanuel Philibert accompagné de son écuyer et de son page.

De l'autre côté, avant rois et princes, à quelques pas à la droite de l'empereur, venait un homme de trente à trente-cinq ans, inconnu à tout le monde et qui paraissait aussi étonné de se trouver là que les spectateurs paraissaient étonnés de l'y voir.

C'était Odoardo Maraviglia que l'on avait tiré de sa prison, revêtu d'un magnifique costume et conduit à cette place sans qu'il

sût où il allait, ni dans quel but il se trouvait là.

À l'apparition de l'empereur et de cette suite auguste qu'il menait derrière lui, chacun se leva.

L'empereur Charles Quint s'avança sur l'échafaud, marchant à grand-peine, tout soutenu qu'il était. On pouvait voir facilement qu'il lui fallait un suprême courage et surtout une grande habitude de la souffrance pour ne pas jeter un cri à chaque pas qu'il faisait.

Il s'assit, ayant don Philippe à sa droite et la reine Marie à sa gauche.

Puis, sur un signe de lui, chacun en fit autant, hormis, d'un côté le prince d'Orange, Emmanuel Philibert et les deux personnes qui formaient sa suite ; et de l'autre, Odoardo Maraviglia qui, libre, revêtu, comme nous l'avons dit, de magnifiques habits, promenait sur tout ce spectacle un regard étonné.

Quand tout le monde fut assis, l'empereur fit signe au conseiller Philibert Brussellius de prendre la parole.

Chacun attendait avec anxiété. Le seul visage de Philippe demeurait calme et impassible. Son œil voilé semblait ne rien voir ; à peine devinait-on que le sang circulait sous cet épiderme pâle et inanimé. L'orateur expliqua en peu de mots que les rois, princes, grands d'Espagne, chevaliers de la Toison d'or, membres des États de Flandre présents dans la salle, y avaient été convoqués pour assister à l'abdication de l'empereur Charles Quint en faveur de son fils don Philippe qui, à partir de ce moment, lui succédait dans ses titres de roi de Castille, de Léon, de Grenade, de Navarre, d'Aragon, de Naples, de Sicile, de Majorque, des îles,

Indes et terres de la mer Océane et Atlantique, et dans ceux d'archiduc d'Autriche, de duc de Bourgogne, de Lothier, de Brabant, de Luisbourg, de Luxembourg, de Quelières, de comte de Flandre, d'Artois et de la Bourgogne, de Palatin de Hainaut, de Zélande, de Hollande, de Feurette, de Haguenau, de Namur, de Zutphen, enfin dans ceux de prince de Zwane, de marquis du St-Empire, de seigneur de Frise, de Salmi, de Malines et des cités, villes et pays d'Utrecht, d'Overyssel et de Groëningen.

La couronne impériale était réservée à Ferdinand, déjà roi des Romains.

À cette réserve seulement, une pâleur livide passa sur le visage de don Philippe et un léger tremblement fit frissonner les muscles de ses joues.

Cette abdication qui suspendait d'étonnement toutes les haleines fut attribuée par l'orateur au désir que l'empereur avait de revoir l'Espagne qu'il n'avait pas vue depuis douze ans et surtout aux souffrances que lui faisait endurer la goutte, souffrances qui s'augmentaient encore de la rigueur du climat des Flandres et de la Germanie.

Il achevait en priant, au nom de l'empereur, les États des Flandres de prendre en bonne part cette cession qu'il faisait d'eux à son fils don Philippe.

Ce discours prononcé, et ayant adjuré Dieu en forme de péroraison, de vouloir bien garder toujours l'auguste empereur sous sa protection et sauvegarde, Philibert Brussellius se tut et reprit sa place sur son siège.

Alors l'empereur se leva à son tour ; il était pâle et la sueur de la souffrance humectait son visage ; il voulait parler et tenait à la main un papier sur lequel était écrit son discours pour le cas où la mémoire lui manquerait.

Au premier signe qu'il manifesta du désir qu'il avait de parler, l'immense rumeur qui avait parcouru la salle à la fin du discours du conseiller Brussellius cessa comme par enchantement, et si faible que fût la voix de l'empereur, du moment où il ouvrit la bouche, on ne perdit pas un mot de ce qu'il disait. Il est vrai qu'au fur et à mesure qu'il avançait dans son discours et que, jetant un regard sur sa vie passée, il rappelait ses travaux, ses dangers, ses actions, ses dessins, sa voix s'élevait, son geste grandissait, son œil prenait une animation singulière, et son accent retrouvait de ces intonations solennelles, comme en ont les dernières paroles des mourants.

« Chers amis, dit-il, vous venez d'entendre les motifs pour lesquels je me suis décidé à résigner le sceptre et la couronne aux mains du roi mon fils. Laissez-moi ajouter quelques paroles qui rendront encore plus claires à vos yeux ma résolution et ma pensée. Chers amis, plusieurs de ceux qui m'écoutent aujourd'hui doivent se souvenir qu'il y a eu juste quarante ans, le cinq de janvier dernier, que mon aïeul l'empereur Maximilien de glorieuse mémoire m'affranchit de sa tutelle et, dans cette même salle, ici, à cette même heure, lorsque je comptais à peine quinze ans, me rendit maître de tous mes droits. L'année suivante, le roi Ferdinand le Catholique, mon grand-père maternel, étant mort, je ceignis la couronne, n'étant âgé que de 16 ans.

» Ma mère vivait, mais toute vivante et jeune encore qu'elle était, elle avait eu, comme vous le savez, l'esprit tellement frappé

de la mort de son époux, qu'elle ne se trouva point en état de régir par elle-même les royaumes de ses père et mère, et qu'il me fallut à dix-sept ans commencer mes voyages à travers les mers pour aller prendre possession du royaume d'Espagne. Enfin, lorsque mon aïeul l'empereur Maximilien mourut, il y a trente-six ans, j'en avais dix-neuf alors, j'osai briguer la couronne impériale qu'il avait portée, non point par envie de dominer sur un plus grand nombre de pays, mais pour veiller plus efficacement au statut de l'Allemagne, de mes autres royaumes et surtout de mes Flandres bien-aimées. C'est à cet effet que j'ai entrepris et achevé tant de voyages ; comptons-les et vous serez vous-mêmes étonnés de leur nombre et de leur étendue.

» J'ai passé neuf fois dans la Haute Allemagne, six fois en Espagne, sept fois en Italie, dix fois en Belgique, quatre fois en France, deux fois en Angleterre et deux fois en Afrique ; ce qui fait en tout quarante voyages ou expéditions.

» Et dans ces quarante voyages ou expéditions ne sont point comprises les courses de moindre importance que j'ai faites pour visiter des îles ou des provinces soumises.

» Pour accomplir celles-ci, j'ai traversé huit fois la mer Méditerranée, trois fois celle de l'Occident que je m'apprête à franchir aujourd'hui pour la dernière fois.

» Je passe sous silence mon voyage à travers la France que j'ai accompli venant d'Espagne et allant aux Pays-Bas, voyage que me commandaient, vous le savez, de graves motifs.

» J'ai été forcé, à cause de ces nombreuses et fréquentes absences, de préposer au gouvernement de ces provinces madame ma bonne sœur, la reine ici présente. Or je sais, et les différents

ordres de l'État savent ainsi que moi, comment elle s'est acquittée de ces fonctions.

» J'ai, en même temps que je faisais ces voyages, soutenu plusieurs guerres ; toutes ont été entreprises ou acceptées contre ma volonté, et aujourd'hui, ce qui m'afflige en vous quittant, chers amis, c'est de ne pas vous laisser une paix plus stable, un repos plus assuré… Toutes ces choses ne seront pas faites, comme vous le pensez bien, sans de longs travaux, sans de grandes fatigues, et l'on peut apprécier à ma pâleur et à ma faiblesse la gravité de ces fatigues, la lourdeur de ces travaux. Aussi, que l'on ne me croie pas si ignorant de moi-même qu'en mesurant la charge que me donnaient les événements à la force que Dieu m'avait accordée, je n'aie pas compris que je fusse insuffisant à la mission qui m'était donnée. Mais il me paraît qu'à cause de la folie qui tenait ma mère et du jeune âge qu'avait mon fils, c'eût été un crime de déposer avant l'heure le fardeau, si lourd qu'il fût, dont la Providence, en me donnant la couronne et le sceptre, avait chargé ma tête et mon bras.

» Cependant, quand je quittai dernièrement les Flandres pour aller en Allemagne, j'avais déjà l'intention d'accomplir le projet que j'exécute aujourd'hui ; mais voyant l'état misérable des affaires, mais me sentant un reste de forces, mais me trouvant commandé par les bouleversements qui agitaient la république chrétienne attaquée à la fois par les Turcs et les Luthériens, j'ai cru qu'il était de mon devoir de remettre le repos à plus tard et de sacrifier à mes peuples ce qui me restait de force et d'existence. J'étais en bon chemin d'arriver au but, quand les princes allemands et les rois de France, violant la parole donnée, me rejetèrent au milieu des troubles et des batailles. Ceux-ci s'atta-

quèrent à ma personne et faillirent me faire prisonnier à Inspruck ; ceux-là s'emparèrent de la ville de Metz qui était du domaine de l'empire. Ce fut alors que j'accourus pour l'assiéger moi-même avec une armée nombreuse. Je fus vaincu, mon armée fut détruite, mais ce ne fut point par les hommes, ce fut par les éléments. En échange de Metz perdue, j'enlevai aux Français Thérouanne et Hesdin. Je fis plus, j'allai jusqu'à Valenciennes au-devant du roi de France, et je le contraignis de se retirer, faisant ce que je pouvais à la bataille de Renty, désespéré de ne pouvoir faire mieux.

» Mais aujourd'hui, outre l'insuffisance que j'ai toujours reconnue en moi, voilà que la maladie redouble et m'accable. Par bonheur, au moment où Dieu m'enlève ma mère, il me donne en échange un fils en âge de gouverner. Maintenant que les forces me manquent et que j'approche de la mort, je n'ai garde de préférer l'amour et la passion de régner au bien et au repos de mes sujets. Au lieu d'un vieillard infirme qui a déjà vu descendre dans la tombe la meilleure partie de lui-même, je vous donne un prince vigoureux et recommandable par une jeunesse et une vertu florissantes. Jurez-lui donc à lui cette affection et cette fidélité que vous m'avez jurées à moi et que vous m'avez si loyalement conservées. Surtout prenez garde que, troublant la fraternité qui doit vous réunir, les hérésies qui vous environnent ne se glissent chez vous, et si vous voyez qu'elles poussent quelques racines, hâtez-vous de les extirper, de les mettre hors de terre et de les jeter au loin.

» Et maintenant, pour dire un dernier mot sur moi-même, à tout ce que j'ai déjà dit j'ajouterai que je suis tombé dans bien des fautes, soit par ignorance dans ma jeunesse, soit par orgueil dans

mon âge mûr, soit par toute autre faiblesse inhérente à la nature humaine. Toutefois, je déclare ici que jamais je n'ai fait sciemment ou volontairement injure ou violence à qui que ce soit, ou que lorsque violence ou injure a été faite et que je l'ai su, je l'ai toujours réparée, comme en face de tous je vais le faire tout à l'heure, à l'endroit d'une des personnes ici présentes et que je prie d'attendre la réparation avec patience et miséricorde. »

Alors, se tournant vers don Philippe qui, à la fin de son discours, était venu se jeter à ses pieds :

« Mon fils, dit-il, si par ma mort seulement vous étiez entré dans la possession de tant de royaumes et de provinces, j'aurais déjà sans doute mérité quelque chose de vous pour vous avoir laissé un héritage si riche et augmenté par moi de tant de biens. Mais puisque cette grande succession ne vous vient pas aujourd'hui de ma mort, mais seulement de ma volonté ; puisque votre père a voulu mourir avant que son corps descendît dans la tombe, pour vous faire jouir, lui vivant, du bénéfice de la succession, je vous demande – et j'ai le droit de vous demander cela – je vous demande de donner aux soins et à l'amour de vos peuples tout ce que vous semblez me devoir pour vous avoir avancé la jouissance de l'empire.

» Les autres rois se réjouissent d'avoir donné la vie à leurs enfants et de leur laisser des royaumes ; moi, j'ai voulu ôter à la mort la gloire de vous faire ce présent, m'imaginant recevoir une double joie si, de même que je vous vois vivre par moi, je vous vois régner par moi. Peu se trouveront pour imiter mon exemple, comme peu j'en ai trouvé dans les siècles passés dont les exemples fussent bons à imiter ; mais au moins louera-t-on mon dessein lorsqu'on verra que vous méritez qu'on en ait fait en vous

la première expérience ; et vous obtiendrez cet avantage, mon fils, si vous conservez cette sagesse que vous avez jusqu'ici embrassée, si vous avez toujours dans l'âme la crainte du maître souverain de toutes choses, si vous prenez la défense de la religion catholique et la protection de la justice et des lois qui sont les plus grandes forces et les meilleurs appuis des empires. Enfin, il me reste maintenant à souhaiter en votre faveur que vos enfants croissent si heureusement que vous puissiez leur transporter votre empire et votre puissance librement et sans y être autrement contraint que je ne le suis. »

En disant ces mots, soit qu'ils fussent en réalité la fin du discours, soit que le discours fut interrompu par l'émotion, la voix de Charles Quint s'arrêta dans sa gorge, et, posant la main sur la tête de son fils agenouillé devant lui, il demeura un instant immobile, muet, les larmes de ses yeux coulant abondamment et silencieusement sur ses joues.

Puis, après une minute de ce silence plus éloquent encore que le discours qu'il venait de prononcer, comme les forces semblaient près de lui manquer, il étendit la main vers sa sœur, tandis que don Philippe, se relevant de ses genoux où il s'était courbé, lui passait pour le soutenir le bras autour du corps.

Alors, la reine Marie tira de sa poche un flacon de cristal contenant une liqueur rose, et elle en versa le contenu dans un petit calice d'or qu'elle présenta à l'empereur.

Pendant que l'empereur buvait, chacun dans l'assemblée donna cours à son émotion. Il y avait parmi les assistants, que leur rang les éloignât ou les rapprochât du trône, peu de cœurs qui ne

fussent touchés, peu de regards qui ne fussent obscurcis par les larmes.

C'était, en effet, un grand spectacle donné au monde, que celui de ce souverain, de ce guerrier, de ce César qui, après quarante ans d'une puissance telle que peu d'hommes avaient reçu la pareille de la Providence, descendait volontairement du trône, et, las de corps, accablé d'esprit, proclamait à haute voix le néant des grandeurs humaines devant le successeur auquel il les abandonnait.

Mais un spectacle plus grand encore était attendu, qui venait d'être promis par l'empereur. C'était celui d'un homme reconnaissant publiquement une faute commise, et en demandant pardon à celui auquel elle avait portée préjudice.

L'empereur comprit que c'était cela que l'on attendait et, rappelant ses forces, il écarta doucement de lui son fils.

On vit qu'il allait parler une seconde fois et l'on se tut.

— Chers amis, reprit l'empereur, j'ai promis tout à l'heure une réparation publique à un homme que j'avais offensé. Soyez donc tous témoins qu'après m'être vanté de ce que je croyais avoir fait de bien, je me suis accusé de ce que j'avais fait de mal.

Alors, se tournant vers cet inconnu aux magnifiques habits que chacun avait déjà remarqué :

— Odoardo Maraviglia, dit-il d'une voix ferme, approchez.

Le jeune homme à qui s'adressait cette formelle invitation pâlit et, tout chancelant, s'approcha de Charles Quint.

— Comte, dit l'empereur, je vous ai gravement fait tort, soit volontairement, soit involontairement dans la personne de votre père, lequel a subi dans les prisons de Milan une mort cruelle. Souvent cet acte s'est représenté à ma mémoire avec le voile du doute. Aujourd'hui, ce spectre, il m'apparaît avec le linceul du remords. Comte Maraviglia, en face de tous, sous le regard des hommes et sous celui de Dieu, au moment de déposer le manteau impérial qui depuis trente-six ans pèse sur mes épaules, je m'humilie devant vous et vous prie, non seulement de m'accorder mon pardon, mais encore de le demander pour moi au Seigneur, qui l'accordera plutôt aux instances de la victime qu'aux supplications du meurtrier.

Odoardo Maraviglia jeta un cri et tomba à genoux.

— Magnifique empereur, dit-il, ce n'est pas sans raison que le monde t'a donné le nom d'Auguste. Oh ! oui, oui, je te pardonne en mon nom et au nom de mon père. Oh ! oui, Dieu te pardonnera ; mais moi, moi, auguste empereur, à qui demanderai-je un pardon que je ne m'accorde plus à moi-même ?

Puis, se relevant :

— Messieurs, dit Maraviglia en se tournant vers l'assemblée, messieurs, vous voyez en moi un homme qui a voulu assassiner l'empereur, et à qui l'empereur vient non seulement de pardonner, mais encore de demander pardon. Roi don Philippe, ajouta-t-il en se courbant devant celui qui, à partir de ce moment, devait s'appeler Philippe II, le meurtrier se remet entre vos mains.

— Mon fils, dit Charles Quint à qui les forces manquaient pour la seconde fois, je vous recommande cet homme, que sa vie soit sacrée !

Et il retomba presque évanoui sur son fauteuil.

— Ô mon Emmanuel bien-aimé ! dit le page du duc de Savoie en se glissant près de son maître à la faveur du mouvement qu'occasionna l'accident arrivé à l'empereur, que tu es bon ! que tu es grand, et comme je te reconnais à ce qui vient de se passer !

Et, avant qu'Emmanuel Philibert eut pu s'y opposer, le cœur gros d'émotions, les yeux pleins de larmes, Leone-Leona lui avait baisé la main avec presque autant de respect que d'amour.

La cérémonie, un instant interrompue par l'incident imprévu que nous venons de raconter, et qui ne fut pas une des scènes les moins émouvantes de cette solennelle journée, devait reprendre son cours ; car, pour que l'abdication fût complète, après que Charles Quint avait donné, il fallait que Philippe II acceptât.

Philippe, qui avait répondu par un signe de promesse à la recommandation que lui avait faite son père, s'inclina donc de nouveau humblement devant lui et, en espagnol, langue que beaucoup des assistants ne parlaient point, mais que presque tous entendaient, il dit d'une voix dans laquelle pour la première fois peut-être se glissait une nuance d'émotion :

— Je n'ai jamais mérité, très invincible empereur, mon très bon père, ni n'aurais jamais cru pouvoir mériter un amour paternel si grand qu'il n'y en a jamais assurément eu de pareil au monde, jamais du moins qui ait produit de pareils effets ; ce qui à la fois me couvre de confusion à l'endroit de mon peu de mérite, et me remplit de reconnaissance et de respect en face de votre grandeur. Mais, puisqu'il vous a plu de me traiter si tendrement et si généreusement par un effet de votre auguste bonté, exercez encore cette même bonté, mon très cher père, en demeurant per-

suadé que je ferai de mon côté tout ce qui sera en mon pouvoir afin que votre résolution en ma faveur soit généralement approuvée et agréable, m'efforçant de gouverner en sorte que les États puissent être convaincus de l'affection que j'ai toujours eue pour eux.

À ces paroles, il baisa à plusieurs reprises la main de son père, tandis que celui-ci, le pressant contre sa poitrine, lui disait :

— Je te souhaite, mon cher fils, les plus précieuses bénédictions du ciel et de sa divine assistance.

Alors, don Philippe appuya une dernière fois la main de son père contre ses lèvres, essuya une larme probablement absente de sa paupière, se leva, se retourna vers les États, les salua et, le chapeau à la main, posture dans laquelle se trouvaient tous ceux qui l'écoutaient, à l'exception de l'empereur qui était seul couvert et assis, il prononça en français les quelques paroles suivantes, auxquelles nous conservons leur forme, pour ne point leur enlever leur caractère.

— Messieurs, je voudrais bien que je susse mieux parler le langage de ce pays que je ne le sais, afin de vous faire d'autant mieux entendre la bonne affection et la faveur que je vous porte ; mais, comme je ne le sais si bien qu'il serait nécessaire, je m'en rapporterai à l'évêque d'Arras qui le fera pour moi. »

Aussitôt Antoine Perrenot de Granvelle, le même qui fut depuis cardinal, servant d'interprète aux sentiments du prince, prit la parole, vanta le zèle de don Philippe pour le bien de ses sujets, et exposa la résolution où il était de se conformer exactement aux bonnes et sages instructions que l'empereur venait de lui donner.

Puis la reine Marie, sœur de l'empereur, gouvernante pendant vingt-six ans des provinces des Pays-Bas, se leva à son tour et résigna en quelques mots dans les mains de son neveu la régence dont elle avait été chargée par son frère.

Après quoi le roi don Philippe fit le serment de maintenir les droits et privilèges de ses sujets, et tous les membres de l'assemblée, princes, grands d'Espagne, chevaliers de la Toison d'or, députés des États, soit en leur nom, soit au nom de ceux qu'ils représentaient, lui jurèrent obéissance.

Ce double serment prononcé, Charles Quint se leva, fit asseoir le roi don Philippe sur son trône, lui mit la couronne sur la tête et, après avoir dit à haute voix :

— Mon Dieu, faites que cette couronne ne soit pas pour votre élu une couronne d'épines !

Il fit un pas vers la porte.

Aussitôt don Philippe, le prince d'Orange, Emmanuel Philibert et les princes et seigneurs, tous tant qu'ils étaient là, firent un mouvement pour soutenir l'empereur dans sa marche ; mais lui, il fit un signe à Maraviglia qui s'approcha en hésitant, car il ne pouvait comprendre ce que lui voulait l'empereur.

L'empereur voulait n'avoir d'autre appui dans sa retraite que celui que lui prêterait ce même Maraviglia dont il avait fait mourir le père et qui, en expiation de cette action sanglante, avait tenté de l'assassiner.

Mais alors, comme le second bras de l'empereur retombait inerte près de lui,

— Sire, dit Emmanuel Philibert, permettez que mon page Leone soit le second soutien sur lequel votre majesté se repose, et l'honneur que vous lui ferez, je me le tiendrai pour fait à moi-même.

Et il poussa Leone vers l'empereur.

Charles Quint regarda le page et le reconnut.

— Ah ! ah ! dit-il en soulevant son bras, afin que celui-ci pût lui présenter son épaule, c'est le jeune homme au diamant… Tu veux donc te réconcilier avec moi, mon beau page ?

Alors, regardant sa main au petit doigt de laquelle seulement à cause des douleurs qu'il éprouvait, il avait pu conserver un simple anneau d'or :

— Tu auras perdu pour attendre, mon beau page, reprit-il, au lieu d'un diamant, tu n'auras que cette simple bague. Il est vrai qu'elle est à mon chiffre ; ce qui te semblera, je l'espère, une compensation.

Et, tirant la bague de son petit doigt, il la passa au pouce de Leone, le pouce étant le seul doigt de cette main délicate qui fût assez fort pour retenir l'anneau.

Puis il sortit de la salle sous les regards et au milieu des acclamations de l'assemblée, regards qui eussent été bien autrement curieux, acclamations qui eussent été bien autrement enthousiastes, si les assistants eussent pu deviner que cet empereur qui descendait du trône, que ce chrétien qui marchait vers la solitude, que ce pécheur qui s'inclinait sous le pardon, s'avançait vers sa tombe prochaine, appuyé non seulement sur le fils, mais encore sur la fille de ce malheureux Francesco Maraviglia qu'il

avait, par une sombre nuit de septembre, fait égorger, vingt ans auparavant, dans un cachot de la forteresse de Milan.

C'était le repentir soutenu par la prière, c'est-à-dire, s'il faut en croire les paroles de Jésus-Christ, le spectacle qui soit ici-bas le plus agréable aux yeux du Seigneur.

Mais, arrivé à la porte de la rue solitaire où l'attendait la mule qui l'avait amené, l'empereur ne voulut point que ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens fit un pas de plus, et il renvoya Odoardo à son nouveau seigneur don Philippe, et Leone à son ancien maître Emmanuel Philibert.

Puis, sans autre garde, sans autre suite, sans autre cortège que le palefrenier qui tenait la bride de sa paisible monture, il reprit le chemin de sa petite maison du Parc, si bien que nul de ceux qui le voyaient cheminer ainsi dans l'obscurité ne devina que cet humble pèlerin était celui-là même dont l'abdication à cette heure occupait Bruxelles et bientôt allait occuper le monde.

Charles Quint, en arrivant à la porte de cette petite maison du Parc qui occupait alors la place où s'élève aujourd'hui le palais de la chambre des représentants, en trouva la grille ouverte.

Le palefrenier n'eut donc qu'à pousser cette grille pour que la mule, le cavalier et lui pussent entrer.

Alors, ayant, sur l'ordre de l'empereur, fait approcher sa monture au plus près de la seconde porte, afin qu'une fois descendu le trajet à parcourir pour se rendre de cette porte au salon fût le plus court possible, il reçut l'empereur dans ses bras et le déposa sur le seuil.

Cette seconde porte était ouverte comme la première.

L'empereur ne fit point attention à cette circonstance, tout plongé qu'il était dans des réflexions qu'il est plus facile à nos lecteurs de comprendre qu'à nous de rapporter. Appuyé d'un côté sur son bâton qu'il retrouva au même endroit où il l'avait laissé deux heures auparavant, c'est-à-dire derrière la porte, de l'autre sur le bras du domestique, il regagna le salon tendu de chaudes courtines, garni d'épais tapis et dans la cheminée duquel brûlait un grand feu.

Le salon n'était éclairé que par la lueur de la flamme qui, en les dévorant, se tordait avec avidité autour des tisons ; mais cette demi-lumière convenait mieux qu'une grande clarté à la situation d'esprit où se trouvait l'auguste empereur.

Il se coucha donc sur un canapé, et, renvoyant le palefrenier à son écurie, il rappela à son souvenir chacune des phases de cette vie qu'avaient encombrée les événements de tout un demi-siècle et quel demi-siècle ! de celui où avaient vécu Henry VIII, Maximilien, Clément VII, François Ier, Soliman et Luther. Il força sa mémoire de repasser par la route accomplie, remontant le cours de ses années comme un voyageur qui, à la fin de sa vie, remonterait le fleuve aux rives fleuries et parfumées qu'il a descendu dans sa jeunesse.

Le voyage était immense, magnifique, merveilleux ; il se faisait à travers les adorations des courtisans, les acclamations du monde, les génuflexions des peuples accourus sur le passage de cette gigantesque fortune.

Tout-à-coup, au milieu de ce rêve qui était moins d'un homme que d'un Dieu, un des tisons du foyer vint à se rompre et un mor-

ceau tomba dans les cendres, tandis que l'autre roulait sur le tapis, duquel s'éleva aussitôt une épaisse fumée.

Cet incident, si vulgaire qu'il fût, et peut-être à cause de sa vulgarité même, ramena Charles Quint à la réalité.

— Eh ! fit-il en appelant, eh ! qui donc est de service ici ? Vite quelqu'un près de moi !

Nul ne répondit.

— N'y a-t-il donc personne dans les antichambres, cria l'ex-empereur s'impatientant et frappant le parquet de son bâton ?

Ce second appel n'obtint pas plus de réponse que le premier.

— Voyons, que l'on vienne donc accommoder ce feu, et que l'on se dépêche ! cria Charles Quint avec plus d'impatience encore que les deux premières fois.

Même silence.

— Oh ! murmura-t-il en se traînant de meuble en meuble pour atteindre la cheminée, – déjà seul, déjà abandonné !... Si la Providence a voulu m'inspirer le repentir de ce que j'ai fait, la leçon est venue bien vite !

Et lui-même alors, de ses mains endolories, prit les pincettes et avec de pénibles efforts rajusta ce feu que personne n'était là pour accommoder.

Tous, depuis les princes jusqu'aux valets, étaient occupés autour du nouveau roi don Philippe.

L'empereur repoussait du pied les dernières braises fumantes sur le tapis, lorsqu'un pas se fit entendre dans l'antichambre et

qu'une forme humaine apparut au milieu de l'encadrement de la porte et se dessina dans la pénombre.

— Enfin ! murmura l'empereur.

— Sire, dit le nouveau venu, qui vit que Charles Quint se trompait sur son identité, je demande pardon à votre majesté de me présenter ainsi devant elle ; mais ayant trouvé toutes les portes ouvertes et ne voyant personne dans les antichambres pour m'annoncer, je me suis hasardé à m'annoncer moi-même.

— Annoncez-vous donc alors, monsieur, répondit Charles Quint, qui faisait rapidement, comme on le voit, l'apprentissage de simple particulier. Voyons, qui êtes-vous ?

— Sire, répondit l'inconnu avec l'accent le plus respectueux et en s'inclinant jusqu'à terre, je suis Gaspard de Châtillon, sire de Coligny, amiral de France et envoyé extraordinaire de Sa Majesté le roi Henri II.

— Monsieur l'envoyé extraordinaire de Sa Majesté le roi Henri II, dit Charles Quint en souriant avec une certaine amertume, vous vous êtes trompé de porte. Ce n'est plus à moi que vous avez à faire, c'est au roi Philippe II, mon successeur au trône de Naples depuis neuf mois et au trône d'Espagne et des Indes depuis vingt minutes.

— Sire, dit Coligny avec le même accent respectueux et en s'inclinant une seconde fois, quelque changement qui soit survenu dans la fortune du roi Philippe II depuis neuf mois ou depuis vingt minutes, vous êtes toujours pour moi l'élu de l'Allemagne, le très grand, très saint et très auguste empereur Charles V, et

comme c'est à votre majesté que la lettre de mon roi est adressée, permettez que ce soit à votre majesté que je la remette.

— En ce cas, monsieur l'amiral, dit Charles Quint, aidez-moi à allumer ces bougies, puisque l'avènement au trône de mon fils Philippe II m'a enlevé, à ce qu'il paraît, jusqu'à mon dernier laquais.

Et l'empereur, aidé de l'amiral, se mit a allumer les cires préparées dans les candélabres, afin de pouvoir lire la lettre que lui adressait le roi Henri II, et, peut-être bien aussi, pressé qu'il était de voir l'homme qui depuis trois ans lui avait été un si rude adversaire.

Gaspard de Châtillon, sire de Coligny, était, à l'époque où nous sommes arrivés, un homme de trente-huit à trente-neuf ans, à l'œil vif, à la figure martiale, à la taille haute et bien prise, cœur loyal et intrépide. Il avait été en aussi grande estime auprès du roi François Ier qu'il l'était auprès du roi Henri II et devait l'être auprès du roi François II.

Pour assassiner misérablement un pareil homme, si immense que fût le massacre du 24 août 1572, il fallait la haine héréditaire de Henri duc de Guise jointe à l'hypocrisie de Catherine de Médicis et à la faiblesse de Charles IX.

Cette haine, qui le jour où nous mettons en scène l'illustre amiral, commençait à le séparer de son ancien ami François de Guise, avait pris naissance sur le champ de bataille de Renty. Dans leur jeunesse, ces deux grands capitaines, dont le génie réuni eût pu faire tant de merveilleuses choses, avaient été intimement liés ; point de plaisirs, point de travaux, point d'exercices qui ne leur fussent communs. Dans leurs études de l'Anti-

quité, ils se proposaient pour modèles non seulement ces hommes qui ont laissé de beaux exemples de courage, mais encore ceux qui ont laissé aussi de beaux exemples de fraternité.

Cette tendresse mutuelle des deux jeunes gens allait si loin qu'ils portaient, dit Brantôme, mêmes parures et même livrée. Le roi Henri II envoyant un messager à l'empereur Charles Quint et ce messager n'étant point le connétable de Montmorency, ce ne pouvait être que l'amiral de Coligny ou le duc de Guise.

L'empereur regarda l'amiral avec une certaine admiration. Il était impossible, assurent tous les historiens contemporains, de voir un homme qui donnât mieux l'idée d'un grand capitaine.

Seulement, à l'instant même, il vint à l'esprit de Charles Quint que Coligny avait été envoyé à Bruxelles, non pas précisément pour lui remettre la lettre qu'il tenait à la main, mais bien plutôt pour rapporter à la cour de France ce qui s'était passé au palais de Bruxelles dans cette fameuse journée du 25 octobre 1555. Aussi la première demande de l'empereur à Coligny, lorsqu'un long regard jeté sur le messager de Henri II lui eut permis de satisfaire sa curiosité, fut celle-ci :

— Depuis quand êtes-vous arrivé, monsieur l'amiral ?

— Depuis ce matin, sire, répondit Coligny.

— Et vous m'apportez ?...

— Cette lettre de Sa Majesté le roi Henri II.

Et il présenta la lettre à l'empereur.

L'empereur la prit et fit, pour en briser le cachet, quelques efforts inutiles, tant ses mains étaient endolories et tordues par la

goutte.

Alors l'amiral s'offrit à lui rendre ce service.

Charles Quint lui tendit la lettre en riant.

— En vérité, monsieur l'amiral, dit-il, ne suis-je pas un bon cavalier pour ouvrir et rompre une lance, moi qui ne puis plus même briser un cachet ?

L'amiral rendit à Charles Quint la lettre ouverte.

— Non, non, dit l'empereur, lisez, monsieur l'amiral ; la vue est aussi mauvaise que la main. Je pense donc que vous reconnaîtrez comme moi que j'ai bien fait de tout résigner, force et puissance, aux mains d'un plus jeune et d'un plus adroit.

L'empereur appuya sur ce dernier mot.

L'amiral ne répondit point, mais il commença la lecture de la lettre. Pendant cette lecture, Charles Quint, qui prétendait ne plus y voir, dévorait Coligny de son regard d'aigle.

Le message était tout simplement une lettre d'avis du roi de France à l'empereur, dans laquelle le premier annonçait au second qu'il envoyait le travail définitif des trêves ; le travail préparatoire était déjà accompli depuis cinq ou six mois.

La lettre lue, Coligny tira de son pourpoint les parchemins signés des plénipotentiaires et scellés du sceau royal de France.

C'était l'échange fait contre les papiers analogues précédemment envoyés par Charles Quint à Henri II, signés des plénipotentiaires espagnols, allemands et anglais, revêtus du sceau de l'empire.

L'empereur jeta les yeux sur ces contrats politiques, et comme s'il eût deviné qu'une année à peine s'écoulerait avant qu'ils fussent rompus, il les déposa sur une grande table couverte d'un tapis noir et, prenant le bras de l'amiral pour que celui-ci l'aidât à regagner sa place :

— Monsieur l'amiral, dit-il, n'est-ce pas un miracle de la Providence qui permet que je m'appuie aujourd'hui, moi faible et retiré du monde, sur le bras qui, au plus fort de ma puissance, a failli me renverser ?

— Oh ! sire, répondit l'amiral, il n'y avait qu'un homme qui pût renverser Charles Quint, c'était Charles Quint lui-même et, s'il nous a été donné à nous autres pygmées de lutter contre un géant, c'est que Dieu voulait surabondamment prouver au monde notre faiblesse et votre puissance.

Charles Quint sourit. Il était évident que le compliment ne lui déplaisait point venant d'un homme comme l'amiral.

Cependant, s'asseyant et étendant la main pour faire signe à Coligny de s'asseoir aussi :

— Assez, dit-il, assez, amiral ! Je ne suis plus empereur, je ne suis plus roi, je ne suis plus prince. Il me faut briser avec la flatterie. Changeons donc de conversation. Comment se porte mon frère Henri ?

— À merveille, sire, répondit l'amiral, répondant à l'invitation de s'asseoir que répétait pour la troisième fois l'empereur.

— Ah ! que j'en suis donc aise ! dit Charles Quint, si aise que le cœur me rit, et non sans cause. Car je tiens à grand honneur d'être sorti, du côté maternel, de ce fleuron qui porte et soutient

la plus célèbre couronne du monde. Mais, continua-t-il, affectant de ramener la conversation aux choses communes de la vie, on m'a dit toutefois que ce bien-aimé frère commençait à grisonner, lorsqu'il me semble qu'il n'y a que trois jours que, tout enfant et sans un poil de barbe, il était en Espagne. Ah ! tantôt vingt ans, cependant, se sont écoulés depuis lors !

Et Charles Quint poussa un soupir, comme si ces seuls mots échappés à sa bouche venaient de lui rouvrir le vaste horizon du passé.

— Le fait est, sire, reprit l'amiral, répondant à la question de l'empereur, que Sa Majesté commence à compter les cheveux blancs, mais par deux et trois tout au plus. Or, qui n'a pas, plus jeune que lui, ses cheveux blancs ?

— Oh ! que ce que vous me dites là est vrai, mon cher amiral ! s'écria l'empereur. Moi qui vous interroge sur les premiers cheveux blancs de mon frère Henri, je veux vous raconter l'histoire des miens. J'avais presque le même âge que lui, trente-six ou trente-sept ans à peine ; c'était à mon retour de la Goulette et en arrivant à Naples. Vous connaissez la gentillesse de cette admirable ville de Naples, monsieur l'amiral, la beauté et la grâce des dames qui l'habitent ?

Coligny s'inclina en souriant.

— Je suis homme, continua Charles Quint, je voulus mériter une faveur comme les autres. Aussi, dès le lendemain de mon arrivée, je fis appeler mon barbier pour me friser et parfumer. Cet homme me présenta un miroir afin que je suivisse l'opération tandis qu'il l'accomplissait. Il y avait longtemps que je ne m'étais regardé. C'était une rude guerre que cette guerre que je faisais

contre les Turcs, les alliés de mon bon frère François Ier. Tout à coup je m'écriai : « Eh barbier, mon ami, qu'est-ce que cela ? – Sire, me répondit le frater, ce sont deux ou trois poils blancs. » Or il faut vous dire que le flatteur mentait ; il y en avait non pas deux ou trois comme il le prétendait, mais bien au contraire une douzaine. « Eh vite, eh vite ! maître barbier, repris-je, ôtez-moi ces poils et surtout n'en laissez aucun. » Ce fut ce qu'il fit ; mais savez-vous ce qui arriva ? C'est que quelque temps après, me voulant de nouveau regarder au miroir, je m'aperçus que pour un fil d'argent que je m'étais fait ôter, il en était revenu dix ; de sorte que si j'eusse ôté ceux-ci à leur tour, en moins d'une année j'eusse été blanc comme un cygne. Dites donc à mon frère Henri, monsieur l'amiral, de garder précieusement ses trois poils blancs et de ne point permettre qu'ils lui soient ôtés même par les belles mains de madame de Valentinois.

— Je n'y manquerai pas, sire, répondit Coligny en riant.

— Et à propos de madame de Valentinois, continua Charles Quint, prouvant par cette transition qu'il n'était pas étranger aux mauvais propos de la cour du roi Henri II, quelles nouvelles, monsieur l'amiral, de votre cher oncle, le grand connétable ?

— Mais excellentes, répondit l'amiral, quoique lui ait la tête toute blanche.

— Oui, dit Charles Quint, il a la tête blanche, mais il est de la nature des poireaux, qui eux aussi ont la tête blanche, mais le reste du corps vert. Et il lui faut pour cela servir encore, comme il fait, les belles dames de la cour. Ah çà ! voyons, car je ne veux pas vous laisser partir, mon cher amiral, sans vous demander des

nouvelles de tout le monde ; comment se porte la fille de notre vieil ami François Ier ?

Et Charles Quint avait appuyé en souriant sur ces trois mots : notre vieil ami.

— Sa Majesté veut parler de madame Marguerite de France ?

— L'appelle-t-on toujours la quatrième Grâce, la dixième Muse ?

— Toujours, sire, et chaque jour davantage elle mérite ce double titre par la protection qu'elle accorde à nos grands esprits, tels que MM. de l'Hospital, Ronsard, Daurat.

— Eh, eh ! dit Charles Quint, il semblerait que notre frère Henri II, jaloux des rois ses voisins, veut garder pour lui seul cette belle perle. Je n'entends point parler encore de mariage pour madame Marguerite, et elle doit avoir… (Charles Quint fit semblant de chercher) bien près de trente-deux ans, dit-il.

— Oui, sire, mais à peine paraît-elle en avoir vingt ; elle est chaque jour plus belle et plus fraîche.

— C'est le privilège des roses de reverdir et de boutonner chaque printemps, reprit Charles Quint ; mais, à propos de roses et de boutons, dites-moi, mon cher amiral, que fait-on à la cour de France de notre jeune reine d'Écosse ? Ne pourrais-je pas vous aider à arranger ses affaires avec ma bru, la reine d'Angleterre ?

— Oh ! sire, il n'y a rien de pressé, répondit l'amiral, et votre majesté, qui sait si bien l'âge de nos princesses, n'ignore pas que la reine Marie Stuart est à peine âgée de treize ans ; or elle est, je ne crois pas révéler un secret d'État en faisant cette confidence à

votre majesté, elle est destinée au dauphin François II, et le mariage ne peut et ne doit avoir lieu que dans un an ou deux.

— Attendez donc, attendez donc, mon cher amiral, que je me rappelle, dit Charles Quint, car il me semble que j'ai au fond de la mémoire quelque chose comme un bon avis à donner à mon frère Henri II, quoique ce soit une simple supposition de la science cabalistique. Ah ! m'y voilà. Mais d'abord, pouvez-vous me dire, mon cher amiral, ce qu'est devenu un jeune seigneur nommé Gabriel de Lorges, comte de Montgomery ?

— Oui, certes : il est à la cour du roi, en grande faveur près de lui, et occupe le grade de capitaine dans sa garde écossaise.

— En grande faveur, oui-da ! fit Charles Quint pensif.

— Avez-vous quelque chose à dire contre ce jeune seigneur, sire ? demanda respectueusement l'amiral.

— Non… Seulement écoutez une histoire.

— J'écoute, sire.

— Lorsque je traversai la France avec la permission de mon frère François Ier pour aller chasser la révolte de mes bien-aimés compatriotes et sujets les Gantois, le roi de France me fit, – comme vous pouvez vous le rappeler, quoi que vous fussiez une bien jeune barbe à cette époque, – le roi de France me fit toutes sortes d'honneurs ; par exemple, il envoya au-devant de moi, jusqu'à Fontainebleau, le Dauphin avec une foule de jeunes seigneurs et de pages. Il faut vous dire, mon cher amiral, que c'était la dure nécessité qui me forçait à traverser le royaume de France, et que j'eusse mieux aimé prendre tout autre chemin. On avait fait tout ce que l'on avait pu pour me mettre en défiance contre la

loyauté du roi François Ier, et, moi-même, je vous l'avoue, j'avais quelque peur (bien à tort, l'événement l'a prouvé) que mon frère de France ne profitât de l'occasion pour prendre sa revanche du traité de Madrid. J'avais donc emmené avec moi, comme si la science humaine pouvait quelque chose contre les décisions divines, un homme très habile, un astrologue très vanté qui, à la première inspection du visage des gens, jugeait d'après les signes de ce visage s'il y avait menace pour la liberté ou pour la vie de celui qui hasardait devant ces gens sa vie et sa liberté.

L'amiral sourit.

— C'était une bonne précaution, dit-il, digne d'un aussi sage empereur que vous êtes ; mais votre majesté a vu que, parfois, bonne précaution peut devenir précaution inutile.

— Attendez, vous allez voir… Nous étions donc sur la route d'Orléans à Fontainebleau quand tout à coup nous vîmes venir à notre rencontre un grand cortège. C'était, comme je vous l'ai dit, M. le Dauphin de France avec une foule de seigneurs et de pages. D'abord, de loin et en ne voyant que la poussière qui montait sous les pieds des chevaux, nous crûmes que c'était une troupe de gens d'armes et nous nous arrêtâmes ; mais bientôt, à travers le nuage gris que formait cette poussière, nous vîmes miroiter le satin, briller le velours et étinceler l'or. Il était évident que cette troupe, au lieu d'être hostile, était une escorte d'honneur. Nous continuâmes donc notre chemin pleins de confiance dans la parole du roi François Ier. Bientôt les deux cavalcades se rencontrèrent et M. le Dauphin, s'avançant vers moi, me fit compliment de la part de son père. Le compliment était si gracieux et venait tellement à point pour tranquilliser, non pas moi, – Dieu, auquel je vais consacrer ma vie, m'est témoin que je n'ai jamais une se-

conde soupçonné mon bon frère ! – le compliment, dis-je, était si gracieux que je voulus sur le champ embrasser le jeune prince qui me l'avait fait. Or, tandis que je lui donnais une accolade si tendre qu'elle dura, je crois, une bonne minute, les deux troupes s'étaient mêlées et les jeunes seigneurs et pages de la suite de M. le Dauphin, curieux sans doute de me voir à cause de ce peu de bruit que j'ai fait dans le monde, m'avaient complètement enveloppé, s'approchant de moi le plus qu'ils pouvaient. Alors je m'aperçus que mon astrologue, qui s'appelait Angelo Policastro et qui était un Italien de Milan, avait poussé son cheval de telle façon qu'il flanquait complètement ma gauche. Cela me parut audacieux que cet homme se mêlât ainsi à une si belle et si riche noblesse.

» – Oh, oh ! signor Angelo, lui dis-je, que faites-vous là ?

» – Sire, me répondit-il, je suis à ma place.

» – N'importe, rangez-vous un peu, signor Angelo.

» – Je ne puis, ni ne dois, mon auguste seigneur, me répondit-il.

» Alors, je me doutai qu'il y avait quelque chose qui le dérangeait dans l'harmonie de mon voyage. Aussi, craignant qu'il n'obéît à ma première injonction :

» – Restez donc, signor Angelo, lui dis-je, restez, puisque c'est à bonne intention que vous vous êtes mis là. Seulement, en entrant au château, vous me direz pourquoi vous vous y êtes mis, n'est-ce pas ?

» – Oh ! sire, je n'y manquerai pas, la chose étant mon devoir ; mais tournez la tête à votre gauche et regardez bien ce jeune

homme blond qui est près de moi et qui porte des cheveux longs.

» Je regardai du coin de l'œil ; le jeune homme était d'autant plus remarquable et il était d'autant plus difficile que mon regard s'égarât, que ce jeune homme, qui avait un air étranger, un air anglais, était le seul qui portât ses cheveux longs.

» – Bien, je le vois, répondis-je.

» – Alors, c'est tout… pour le moment du moins, dit l'astrologue, plus tard j'en parlerai à votre majesté.

» En effet, à peine entré au château, je me retirai dans mon appartement sous prétexte de changer de toilette ; il signor Angelo m'y suivit.

» – Eh bien ! lui demandai-je : qu'avez-vous à me dire de ce jeune homme ?

» – Avez-vous remarqué, sire, le pli que, tout jeune, il porte entre les deux sourcils ?

» – Non, ma foi, lui dis-je, ne l'ayant pas regardé d'aussi près que vous.

» – Eh bien ! ce pli, c'est ce que nous autres, hommes de la cabale, nous appelons la ligne de mort. Sire, ce jeune homme tuera un roi !

» – Un roi ou un empereur ? demandai-je.

» – Je ne puis le dire, mais il frappera une tête portant couronne.

» – Ah ! ah ! et il n'y a pas moyen que vous sachiez si cette tête qu'il frappera est la mienne ?

» – Si fait, sire, mais pour cela il me faudrait de ses cheveux.

» – Bon ! de ses cheveux, et comment s'en procurer ?

» – Je ne sais, mais il en faudrait.

» Je me mis à réfléchir. Juste en ce moment, la fille du jardinier entra, portant une branche des plus belles fleurs du jardin qu'elle venait de placer dans les vases de la cheminée et dans ceux des consoles. Quand elle eut fini, je la pris par la main et l'attirai à moi ; puis, prenant dans ma poche deux beaux maximiliens d'or tout neufs, je les lui donnai. Elle me remercia et moi, l'embrassant au front :

» – Ma belle fille, lui dis-je, en veux-tu gagner dix fois autant ?

» Elle baissa les yeux et rougit.

» – Oh ! non, lui dis-je, ce n'est point cela… et il ne s'agit point de cela…

» – De quoi s'agit-il donc alors, sire empereur, me demanda-t-elle ?

» – Tiens, lui dis-je en la conduisant aux vitres de la fenêtre et en lui montrant le jeune homme blond, qui s'amusait à courir la quintaine dans la cour : tu vois bien ce jeune seigneur ?

» – Oui, je le vois.

» – Comment le trouves-tu ?

» – Je le trouve très beau et très galamment vêtu.

» – Eh bien, il faut m'apporter de ses cheveux demain matin et, au lieu de deux maximiliens d'or, tu en auras vingt.

» – Mais comment ferais-je pour avoir des cheveux de ce jeune homme ? demanda-t-elle en me regardant avec naïveté.

» – Ah ! dame ! la belle enfant ; cela ne me regarde point ; c'est à toi de trouver le moyen… Tout ce que je puis faire, moi, c'est de te donner une bible.

» – Une bible ?

» – Oui, afin que tu voies de quelle façon Dalila s'y prit pour couper les cheveux de Samson…

» La belle fille rougit encore, mais il paraît que les instructions suffisaint car elle sortit toute pensive et toute souriante à la fois. Et le lendemain elle revint avec une boucle de cheveux blonds comme de l'or… Ah ! la plus naïve femelle est plus adroite que le plus rusé de nous, monsieur l'amiral !

— Et Votre Majesté n'achève pas l'histoire ?

— Oh ! si fait. Je remis la boucle des cheveux blonds au signor Angelo, qui fit sur cette boucle ses expériences cabalistiques et qui me dit que c'était, non pas moi, mais un prince portant fleur de lys dans ses armes que l'horoscope menaçait. Eh bien ! mon cher amiral, ce jeune homme blond, qui a entre les sourcils la ligne de mort, c'est le seigneur de Lorges, comte de Montgomery, capitaine de la garde écossaise de mon frère Henri.

— Comment ! votre majesté pourrait soupçonner ?…

— Moi, dit Charles Quint, se levant pour indiquer à l'amiral que son audience était finie, je ne soupçonne rien, Dieu m'en garde, je vous répète seulement mot à mot, comme chose pouvant être utile à mon frère Henri II, l'horoscope del signor Angelo

Policastro, et je dis à Sa Majesté Très-Chrétienne de faire bonne attention à cette ligne, qui se trouve entre les deux sourcils de son capitaine de la garde écossaise, et qu'on appelle la ligne de mort, lui rappelant qu'elle menace tout particulièrement un prince portant fleurs de lys dans ses armes.

— Sire, dit Coligny, ce bon avis sera donné de votre part au roi de France.

— Et voilà pour que vous ne l'oubliez pas, mon cher amiral, dit Charles Quint en passant au cou de l'ambassadeur la magnifique chaîne d'or qu'il portait au sien, et à laquelle pendait cette étoile de diamant qu'on appelait l'étoile du couchant, en souvenir des possessions occidentales des rois d'Espagne.

Coligny voulut recevoir le présent à genoux ; mais Charles Quint ne permit point qu'il lui donnât cette marque de respect, et le retenant dans ses bras, il le baisa sur les deux joues.

À la porte, on rencontra Emmanuel Philibert, qui, la cérémonie à peine achevée, quittait tout pour venir mettre ses hommages aux pieds de cet empereur, d'autant plus grand à ses yeux, qu'il venait d'abdiquer toute grandeur.

Les deux capitaines se saluèrent avec courtoisie, tous deux s'étaient vus sur le champ de bataille et s'estimaient à leur valeur, c'est-à-dire hautement et grandement.

— Votre majesté, dit Coligny, n'a-t-elle rien autre chose à me dire pour le roi mon maître ?

— Non, rien.

Il regarda Emmanuel Philibert et sourit.

— Sinon, mon cher amiral que, si les soins de notre salut nous laissent un instant de loisir, nous nous occuperons de lui chercher un mari pour madame Marguerite de France.

Et, s'appuyant au bras d'Emmanuel :

— Viens, mon bien-aimé Emmanuel, lui dit-il, en rentrant avec lui dans le salon, il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vu !

q

Chapitre 15 Après l'abdication.

Pour ceux de nos lecteurs qui veulent voir le couronnement de toute chose et la philosophie de chaque événement, nous nous décidons à écrire le présent chapitre qui entrave peut-être pendant quelques instants la marche de notre action, mais qui permet au regard, momentanément arrêté sur l'empereur Charles Quint, de poursuivre cette grande fortune éteinte à travers l'obscurité de sa vie nouvelle, depuis le jour de son abdication jusqu'à celui de sa mort, c'est-à-dire du 25 octobre 1555 au 21 septembre 1558.

Après le vainqueur de François Ier, déposé dans le sépulcre, où son rival l'a précédé depuis neuf ans, nous reviendrons à la vie, aux combats, aux fêtes, aux haines et aux amours, à tout cet immense bourdonnement enfin qui va dans l'attente de la résurrection éternelle bercer les trépassés jusqu'au fond de leurs tombeaux.

Les différentes affaires politiques que Charles Quint avait à régler dans les Pays-Bas, l'abdication de l'empire en faveur de Ferdinand son frère, – abdication que devait suivre celle des États héréditaires en faveur de don Philippe son fils, – retinrent, près d'une année encore, l'ex-empereur à Bruxelles, de sorte que ce ne fut que dans les premiers jours de septembre 1556 qu'il put quitter cette ville et partir pour Gand, escorté de tous les grands, les ambassadeurs, les nobles, les magistrats, les capitaines et les officiers de la Belgique.

Le roi don Philippe avait expressément voulu conduire son père jusqu'au lieu de l'embarquement, c'est-à-dire jusqu'à Flessingue, où l'ex-empereur se rendit en litière et où l'accompagnèrent les deux reines, ses sœurs, avec leurs dames, le roi don Philippe avec sa cour, et Emmanuel Philibert avec ses deux inséparables compagnons, Leone et Scanca-Ferro.

Les adieux furent longs et tristes : non seulement cet homme qui avait étreint le monde entre ses deux bras se séparait de ses deux sœurs, de son fils, d'un neveu reconnaissant et dévoué, mais encore il se séparait du monde, presque de la vie, son intention étant, aussitôt son arrivée en Espagne, de se retirer dans un monastère.

Ainsi l'ex-empereur voulut-il que ces adieux s'accomplissent la veille du départ, disant que s'ils avaient lieu le lendemain sur le port, jamais il ne se sentirait le courage de mettre le pied sur le bâtiment.

Le premier dont Charles Quint prit congé – peut-être parce que, au fond du cœur, c'était celui qu'il aimait le moins – fut son

fils don Philippe. Après avoir reçu le baiser d'adieu de son père, le roi d'Espagne se mit à genoux et lui demanda sa bénédiction.

Charles Quint la lui donna avec cette majesté qu'il savait mettre dans ces sortes de circonstances, lui recommanda la paix avec les puissances alliées, et particulièrement, s'il était possible, avec la France.

Don Philippe promit à son père de se conformer à ses intentions, tout en doutant que la chose fût possible à l'endroit de la France, et jurant néanmoins de tenir de son côté fidèlement les trêves tant que le roi Henri II, son cousin, ne les romprait pas.

Après quoi Charles Quint embrassa Emmanuel Philibert, le tenant longtemps serré entre ses bras et ne pouvant se décider à se séparer de lui.

Enfin, appelant don Philippe avec des larmes dans les yeux et des larmes dans la voix :

— Mon cher fils, lui dit-il, je vous ai donné bien des choses. Je vous ai donné Naples, les Flandres, les deux Indes ; je me suis dépouillé pour vous, enfin, de tout ce que j'avais ; mais retenez bien ceci : ni Naples et ses palais, ni les Pays-Bas et leur commerce, ni les deux Indes et leurs mines d'or, d'argent et de pierres précieuses ne valent le trésor que je vous donne en vous laissant votre cousin Emmanuel Philibert, homme de tête et d'exécution, bon politique et grand capitaine ; je vous recommande donc de le traiter non pas comme un sujet, mais comme un frère, et à peine encore, je vous le dis, sera-t-il traité par vous selon ses mérites.

Emmanuel Philibert voulait baiser les genoux de son oncle, mais celui-ci le retint entre ses bras, puis bientôt, le poussant

doucement de ses bras entre ceux de don Philippe :

— Partez, dit-il, partez ! il est honteux pour des hommes de gémir et de larmoyer ainsi à cause d'une courte séparation dans ce monde ! Arrangeons-nous de manière, à force de bonnes actions, de belles vertus et de vie chrétienne, à nous trouver un jour réunis dans l'autre, c'est là le principal.

Et, se détournant des deux jeunes gens pour aller rejoindre ses sœurs, en leur faisant de la main signe de s'éloigner, il resta le dos tourné jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de l'appartement.

Don Philippe et Emmanuel Philibert montèrent à cheval et partirent incontinent pour Bruxelles.

Quant à l'ex-empereur, il s'embarqua le lendemain 10 septembre 1556 sur un vaisseau véritablement royal, en grandeur et en ornements, dit Gregorio Leti, historien de Charles V ; mais, à peine en mer, on fut accosté d'un bâtiment anglais. Le bâtiment portait le comte d'Arondel, envoyé par la reine Marie à son beau-père pour le prier de ne point passer si près des côtes de la Grande-Bretagne sans lui faire une visite.

Mais, à cette invitation, Charles Quint haussa les épaules, et avec un ton dévôt qui n'était pas exempt d'amertume :

— Eh ! dit-il au comte, quel plaisir pourra prendre une si grande reine à se voir la belle-fille d'un simple gentilhomme ?

Malgré cette réponse, le comte d'Arondel insista avec tant de courtoises supplications et de respectueuses prières que Charles Quint, ne sachant plus comment se défendre de ses instances, lui dit :

— Monsieur le comte, tout dépendra des vents.

Les deux reines étaient embarquées avec leurs frères. Soixante vaisseaux escortaient le vaisseau impérial, et, voyant que, quoique les vents fussent loin d'être défavorables, l'empereur passait sans s'arrêter devant Yarmouth, devant Londres et devant Portsmouth, le comte d'Arondel n'insista pas davantage : il se mit respectueusement à la suite du vaisseau impérial, et l'accompagna jusqu'à Laredo, port de Biscaye, où Charles Quint fut reçu par le grand connétable de Castille.

Mais, à peine eut-il touché cette terre d'Espagne sur laquelle il avait si glorieusement régné, qu'avant de rien écouter du discours que le grand connétable s'apprêtait à lui faire, il se mit à genoux et, baisant le sol de ce royaume devenu pour lui une seconde patrie :

— Je te salue avec toutes sortes de respects, dit-il, ô mère commune, et comme je suis sorti nu du ventre de ma mère pour recevoir du monde tant de trésors, je veux aussi maintenant rentrer nu dans ton sein, ma très chère mère, et si ce fut alors un devoir de la nature, c'est aujourd'hui un effet de la grâce sur ma volonté.

Il n'avait pas achevé cette prière, que le vent commença de souffler et qu'une tempête s'éleva avec tant de violence, que toute la flotte qui venait de l'accompagner périt dans le port avec le vaisseau impérial lui-même tout chargé de trésors et des dons magnifiques que l'empereur rapportait de Belgique et d'Allemagne pour les offrir aux églises d'Espagne. Ce qui fit dire par un des personnages de la suite de Charles Quint que le bâtiment, prévoyant que jamais une gloire pareille ne l'illustrerait, s'était

enfoncé dans la mer afin de marquer à la fois son respect, son regret et sa douleur.

Il n'y avait point de mal, en vérité, à ce que les choses inanimées donnassent de semblables preuves de respect, de regret et de douleur à Charles Quint ; car les hommes étaient bien froids devant cette fortune déchue. À Burgos, par exemple, l'ex-empereur traversa la ville sans qu'aucune députation vînt au-devant de lui et sans que les citadins se donnassent la peine d'accourir jusque sur leur porte pour le regarder passer.

Ce que voyant l'empereur, il secoua la tête en murmurant :

— En vérité, il semblerait que les habitants de Burgos m'eussent entendu quand je disais à Laredo que je rentrerais nu en Espagne.

Le jour même, cependant, un noble seigneur nommé don Bartolomeo Mirande étant venu lui rendre visite et lui ayant dit :

— Il y a aujourd'hui précisément un an accompli, sire, que votre majesté impériale a commencé d'abandonner le monde pour pouvoir s'appliquer tout entier au service de Dieu.

— Oui, répondit Charles, et il y a aujourd'hui précisément un an que je m'en suis repenti.

Charles Quint se rappelait cette triste et solitaire soirée de son abdication, où il n'avait eu personne que l'amiral Coligny pour l'aider à remettre au foyer les tisons qui avaient roulé des chenets sur son tapis.

De Burgos, l'empereur gagna Valladolid qui était alors la capitale de l'Espagne. À une demi-heure de la ville, il rencontra un

cortège qui venait au-devant de lui : c'étaient les nobles et les seigneurs, conduits par son petit-fils don Carlos, qui venait d'atteindre sa onzième année.

L'enfant maniait admirablement son cheval et marchait à la portière gauche de la litière de l'empereur. C'était la première fois qu'il voyait son grand-père et il le regardait avec une attention qui eût embarrassé tout autre que le jeune prince. Celui-ci ne baissa pas même les yeux, se contentant, chaque fois que le regard du vieil empereur se fixait sur lui, d'ôter respectueusement sa toque qu'il remettait sur sa tête quand Charles Quint cessait de le regarder.

Aussi, à peine entré dans son appartement, l'empereur le fit-il venir pour le voir de plus près et causer avec lui.

L'enfant se présenta respectueux d'attitude, mais sans embarras aucun.

— C'est bien à vous, mon petit-fils, lui dit Charles Quint, d'être venu au-devant de moi.

— C'était mon devoir, répondit l'enfant, comme étant deux fois votre sujet, car vous êtes mon grand-père et mon empereur.

— Ah ! ah ! fit Charles Quint, étonné de trouver tant d'aplomb et de fermeté dans un âge si tendre.

— D'ailleurs, je n'eusse point été par devoir au-devant de votre majesté impériale, continua l'enfant, que j'y eusse été par curiosité.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que j'ai entendu dire souvent que vous étiez un illustre empereur et que vous aviez fait de grandes choses.

— Ah ! vraiment ! dit Charles Quint, qui s'amusait du singulier naturel de l'enfant, et veux-tu que je te les raconte ces grandes choses ?

— Ce serait un vif plaisir et un immense honneur pour moi, répondit le jeune prince.

— Eh bien ! assieds-toi là.

— Avec la permission de votre majesté, dit l'enfant, j'écouterai debout.

Alors Charles Quint lui raconta toutes ses guerres contre le roi François Ier, contre les Turcs et contre les protestants.

Don Carlos l'écouta avec une grande attention, et quand son grand-père eut achevé, prouvant que le récit n'était pas nouveau pour lui :

— Oui, dit l'enfant, c'est bien cela.

— Mais, reprit l'empereur, vous ne me dites pas, monsieur mon petit-fils, ce qu'il vous semble de mes aventures et si vous trouvez que je me sois comporté en brave.

— Oh ! dit le jeune prince, je suis assez content de ce que vous avez fait ; il n'y a qu'une chose que je ne saurais vous pardonner.

— Bah ! fit l'empereur étonné, quelle chose donc ?

— C'est de vous être une nuit sauvé d'Inspruck à moitié nu devant le duc Maurice.

— Oh ! pour cela, dit l'empereur en riant, ce fut bien malgré moi, mon fils, je vous jure… il me surprit et je n'avais que ma maison.

— Mais moi, je n'eusse pas fui, dit don Carlos.

— Comment, vous n'eussiez pas fui ?

— Non.

— Mais il fallait bien fuir puisque je ne pouvais lui résister.

— Moi, je n'eusse pas fui, répéta le jeune prince.

— Il fallait donc alors me laisser prendre ? C'eût été une grande imprudence dont j'eusse encore été blâmé davantage.

— N'importe, moi je n'eusse pas fui, répéta pour la troisième fois l'enfant.

— Dites-moi donc ce que vous eussiez fait en une pareille occasion, et pour vous aider à me répondre : que feriez-vous actuellement, par exemple, si je mettais une trentaine de pages à vos trousses ?

— Je ne fuirais pas, se contenta de répondre l'enfant.

L'empereur fronça le sourcil et, appelant le gouverneur du jeune prince :

— Monsieur, lui dit-il, emmenez mon petit-fils ; je vous fais compliment de l'éducation qu'il reçoit ; et s'il continue, ce sera le plus grand guerrier de notre famille !

Le soir même, il disait à sa sœur, la reine Éléonore, qu'il laissait à Valladolid :

— Il me semble, ma sœur, que le roi don Philippe est mal pourvu de fils en don Carlos. Son air et son naturel en cette première jeunesse ne me plaisent point, n'étant pas ceux de son âge. Je ne sais ce qui pourra arriver dans la suite quand il aura vingt-cinq ans. Étudiez donc les paroles et les actions de cet enfant et dites-moi sincèrement, lorsque vous m'écrirez, votre pensée sur ce sujet.

Le surlendemain, Charles Quint partait pour Palancia et, le jour d'ensuite, la reine Éléonore lui écrivait :

« Mon frère, si les manières de notre petit neveu Carlos vous ont déplu pour ne l'avoir vu qu'un jour, elles me déplaisent beaucoup plus, à moi qui l'ai vu trois. »

Ce petit bonhomme qui n'eût pas fui à Inspruck était ce même don Carlos que son père, Philippe II, fit tuer douze ans plus tard sous prétexte qu'il conspirait avec les révoltés des Pays-Bas.

À Valladolid, l'empereur avait congédié toute sa cour, à l'exception de douze domestiques et de douze chevaux et, distribuant tout le reste aux gentilshommes qui l'avaient accompagné ; puis il avait dit adieu aux deux reines ses sœurs et était parti pour Palancia.

Palancia n'était située qu'à dix-huit milles du monastère de St-Just, de l'ordre des Hyéronimites, que Charles Quint avait choisi pour sa retraite et où, dès l'année précédente, il avait envoyé un architecte chargé de lui bâtir six chambres de plain-pied dont quatre pareilles à des cellules de moines, et deux un peu plus hautes. L'artiste devait en outre dessiner un jardin sur le dessin que l'empereur en avait tracé lui-même.

Ce jardin, c'était le côté charmant de la retraite impériale ; il était arrosé à ses deux flancs par une petite rivière d'eau limpide et murmurante, et tout planté d'orangers, de limoniers et de cèdres dont les branches venaient ombrager et parfumer les fenêtres de l'illustre solitaire.

En 1542, Charles Quint avait visité ce monastère de Saint-Just et l'avait quitté disant : « Voilà un véritable lieu de retraite pour un autre Dioclétien. »

L'empereur prit possession de son appartement au monastère de Saint-Just le 24 février 1557. C'était le jour anniversaire de sa naissance, et ce jour lui avait constamment été heureux.

— Je veux, dit-il, en franchissant le seuil du couvent, renaître pour le ciel, ce même jour où je suis né pour la terre.

Sur les douze chevaux qu'il avait gardés, il en renvoya onze ; le dernier lui servit à se promener quelquefois dans la délicieuse vallée de Serandilla, éloignée seulement d'un mille et qu'on appelle le paradis de l'Estramadure.

À partir de ce moment, il conserva peu de communications avec le monde, ne recevant que de rares visites de ses anciens courtisans, et une ou deux fois par année, des lettres du roi Philippe, de l'empereur Ferdinand et des deux reines ses sœurs ; sa seule distraction étant les promenades que nous avons dites, les dîners qu'il donnait par hasard à quelques-uns des gentilshommes qui le venaient voir et qu'il retenait jusqu'au soir en disant : « Mes amis, restez avec moi pour faire la vie de religieux », et le plaisir qu'il prenait à soigner des petits oiseaux de toutes sortes d'espèces qu'il tenait enfermés dans les volières.

Cette vie dura un an ; mais, au bout d'une année, elle parut encore trop mondaine à l'auguste reclus, et le jour anniversaire de sa naissance, qui était aussi, on se rappelle, celui de l'entrée de l'empereur au couvent, l'archevêque de Tolède étant venu lui faire une visite de félicitation, il lui dit :

— Monsieur, j'ai vécu cinquante-sept ans pour le monde, un an pour mes plus intimes amis et serviteurs dans ce lieu désert, et maintenant je veux donner au Seigneur le peu de mois qui me restent à vivre.

Et, en conséquence, tout en remerciant le prélat de sa visite, il le pria de ne plus se donner la peine de venir le voir que lorsqu'il le ferait appeler pour le salut de son âme.

En effet, à partir du 25 février 1558, l'empereur vécut dans une austérité qui égalait presque celle des moines, mangeant avec eux, se donnant la discipline, allant exactement au chœur et ne se permettant d'autre distraction que celle de faire dire des messes pour cette innombrable quantité de soldats, de marins, d'officiers et de capitaines qui étaient morts à son service dans les différents combats qu'il avait livrés ou fait livrer dans les quatre parties du monde.

Pour les généraux, les conseillers, les ministres et les ambassadeurs, des anniversaires de la mort desquels il tenait un registre parfaitement exact, il faisait dresser des autels particuliers et célébrer des messes nominatives, de sorte qu'on eût dit qu'après avoir mis autrefois sa gloire à régner sur les vivants, il mettait maintenant sa religion à régner sur les morts.

Enfin, vers le commencement du mois de juillet de cette même année 1558, lassé d'assister aux funérailles des autres, et

blasé sur cette funèbre distraction, Charles Quint résolut d'assister aux siennes. Cependant il lui fallut quelque temps pour s'habituer à cette idée quelque peu bizarre ; il craignait d'être taxé ou d'orgueil, ou de singularité en cédant à ce désir ; mais enfin l'envie en devint si irrésistible, qu'il s'en ouvrit à un moine du même monastère, nommé le père Jean Regola.

Ce fut en tremblant, tant il craignait que le moine ne vît quelque inconvénient à l'exécution de ce projet, que Charles Quint en risqua la confidence ; mais le moine, tout au contraire, à la grande joie de l'empereur, lui répondit que, quoique ce fût là une action extraordinaire et sans exemple, il n'y voyait aucun mal, et qu'il la considérait même comme pieuse et exemplaire.

Cependant, cette adhésion d'un simple moine ne parut point, dans une circonstance aussi grave, suffisante à l'empereur : le père Regola lui offrit alors de prendre l'avis de l'archevêque de Tolède.

Charles Quint trouva le conseil bon, et nommant le moine ambassadeur près du prélat, il le fit partir à mulet avec une escorte pour aller chercher cette permission tant désirée.

Jamais, aux jours de la puissance temporelle de Charles Quint, et si important que fût le message, jamais retour de messager ne fut attendu avec une pareille impatience.

Enfin, au bout de quinze jours, le moine revint ; la réponse était favorable. L'archevêque de Tolède regardait le désir de l'empereur comme très saint et très chrétien.

À partir de ce retour, qui fut une véritable fête, on ne s'occupa plus dans tout le couvent que de préparer la cérémonie funèbre

et de la rendre digne du grand empereur qu'on allait enterrer vivant.

La première chose que l'on entreprit fut la construction d'un magnifique mausolée au milieu de l'église ; le père Vargas, qui était ingénieur et sculpteur, en fit un dessin que l'empereur trouva à sa convenance, sauf quelques détails qu'il retoucha.

Le dessin approuvé, l'on fit venir de Palancia des maîtres charpentiers et des peintres qui, pendant cinq semaines, occupèrent à la confection de ce mausolée vingt personnes par jour. Au bout de cinq semaines, grâce à l'activité que donnaient à chacun la présence et les encouragements de l'empereur, le monument fut achevé. Il avait quarante pieds de long, cinquante de haut et trente de large : il existait tout autour des galeries auxquelles on montait par divers escaliers ; on y voyait une suite de tableaux représentant les plus illustres empereurs de la maison d'Autriche et les principales batailles de Charles Quint lui-même, enfin tout en haut gisait la bière sans couvercle, ayant à sa gauche la Renommée, et à la droite l'Immortalité.

Tout étant achevé, on fixa pour ces feintes funérailles le jour du 24 août au matin.

Dès cinq heures, c'est-à-dire une heure et demie après le lever du soleil, quatre cents grosses bougies, teintes en noir, furent déposées et allumées sur le sarcophage, autour duquel se tenaient tous les domestiques de l'ex-empereur habillés de deuil, la tête nue et tenant une torche à la main. À sept heures, Charles Quint entra vêtu d'une longue robe de deuil, ayant à chacun de ses côtés, c'est-à-dire à sa droite et à sa gauche, un moine vêtu de deuil comme lui. Il alla, portant aussi une torche à sa main, s'asseoir

sur un siège préparé pour lui devant l'autel. Là, immobile, sa torche appuyée à terre, il écouta, vivant, tous ces chants faits pour les trépassés, depuis le Requiem jusqu'au Requiescat, tandis que six moines de différents ordres disaient six messes basses aux six autels latéraux de l'église.

Puis, à un moment donné, se levant, il alla, toujours escorté de ces deux moines, s'incliner devant le maître-autel, et s'étant mis aux genoux du prieur :

— Je te demande et supplie, ô arbitre et monarque de notre vie et de notre mort, dit-il, que de même que le prêtre prend de mes mains avec les siennes ce cierge que je lui offre en toute humilité, de même tu veuilles agréer mon âme que je recommande à la divine indulgence, et la recevoir, quand il te plaira, dans le sein de ta bonté et de ta miséricorde infinie.

Alors le prieur mit le cierge dans un chandelier d'argent massif que le faux trépassé avait donné au couvent pour cette grande occasion.

Après quoi Charles Quint se releva, et accompagné toujours de deux moines qui le suivaient comme son ombre, il alla se rasseoir sur son siège.

La messe finie, l'empereur jugea qu'il lui restait quelque chose à faire et que l'on avait oublié le plus important de la cérémonie ; il fit donc lever une dalle du chœur et, au fond d'une fosse creusée à cet effet, il ordonna qu'on étendît une couverture de velours noir avec un oreiller aussi de velours pour former un chevet. Alors, aidé de deux moines, il descendit dans la fosse, se coucha roide, les mains jointes sur la poitrine et les yeux fermés, contrefaisant enfin le mort du mieux qu'il lui était possible.

Aussitôt le prêtre officiant entonna le De profundis clamavi,et, tandis que tout le chœur continuait à le chanter, tous ces moines vêtus de noir, tous ces gentilshommes et tous ces serviteurs, en habit de deuil, le cierge à la main, versant des larmes, se mirent à défiler autour du défunt, le prêtre officiant en tête, et chacun à son tour lui jetant de l'eau bénite et souhaitant le repos de son âme.

La cérémonie dura plus de deux heures, tant ceux qui jetaient l'eau bénite étaient nombreux : aussi l'empereur fut-il tout trempé à travers sa robe noire, ce qui, joint au vent que laissaient passer les fentes de la pierre, vent froid et funèbre, montant des caveaux mortuaires de l'abbaye, fit qu'il se releva tout grelottant quand, resté le dernier dans l'église avec ses deux moines, il voulut regagner sa cellule.

Aussi, se sentant si engourdi et frissonnant :

— Mes pères, dit l'empereur, je ne sais pas si en vérité il vaut la peine que je me relève.

En effet, en entrant dans sa cellule, force fut à Charles Quint de se mettre au lit et, une fois au lit, il ne se releva plus ; de sorte que moins d'un mois après la cérémonie feinte, on célébrait la cérémonie réelle, et que tout ce que l'on avait préparé pour la fausse mort servit à la mort véritable.

Ce fut le 21 septembre 1558 que l'empereur Charles Quint rendit son dernier soupir entre les bras de l'archevêque de Tolède qui se trouvait par bonheur à Palancia et qu'il envoya chercher une dernière fois selon la promesse qu'il lui avait faite, six mois auparavant, de l'appeler à l'heure de sa mort.

Il avait vécu cinquante-sept ans, sept mois et vingt et un jours, il avait régné quarante-quatre ans, gouverné l'empire trente-huit, et de même qu'il était né le jour de la fête d'un apôtre, saint Mathias, le 24 février, il mourut le jour de la fête d'un autre apôtre, saint Mathieu, c'est-à-dire le 21 septembre.

Le père Strada raconte dans son Histoire des Flandresque, la nuit même de la mort de Charles Quint, un lys fleurit dans le jardin du monastère de Saint-Just, de quoi les religieux ayant été avertis, ce lys fut exposé sur le grand autel comme une preuve évidente de la candeur de l'âme de l'empereur.

C'est une bien belle chose que l'histoire ! aussi, ne nous jugeant pas digne d'être historien, nous sommes-nous fait romancier.

q

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/dumas_alexandre_-_le_page_du_-duc_de_savoie_i/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.